ATTENTION : LISEZ LA PAGE 21 AVANT VOS ENFANTS

L'EXPRESS

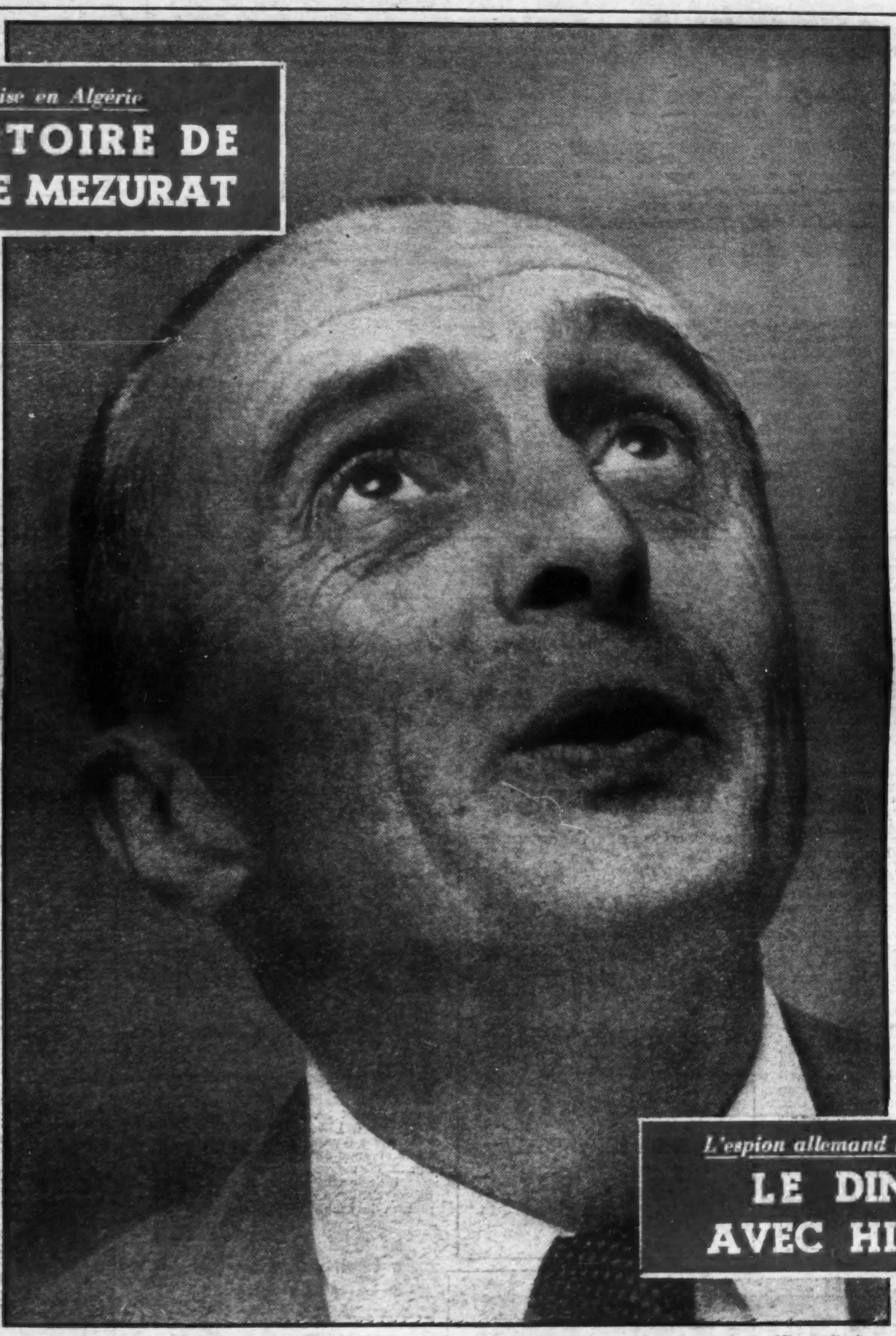
27 SEPTEMBRE 1957. — N° 327

100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
0828
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

Une Française en Algérie

L'HISTOIRE DE LEONE MEZURAT



L'espion allemand n° 1 parle :

LE DINER AVEC HITLER

(Charpentier.)

René Clair

« Et je me ressouviens de mes jeunes amours... »

(Molière, *Les Femmes savantes.*)

●★★★★

La lettre de « L'Express »

Un ministre de l'Education nationale audacieux — et M. René Billères ne manque pas de courage — organiserait pour tous les élèves des écoles, lycées et facultés, une projection gratuite de « Douze Hommes en colère », ce film américain qui ne passe encore que dans une petite salle des Champs-Elysées.

Et pour leurs professeurs aussi. Et, pourquoi pas, pour leurs parents.

A l'issue de cette projection, tous pourraient répondre à la question : « Comment peut fonctionner la démocratie... ». Et peut-être se sentiraient-ils plus profondément attachés à cette conquête que leurs pères firent au prix de tant de sang et de larmes.

Douze hommes sont enfermés dans une pièce. Un inculpé attend leur verdict. Pour le déclarer coupable, ces douze hommes doivent être, aux termes de la loi, unanimes. Ils le sont. En leur âme et conscience, ils le sont. Moins un. Cet homme est gênant. Cet homme est absurde. Il bloque à lui seul un mécanisme qui paraissait prêt à jouer à la satisfaction générale. Il est seul contre onze. Comment peut-il espérer faire prévaloir ses doutes et retourner l'opinion de onze citoyens dont la conviction est faite ? Enfermé dans une pièce avec eux, sans autre arme que des mots, il y parvient. C'est tout.

C'est un chef-d'œuvre. C'est beaucoup plus.

Le beau est de voir comment il y parvient. Car le film ne conte pas l'histoire d'un homme exceptionnel qui sait bouleverser un auditoire parce qu'il parle bien, mais l'histoire d'un auditoire qui se soustrait lentement à la passion, qui se dégage péniblement de ses préjugés, ces opinions reçues que l'on adopte faute d'avoir eu l'occasion ou le loisir ou l'entrainement nécessaire pour réfléchir et s'informer soi-même. Et qui peut se vanter de n'en nourrir aucun ?

L'homme ne dit pas : « Je suis sûr que... ». L'homme ne dit pas : « Vous êtes un sot ou un traitre si vous ne pensez pas comme moi... ». Sa propre conviction, il l'a fondée sur l'étude et la compréhension de faits. C'est de faits qu'il se servira à son tour pour convaincre. C'est l'accumulation patiente de faits patiemment décrits qui percera une à une les défenses élaborées par ses partenaires contre une vérité qui dérange leur quiétude. Il ne tonne pas, il ne méprise pas, il ne circonvient pas : il informe.

Peu importe qui est cet homme. Il ne représente rien que lui-même. Il ne symbolise nullement une aristocratie — du sang, de l'argent ou de l'esprit — mieux qualifiée que la « plèbe » pour porter un jugement sur une affaire compliquée. Il est un parmi les citoyens, mais un qui, sur cette affaire, a été en mesure de fournir un effort de réflexion supplémentaire. Peut-être parce que son esprit y est mieux entrainé, peut-être aussi parce que, cette semaine-là, il n'a pas été sollicité par des préoccupations personnelles qui l'auraient rendu moins disponible pour la recherche de la vérité.

Lorsqu'il la maitrise, ou croit la maitriser, seul contre onze, il reste à avoir le courage de se singulariser en l'exprimant. Etre différent, au sein d'une collectivité, c'est toujours être un peu suspect. C'est en tout cas être seul et avoir la force de supporter que l'on s'écarte de vous.

Il y a toujours, comme des étoiles dans la nuit de la conscience humaine, quelques hommes qui brillent d'un éclat solitaire. La gloire de la démocratie est qu'ils puissent surgir de partout, que rien ne les désigne par décret à donner la lumière.

La grandeur de la démocratie est qu'ils n'aient point à se cacher.

La force de la démocratie est qu'ils ne détiennent point un privilège, mais un devoir : celui de faire savoir au plus grand nombre où ils ont puisé leur foi et sur quoi ils la fondent.

Allez voir, quand vous le pourrez, « Douze Hommes en colère ».

C'est une leçon de tactique, une leçon de courage, mais aussi une grande leçon d'optimisme en un temps où les Noirs sont rossés et les institutrices françaises, torturées par des hommes qui — pardonnez-leur — ne savent pas ce qu'ils font.

Françoise Giroud.

Ces hommes que l'on croyait justes...

Depuis que j'ai lu hier soir votre petit article concernant « la commission de Sauvegarde », je n'arrive pas à apaiser mon émotion.

Ces hommes — que l'on croyait justes — n'auront-ils pas à cœur, même si cela est compromettant, de crier ce qu'ils savent ? Seront-ils complices à leur tour ? Autoriseront-ils tous les triomphes de la droite ?

Autrefois une moitié de la France a été soulevée d'indignation parce qu'un seul Dreyfus était injustement condamné à la déportation, aujourd'hui, devant un Maurice Audin — entre tant d'autres hélas ! — odieusement torturé et tué, on croit préférable de se taire ! Non, rien, absolument rien ne peut justifier de telles abominations pour un Français digne de ce nom (...), pour qui les notions de justice et de liberté ont encore leur sens traditionnel.

Je tiens à préciser que je ne suis pas communiste mais que je crois au Christ et à l'inviolable dignité de toute personne humaine.

Que l'équipe de *L'Express* qui respecte également cette dignité, croie à toute ma sympathie dévouée.

T. Le Pivert,
Marseille.

Qui persiste ?

(...) Dans un de vos derniers numéros, plus exactement dans le numéro 323 du 30 août, vous avez publié dans la rubrique « Lettres » une critique du roman de Boris Polevoï, *L'Or*, intitulé « En U.R.S.S., roman édifiant pas mort ». Je suis tout à fait d'accord avec l'auteur de la critique quant à la qualité et au genre « édifiant » de ce roman, par contre je ne suis absolument pas d'accord avec la conclusion que je cite :

« Du moins, depuis la « déstalinisation », Ehrenbourg (*Le Dégel*), Doudintsev (*L'Homme ne vit pas seulement de pain*) et Victor Nekrassov (*La Ville natale*), ont produit des témoignages qui abandonnaient le style édifiant du manuel pour petit militant où *persiste* M. Polevoï. »

Je souligne le mot « persiste » car je ne sais pas, et je crois que l'auteur de la critique aussi, si Boris Polevoï persiste. Ces temps derniers il n'a rien publié et son roman *L'Or* a été édité en U.R.S.S. vers 1953. (Je l'ai lu en Pologne en 1954.) Je crois plutôt que ce sont les éditeurs français réunis qui persistent à publier, malgré la publication des romans de Doudintsev et de Nekrassov, ce genre de « manuel pour petit militant ».

Henri Kurta,
Varsovie.

Dans le prochain numéro de L'Express, le début de la grande enquête nationale organisée avec le concours de l'Institut français d'opinion publique : La Nouvelle Vague.

⁂

Attention, à partir de la semaine prochaine,

L'EXPRESS

SERA EN VENTE

DES LE JEUDI

MATIN

Besoin d'un pilote

Votre journal est complet et intéressant et il a l'air bien honnête. Je dis l'air parce que ma naïveté politique m'a valu quelques déconvenues ! Je me considère comme un élément flottant de gauche et, après l'échec du Front Républicain, j'aurais besoin d'un pilote. P.M.F. pourrait sans doute aider beaucoup de Français de mon âge et leur rendre confiance. Je regrette de ne pas trouver plus souvent sa signature dans mon journal.

Claude Falip,
Agadir.

Je suis Limousin

Je vous écris surtout pour l'article « Paysans » de J.-F. Chabrun, qui m'a vivement intéressé.

Je suis Limousin et en rapport avec ce monde paysan; et dans cet article remarquablement exposé et très juste dans ses chiffres, je retrouve les propos échangés avec mes amis campagnards, depuis des années.

La révolution des fellagha algériens approche de sa conclusion ; celle des fellagha du Centre-France suivra. Ces derniers ont conscience de la similitude de leur condition avec celle des fellagha algériens; et ils tenteront, eux aussi, de répartir plus équitablement le profit et le labeur parmi les membres de la famille française (...).

A moins d'un conflit international prochain, la non-adaptation du monde paysan à la vie moderne sera un malaise social de première importance. Ce problème s'enfle d'année en année et remplacera le problème algérien.

Henri Joly,
Paris.

(Suite du courrier page 35.)

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
Pardessus
Gabardines - Imperméables - Complets
dans la meilleure qualité
Quality First

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
RUE DES MOINES - PARIS 17

Dans ce numéro :

Les affaires françaises

- La Nation .... p. 3
- Afrique du Nord: L'O.N.U. sert à quelque chose, par *Jean Daniel*. p. 3
- Correspondances Express.. p. 4
- Eglise : Le Cardinal vient à Paris .... p. 5
- La raison d'Etat, par *René-William Thorp* ....
- La droite éternelle, par *Maurice Duverger* .... p. 6
- Témoignage : L'histoire de Léone Mezurat .... pp. 7, 8, 9
- En deux mots, par *Brigitte Gros*. p. 8
- Salaires : Nantes, capitale ouvrière, par *J.-F. Chabrun*. p. 10

Les affaires étrangères

- Etats-Unis : Les « paras » contre le *mob rule* .... p. 11
- Correspondances Express. p. 12
- Angleterre : Le Congrès du retour, par *K.S. Karol*...... p. 13
- Italie : Une grande politique pour un homme seul, par *Michel Bosquet* .... p. 13
- Conversation avec Kroutchev, par *Aneurin Bevan*.... p. 14

Actualités

- Alors... raconte.......... p. 15
- Oh ! pardon .... p. 15
- Prix : 25.000 livres de classe. p. 16
- *L'espion allemand n° 1 raconte :* Le dîner avec Hitler pp. 17, 18, 19, 20

Education

Attention ! Lisez cette page avant vos enfants. p. 21

Paris en parle

- La Semaine : Vingt-sept ans de René Clair .... pp. 22, 23
- Variétés .... p. 23
- Opéra : Le Revizor à Venise, par *Antoine Goléa* .... p. 24
- Théâtre : Moralistes de boulevard, par *Robert Kanters*. p. 24
- Disques: Le choix de la semaine, par *Dorel Handman* .... p. 25
- Cinéma : Thé et Indifférence, par *J.-P. Vivet* ...... p. 25

Lettres

- Les partis, la politique et l'argent, par *Jacques Fauvet* ...... p. 26
- La dynastie Crépet, par *Maurice Saillet* .... p. 27
- La semaine .... p. 27
- On vous en parlera, Essais. p. 28
- Congrès : Le Pen Club à Tokyo, par *Clara Malraux*....... p. 28
- Soldats de plomb, par *Madeleine Chapsal* .... p. 29
- Philosophie .... p. 29

Enseignement

- Qui trouvera du travail demain? pp. 30, 31
- Ce n'est pas assez, par *J.-L. Crémieux-Brilhac*. pp. 30, 31

Madame Express

- Maison, Mode .... p. 32
- Enfants .... pp. 33, 34
- Recette .... p. 34

Et

- Le Bloc-Notes de François Mauriac .. p. 36

LA SEMAINE

● **LES AFFAIRES POLITIQUES.** — « Un certain nombre de gens au jugement égaré, souvent importés par des agitateurs, ont cru pouvoir mettre la loi au défi. Or, le fondement même de nos droits individuels et de nos libertés réside dans la certitude que le pouvoir exécutif — le gouvernement — assurera par tous les moyens le respect des décisions judiciaires. On ne peut pas tolérer que la loi de la rue l'emporte sur celle des tribunaux ». A la suite de cette déclaration, un millier de parachutistes ont dispersé les éléments racistes et imposé l'arbitrage de l'Etat. C'est le président des Etats-Unis qui a parlé, et les parachutistes de l'armée américaine ont exigé, à la pointe des baïonnettes, le respect « des libertés individuelles » contre le déchaînement des passions. — A Paris, le débat sur une loi-cadre pour l'Algérie qui ne comporte plus ni pouvoir fédéral, ni l'engagement du collège unique, ni clauses de négociation, se déroule au Parlement, sous l'arbitrage de MM. André Morice, Jacques Soustelle et Roger Duchet, correspondants à Paris de « L'Echo d'Alger ». Dans le débat, M. Lacoste a tenu à préciser, dès le départ : « Je n'ai jamais dit que nous étions au dernier quart d'heure. J'ai dit qu'il fallait tenir le dernier quart d'heure ». — En écrivant à Mme Audin, un autre homme honorable et honoré, Me Maurice Garçon, secrétaire général de la Commission de sauvegarde, fait savoir que « personnellement, il considère sa mission comme terminée ». Le bâtonnier René-William Thorp examine cette mission dans « L'Express ». Et d'autres femmes françaises, d'Algérie, font parvenir leur voix jusqu'à nous. Quelle était donc la mission de Me Garçon, sinon de ne pas les abandonner ? — Au moment où les Anglais doivent renoncer à l'union nationale, les Russes révisent leur Plan quinquennal, et les Américains ne parviennent toujours pas à faire voler leur fusée Atlas intercontinentale.

● **LE DINER AVEC HITLER.** — Enrhumé, myope, engouffrant du pudding, Hitler expose à sa cour comment il réduira l'Angleterre en esclavage. Et Ribbentrop dévoile son plan pour abattre Staline de sa main. Ce sont les révélations que fait le chef du contre-espionnage allemand, Walter Schellenberg.

● **LA PAGE 21.** — Si nous n'avez pas le temps de la lire tout de suite, retirez-la de « L'Express » avant de laisser votre journal entre les mains des enfants. Ensuite, vous souhaiterez peut-être la leur donner.

● **SPECIALE.** — Au bout de l'éducation et de l'instruction, il y a une carrière à choisir. Il faut savoir celles qui offriront demain le plus de débouchés.

● **PARIS EN PARLE.** — Entre Gilbert Bécaud, grippé, et Marlon Brando, asiatique, le cœur ne saurait balancer. Alfred Adam et Jacques Deval prônent la vertu au Boulevard, en une intrigue indolente et un marivaudage transatlantique. Elle aurait besoin, pour être défendue, de plus de conviction.

● **LETTRES.** — Clara Malraux a assisté, à Tokyo, au choc de l'Orient et de l'Occident littéraires. Françoise Sagan est priée de se pencher sur les malheurs du monde. La dynastie Crépet ajoute une pierre au monument Baudelaire. Un enfant épris de mathématiques et un horloger amoureux d'une montre sont les soldats de plomb avec lesquels jouent deux jeunes romanciers.

● **ALORS, RACONTE...** — Le savez-vous ? Vous le saurez. Et, sans doute, vous le raconterez.

● **NOTRE COUVERTURE.** — Il y a vingt-sept ans, René Clair promenait sa caméra « Sur les Toits de Paris ». Aujourd'hui, elle s'arrête « Porte des Lilas ». Même climat, même thème. Qu'y a-t-il donc de changé dans le cinéma ? Il le raconte lui-même.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Un gâchis considérable

LE ministre des Affaires étrangères de la France a passé une mauvaise semaine. Les efforts méritoires, et coûteux déployés par sa diplomatie sur tous les continents depuis près de deux mois ont été pratiquement annulés en quelques jours.

Les marchandages sur le projet de loi-cadre entre les représentants des groupes parlementaires, la timidité exceptionnelle du président du Conseil, les aveux des leaders modérés ont détruit le prestige que M. Christian Pineau était arrivé à conférer, auprès des chancelleries étrangères, à un projet dont il avait promis qu'il orienterait l'Algérie « vers l'autonomie interne ».

Et mercredi, les services de presse du Quai d'Orsay ont dû mettre sous les yeux du ministre les jugements des organes, même les plus modérés, de la presse étrangère. Parmi eux :

● THE ECONOMIST (Londres) : « Rien ne saurait mieux illustrer la difficulté de changer la politique de la France en Algérie que le fait qu'une loi si dépassée aux yeux des étrangers puisse conduire le gouvernement au bord de la chute. »

● GAZETTE DE LAUSANNE (Suisse) : « Voilà où l'on en est : dans un gâchis considérable. Au moment d'agir, même modestement, le gouvernement est paralysé par les passions politiques, les phobies anachroniques et la mauvaise information de milieux politiques nourris d'illusions. »

● DAILY TELEGRAPH (Londres) : « Le danger est que ces propositions édulcorées sont tellement vagues que tout est à craindre... D'autre part, le gouvernement français est profondément divisé, ce qui n'est pas encourageant... La France peut compter sur une large compréhension internationale. Cependant, pour que cet appui trouve un moyen d'expression, il faudrait une idée directrice beaucoup plus nette que celle que l'on peut déceler dans les dernières propositions. »

● N.Y. HERALD TRIBUNE (New York) : « Ce compromis édulcore encore un peu plus le projet gouvernemental déjà très limité d'une loi-cadre pour l'Algérie. Cet accord politique en tout cas ne saurait rapprocher en rien la conclusion de la guerre d'Algérie. »

La pacification de M. Lacoste n'a pas eu une « bonne presse » dans le monde au cours des deux dernières années. Mais il faut remonter aux intrigues byzantines d'Aix-les-Bains où MM. Edgar Faure, Pinay, Kœnig, Triboulet et Duchet marchandaient entre eux, à l'été 1955, l'abdication politique au Maroc pour trouver dans les mêmes tribunes une aussi triste opinion du style politique français.

(A.P.)

M. CHRISTIAN PINEAU
Une lecture pénible.

AFRIQUE DU NORD

L'O.N.U. sert à quelque chose...

● ***Faits nouveaux : le délégué F.L.N. à l'O.N.U. invoque la solidarité maghrébine. La Tunisie et le Maroc se concertent. Un espoir naît.***

MERCREDI dernier, au déjeuner de la presse diplomatique, le ministre des Affaires étrangères, M. Christian Pineau, répondit à un journaliste qui lui demandait quelle serait la position du gouvernement, si la loi-cadre n'était pas acceptée par les rebelles :

> *« En ce cas nous appliquerons les réformes politiques de la loi-cadre, aidés que nous serons par les progrès actuellement très sensibles de la pacification. (...) Quant au Maroc et à la Tunisie, qui défendront à l'O.N.U. des thèses sur l'Algérie rejoignant celles du F.L.N., c'est leur affaire. »*

C'était là peu d'explications sur ce que le Quai d'Orsay considère comme l'événement le plus important de ces derniers mois : la présentation aux Nations Unies du dossier algérien par deux anciens protectorats français qui ont arrêté, pour la première fois, une position commune.

Les raisons de M. Yazid

L'événement n'est pas intéressant seulement en fonction des débats de l'O.N.U. qui ne s'ouvriront sans doute qu'après le 15 novembre. D'ici là toutes les manœuvres et tous les retournements peuvent être envisagés. Le gouvernement français, d'ailleurs, croit avoir des raisons de ne pas être trop inquiet. De leur côté les nationalistes algériens savent que d'une éventuelle condamnation de la France par l'O.N.U. il ne pourrait résulter qu'une crispation encore plus accentuée de l'opinion métropolitaine et que cela ne ferait pas avancer d'un pas la solution.

L'important est de savoir pourquoi le délégué F.L.N. à l'O.N.U., M. Mahmed Yazid, a chargé les « partenaires tunisiens et marocains du dossier algérien ». On le sait aujourd'hui.

L'an dernier, à la précédente session tunisien et marocain du dossier algine de la quasi-totalité des initiatives diplomatiques du F.L.N., prit une décision qui lui fut très vivement reprochée par ses collègues et qui explique, peut-être, qu'il n'ait pas été nommé membre du nouveau Conseil de la Révolution : il chargea M. Farid Zeineddnine, délégué syrien à l'O.N.U., de défendre le point de vue F.L.N.

M. Zeineddine usa d'une argumentation si hargneuse et si maladroite qu'elle desservit nettement la cause du F.L.N. et contribua pour une large part au succès français.

De toute façon, cette année, personne n'était moins bien placé qu'un délégué syrien pour se faire auprès des nations occidentales l'avocat d'une cause quelconque. Les Russes ont pris pied en Syrie, et, aux Etats-Unis, la presse est unanime à présenter la Syrie comme satellite de l'U.R.S.S.

D'autre part, des conversations ont eu lieu en Suisse entre personnalités de l'O.T.A.N. et leaders nord-africains il y a trois semaines. On y observa que si l'on voulait tenter de favoriser un rapprochement franco-algérien par l'intermédiaires de nations occidentales, il fallait séparer la question algérienne de la lutte des deux grands au Moyen-Orient. Les leaders algériens s'en laissèrent d'autant mieux convaincre qu'ils reconnaissaient là le langage que leur tenaient depuis des mois et des mois leurs amis tunisiens et marocains — langage qu'ils avaient refusé d'écouter jusqu'alors.

Les avocats

M. Yazid fut donc chargé de replacer le conflit algérien « dans son contexte nord-africain ».

Sa déclaration « trop nette » gêna un moment les gouvernements tunisien et marocain. Cependant, après s'être concertés, ceux-ci décidèrent de rétablir la situation. Puisque les Algériens — sous une pression ou sous une autre — paraissaient avoir compris la nécessité de l'action politique et diplomatique, puisqu'ils cessaient enfin de s'enliser dans l'intransigeance insurrectionnelle, il fallait en profiter.

(Suite en page 5.) →

POUR TELEPHONER UN SEUL GESTE AU LIEU DE SEPT !

Pour appeler un de vos correspondants, vous êtes obligé, à Paris, de manier 7 fois votre cadran (3 lettres et 4 chiffres). Avec le Mémophone, il vous suffit de placer le curseur sur le nom du correspondant inscrit sur le tableau de l'appareil et l'appel se fait tout seul. Vous n'avez donc pas à rechercher ou à vous remémorer le numéro désiré, ni à le composer. De plus, le Mémophone a vaincu le « pas libre », car dans ce cas, il refait semi-automatiquement le numéro avec la célérité maximum ; la constance de répétition et la rapidité d'exécution vous donnent une priorité effective. Le Mémophone ne fait jamais de faux numéro. Un renseignement ne coûte rien et ne vous engage à rien. Demandez la documentation X-6 à S.A.M.E.M., 82, rue Saint-Lazare, Paris (9e) - TRI. 61-12.

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE JEU POLITIQUE VU PAR LES MODÉRÉS

● Les Indépendants, à l'Assemblée Nationale, ne craignent plus la crise. La moitié d'entre eux la souhaitent ouvertement. Voici leur analyse de la situation, exposée mardi par un de leurs leaders dans une conversation privée :

— En Algérie, cela peut durer des années. L'essentiel est de ne rien faire aujourd'hui qui risque de nous gêner ensuite. Toute réforme politique est prématurée.

— La Tunisie et le Maroc sont de plus en plus vulnérables. Leur situation économique est critique. Des désordres surgiront. Ces pays apparaîtront alors comme une proie facile pour Nasser et le communisme.

— Les Etats-Unis à ce moment viendront nous supplier de reprendre toute l'Afrique du Nord en main. Et ils nous y aideront. Il faut pouvoir attendre ce moment.

— La situation intérieure est sérieuse. Elle deviendrait très grave si on mécontentait les Européens d'Algérie. De toutes façons, M. Bourgès-Maunoury n'est pas l'homme de la situation ; M. Gaillard et M. Gazier sont « dangereux ».

— La crise permettrait soit de contrôler désormais l'évolution politique (Algérie) et économique en participant au nouveau gouvernement, soit, au minimum, d'être en meilleure position pour arracher de nouvelles concessions avant l'investiture d'un nouveau président du Conseil.

M. DANIEL MAYER — M. ROBERT VERDIER

A quelques voix près.

UN TROC : CHYPRE CONTRE L'ALGÉRIE

● M. Maurice Faure (Affaires étrangères) a passé un accord avec M. Menderès, président du Conseil turc, avec lequel il s'est entretenu à l'escale d'Ankara, retour de Malaisie : la France soutiendra la Turquie dans l'affaire de Chypre. En échange, la Turquie soutiendra la France à l'O.N.U. sur l'Algérie.

— C'est une position hasardeuse : jusqu'ici, dans la question de Chypre, la France votait comme l'Angleterre. Soutenir les Turcs qui préconisent un partage attribuant à la minorité turque (10 % de la population) près de 50 % des terres de l'île, entraînera de vives protestations des Grecs.

— En Grèce, la France a beaucoup d'intérêts à défendre. C'est un des rares pays où les activités culturelles françaises restent importantes et efficaces.

ALGER : LA PRISE DE ROBIN DES BOIS

● Yacef Saadi, chef de la zone autonome F.L.N. d'Alger, arrêté mardi dernier par les parachutistes dans la Casbah, était très populaire (le « Robin des Bois » de la Casbah). Pour cette raison, son arrestation est un succès.

— Autrement, l'importance de la prise n'est que relative. Saadi remplaçait Bitah Rabah arrêté en 1955, qui lui-même remplaçait Zoubir. Il sera remplacé, comme dans toutes les résistances.

— Saadi était accompagné d'une jeune intellectuelle musulmane, Zorah Driss, dont l'énergie a fait l'admiration des paras. Le général Massu a confié au consul général de Grande-Bretagne à Alger : « C'est dans ces femmes algériennes que s'incarne la foi la plus redoutable de la rébellion. »

CRAINTES CONTRADICTOIRES A LA BOURSE

● La baisse enregistrée à la Bourse de Paris depuis une semaine, après six mois de hausse, s'explique par une lutte d'influence entre deux facteurs :

1. La crainte de difficultés économiques (freinage de l'expansion), qui joue dans le sens de la baisse.

2. Les inquiétudes sur le sort de la monnaie, qui encouragent à la hausse.

— Dans ces conditions, la baisse signifie que les perspectives économiques sont jugées pour le moment plus alarmantes que les prévisions d'ordre monétaire.

— Paris tend à s'aligner ainsi sur New-York : 10 % de baisse à Paris sur les valeurs qui avaient le plus monté (pétrole et métallurgie). 10 % de baisse de l'indice général de la Bourse de New-York depuis le début d'août (et 20 % sur certains titres) en raison des craintes d'une légère récession économique. Un boursier dit : « Quand New-York éternue, Paris a une pneumonie. »

CE QU'ILS DISENT TOUT BAS

● Dans la bataille sur la loi-cadre, les propos privés des leaders diffèrent plus que jamais de leurs attitudes publiques (à la Table Ronde, en commission ou dans le débat) :

— Jacques Soustelle, quand on lit les premiers mots du projet en commission (« L'Algérie, partie intégrante de la République française... ») ajoute à mi-voix : « Point final. La meilleure loi-cadre s'arrête là. »

— Maurice Faure, apprenant la mise en pièces du texte par la commission, confie : « Pour la première fois, je commence à croire au Front Populaire. »

— Paul Coste-Floret (M.R.P.) explique à un collègue : « L'opinion n'est pas persuadée que nous sommes un parti de gauche. Si nous nous opposons à la loi-cadre telle que l'accepte la S.F.I.O., on croira que nous sommes d'accord avec les modérés qui, au fond, ne veulent aucune loi-cadre. »

— Guy Mollet sort de la « Table Ronde » : « C'est le premier ministère d'Union Nationale qui vient de se réunir. »

— Alain de Sérigny, chef de file des « ultras » d'Alger, mercredi soir dans les couloirs de l'Assemblée : « Lacoste a été très bien. Il nous a rendu de grands services. Mais il change, en ce moment. Sa dernière conférence de presse était bien curieuse. Inquiétante, même. »

LE MINISTRE PLAIDE ET MENACE

● Les jeunes universitaires récemment reçus à l'un des concours de l'enseignement secondaire (professeurs agrégés ou certifiés) font de nombreuses démarches pour ne pas être nommés en Algérie.

— Le ministère de l'Education Nationale a donné l'ordre de rejeter toutes les interventions en ce sens. C'est normal. L'affectation est un ordre. Celui qui ne l'exécute pas perd les droits acquis par son succès au concours.

— La lettre par laquelle cette décision est communiquée à chaque intéressé :

— plaide : « Il y a là un devoir impérieux... à un moment où l'affirmation de la France sur le plan culturel est plus que jamais nécessaire. »

M. MAURICE FAURE — M. MENDERES

Pour une voix de plus.

— promet : « Tout sera fait pour que vous soyez accueillis le mieux possible. »

— menace : « Si vous ne répondiez pas (à cette nomination) je me verrais dans l'obligation de vous refuser le titre d'agrégé ou de certifié. »

— Plusieurs destinataires ont vivement protesté : « Paternalisme et chantage. »

GUY MOLLET : MAJORITÉ TRÈS RELATIVE

● Après la décision du Conseil National S.F.I.O. sur le cas des députés « rebelles » (ceux qui n'avaient pas voté, le 19 juillet, les « pouvoirs spéciaux » pour l'Algérie), M. Guy Mollet était pâle de colère.

— Les sanctions, trop légères à ses yeux, qu'avait proposées une commission spéciale (suspension de six mois de 10 députés) n'ont été adoptées que par 1.804 voix contre 1.717, avec 238 abstentions et 153 absents (soit 46,1 % des mandats représentés au Conseil National). Pour la première fois, la minorité a failli vraiment l'emporter.

— Une réserve : il ne s'agissait pas d'un vote « politique » comme celui qui a suivi sur la loi-cadre. (Thèse Mollet : 75,9 % des voix). Les délégués n'ont pas voulu « faire de la peine aux camarades ».

— Parmi les dix députés « suspendus », trois présidents de commissions : MM. Daniel Mayer (Affaires étrangères), Robert Verdier (Suffrage Universel) et Camille Titeux (Travail). La S.F.I.O. perdra sans doute ces positions-clefs.

(Suite de la page 3.)

Sans doute les délégués à l'O.N.U. de la Tunisie et du Maroc se feraient-ils les avocats des Algériens ; mais ils le feraient de leur point de vue, dans leur sens et leurs perspectives propres : avec la volonté non seulement de ne pas heurter la France mais de proposer aux Français, par le dialogue, les étapes et la négociation, *un ensemble franco-nord-africain.*

Ainsi, et presque malgré eux, les Algériens se verraient conduits à des méthodes différentes. Un éditorial du président Bourguiba dans *l'Action* de cette semaine peut se résumer ainsi : « *Puisque les Algériens entendent nous charger de les défendre, ils devront accepter notre façon d'assurer cette défense.* »

Tunisiens et Marocains ont été les premiers surpris du retentissement de leur coalition presque fortuite et née somme toute de la préparation des débats à l'O.N.U.

Le retentissement est net à Washington où l'on est préoccupé de ménager le roi du Maroc et le chef de la Tunisie. Il est encore plus net dans certaines sphères politiques françaises qui se demandent ce que va devenir le conflit algérien lorsque le Parlement français aura fini de s'agiter autour de la loi-cadre et lorsque l'échéance de l'O.N.U. sera franchie. M. Christian Pineau lui-même a admis que la Tunisie et le Maroc étaient, comme la France, directement concernés par le problème algérien, et se montre intéressé par la nouvelle « unité d'action » maroco-tunisienne.

Une politique commune aux gouvernements de Mohamed V et de Bourguiba constitue un fait nouveau.

Le rapprochement

On peut le dire, il existait jusqu'à présent entre les deux anciens protectorats nord-africains une rivalité qui n'a d'ailleurs pas entièrement disparu. Cette rivalité, dédaigneuse chez les Marocains, subtile chez les Tunisiens, traduisait les différences raciales et géographiques. Le Marocain est un homme de tradition, comme l'Espagnol. Le Tunisien, un politique, un homme du Forum, comme le Romain.

A l'égard du problème algérien cette rivalité est devenue parfois exaspérée. Les Marocains l'envisageaient avec plus de distance et plus de sérénité que les Tunisiens. Bourguiba se sent beaucoup plus menacé par l'extension d'un conflit que le roi du Maroc. La guerre est à 150 kilomètres de Tunis alors qu'elle est à 500 kilomètres de Rabat.

Lorsque la République a été proclamée en Tunisie, le roi du Maroc en a ressenti de la crainte et de l'amertume.

Cependant, à mesure que le temps passait, malgré les ruptures, les conflits et les incidents de frontières, deux hommes augmentaient leur audience: MM. Bouabid et Nouira, respectivement ministres des Affaires économiques du Maroc et de la Tunisie.

A chaque Conseil des ministres, ces deux hommes présentaient, chacun dans leur pays, leur bilan et leur plan. Ils avaient prospecté partout ailleurs : rien n'était possible et pour de longues années encore sans la France. Sans les techniciens, les cadres administratifs, les professeurs et le budget français.

Comment faire, se disaient-ils, pour sortir de cet écartèlement entre leur solidarité avec l'Algérie et l'intérêt de leur peuple qui leur commandait une coexistence pacifique et des rapports étroits avec la France ?

C'est ainsi que la nécessité économique et la contrainte internationale qui a engagé enfin les leaders F.L.N. dans l'action politique, ont fait resurgir l'idée d'une confédération franco-nord-africaine, impopulaire il y a encore quelques mois.

Les Algériens sont entrés quant à eux si complètement dans le jeu politique qu'ils viennent d'inviter, par la voix de Ferhat Abbas, Israël à faire cause commune avec eux...

C'est dans cette perspective de construction commune, d'ouverture vers l'avenir que soudain les couloirs de l'O.N.U. — d'ordinaire occupés aux plus sordides marchandages — deviennent intéressants. De l'O.N.U. personne directement ne peut rien attendre. Mais grâce à l'O.N.U., néanmoins, voici que naît un espoir.

Jean DANIEL.

LE DESSIN DE PIERROT

EGLISE

Le Cardinal vient à Paris

● *Le catéchisme du chanoine Colomb est-il victime d'un adjectif ?*

Le cardinal Ottaviani, 67 ans, un des deux plus jeunes cardinaux de la Curie romaine, est attendu à Paris à la fin de cette semaine. En route pour Lisieux où il va assister à la commémoration du 60e anniversaire de la mort de sainte Thérèse, ce prélat descendra à la Nonciature où il aura divers entretiens, notamment avec l'archevêque de Paris, le cardinal Feltin.

Beaucoup de questions délicates intéressant l'Eglise de France seront sans doute agitées, et en particulier le plus récent incident — et le plus grave peut-être qui se soit produit depuis quelques années : l'affaire du catéchisme.

En effet, le cardinal Ottaviani dirige à Rome la très importante Congrégation du Saint-Office qui vient précisément d'exiger de l'Episcopat français le retrait d'un certain nombre d'ouvrages d'instruction religieuse (à commencer par le « Catéchisme progressif » du chanoine Colomb), la réforme des méthodes modernes d'enseignement de la religion et des sanctions contre ses animateurs.

Ce n'est pas la première fois que le cardinal Ottaviani passe pour être sensible aux pressions et aux arguments de ces milieux « intégristes » qui luttent pour tenir l'Eglise à l'écart de l'évolution humaine. Mais c'est la première fois depuis longtemps qu'une décision de cette importance est prise contre l'avis de l'Episcopat français, sur simple dénonciation d'une officine « intégriste ». Elle présente de ce fait un caractère vexatoire pour un grand nombre de catholiques de ce pays, dont elle risque d'accroître le trouble.

La confiance

L'affaire pourtant n'est pas nouvelle. Depuis sa constitution, qui remonte à sept ans, l'équipe de théologiens du chanoine Colomb et de l'abbé Coudreau est en butte aux attaques incessantes d'une petite revue intégriste dirigée par M. Lemaire, qui a pour titre « Paternité-Maternité ». A maintes reprises, les évêques et en particulier l'archevêque d'Aix-en-Provence, Mgr de Provenchères, président de la Commission épiscopale de l'enseignement religieux, les cardinaux Gerlier, Liénart et Feltin se sont élevés avec vigueur contre ces attaques, répétant « leur entière confiance » dans les travaux et publications des catéchistes « modernes ».

Ces derniers marquaient, année après année, des progrès sensibles. Par leur action, plus de 5.000 catéchistes — jeunes pères et mères de famille, enseignants, laïcs et ecclésiastiques — ont été formés. Avant l'été, le deuxième Congrès national de l'Enseignement religieux, organisé par eux à la Porte de Versailles, réunissait 14 évêques et 5.000 participants pour entendre 46 conférenciers. Une fois de plus, devant cette assemblée, Mgr de Provenchères s'indignait des attaques perfides lancées contre ces pionniers.

Leur méthode ? Elle est au catéchisme traditionnel « appris par cœur » ce que l'expérience des classes de sixième moderne est, en matière d'instruction générale, à l'enseignement classique. Estimant qu'il n'est pas possible d'apprendre d'un coup l'ensemble de la doctrine chrétienne à un enfant de dix ans, ils avaient mis au point un enseignement « progressif » qui était adapté, à chaque étape, aussi exactement que possible, aux possibilités intellectuelles de l'élève.

« Progressif » ou « progressiste » ?

Objections des « intégristes », incommodés par le succès et l'influence croissante de ces religieux trop modernes à leurs yeux : ce système pédagogique et la formulation qu'il utilise risquent de donner l'impression que la doctrine est modifiée ; on ne peut avoir une vue « progressive » — et donc forcément partielle — de la doctrine, mais seulement une vue globale : tout doit être accepté en même temps ; nul besoin de comprendre : l'intelligence viendra peu à peu. Cette progressivité, admissible peut-être pour l'instruction profane, ne peut être appliquée à la religion sans risques graves.

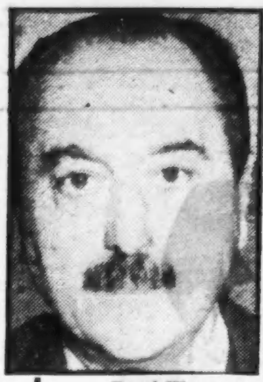
En outre, les intégristes qui sont les plus sectaires combattants de la bataille de la laïcité, faisaient aux théologiens modernes un procès d'intention, les accusant de rendre l'enseignement libre inutile et désuet en diffusant à tous les enfants, en dehors des établissements scolaires, un enseignement religieux de qualité. Par ce biais, la controverse paraissait toucher aux problèmes politiques — alors qu'il s'agissait en fait d'une question strictement religieuse — et, contre toute vraisemblance, car il n'est pas de prélat plus modéré que Mgr de Provenchères, certaines insinuations tendaient à établir une gros-

(Suite page 7.)

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
La collection AUTOMNE 57 vous attend
vous trouverez les pardessus demi-saison, les vêtements de pluie et les costumes qu'Holmès a choisis pour votre confort
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

Un bon repas, arrosé de vins généreux, se termine par un fruit et un grand verre d'EVIAN, si pure ! si légère ! qui conserve la forme.
EVIAN
Si pure ! Si légère !

EDITORIAUX



René-William Thorp

LA RAISON D'ÉTAT

par RENÉ-WILLIAM THORP

Ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats, Président de l'Association pour la Sauvegarde des institutions judiciaires.

L'O.N.U. a mis la question algérienne à son ordre du jour. La Commission de sauvegarde a remis son rapport au chef du gouvernement. Quelle est la relation entre ces deux événements ?

Elle est étroite. La Commission de sauvegarde des droits individuels a été créée pour dissiper le malaise qu'avait fait naitre dans l'opinion aussi bien internationale que française, la dénonciation des méthodes auxquelles auraient recours, depuis la loi du 16 mars 1956 sur les pouvoirs spéciaux, certaines autorités chargées de la répression de la rébellion algérienne. Il convient que son rapport soit publié avant le débat à l'O. N. U.

Où en sommes-nous à cet égard ? Un communiqué de la commission nous a fait connaître, il y a une quinzaine de jours, que ses conclusions, approuvées par l'unanimité de ses membres, seraient portées, par les soins de son président, à la connaissance du chef du gouvernement.

Le rapport est établi mais, au lieu d'être divulgué par la Commission de sauvegarde elle-même, il est remis au président du Conseil. Conséquence inévitable de la subordination paradoxale de la commission au pouvoir qu'elle était chargée de contrôler.

Il dépend donc du gouvernement seul que le rapport soit publié ou non.

Dans le premier cas, l'opinion sera juge de la pertinence des conclusions du rapport. Nul doute en effet qu'elles nous renseignent sur les pouvoirs effectifs d'enquête et la liberté d'information dont, en dépit de leur obédience, ont pu disposer les membres de la commission. Nous saurons notamment si l'accord ministériel nécessaire à la citation des témoins ne leur a jamais été refusé. Nous apprendrons pourquoi ils n'ont jamais siégé en corps à Alger, et si, lors de leurs déplacements individuels, ils ont pu, tout en étant contraints d'obtenir l'autorisation de l'Administration, procéder à toutes les investigations voulues.

SUPPOSONS que la Commission ait eu, malgré sa dépendance à l'égard du pouvoir, toute liberté d'action.

On peut tenir pour vraisemblable qu'elle aura confirmé les faits relevés dans le rapport de la Commission internationale contre le régime concentrationnaire, et retenu notamment qu'il a été, selon les termes de ce rapport : « infligé aux personnes arrêtées de mauvais traitements et souvent de véritables tortures (par l'électricité, par le tuyau d'eau, par la baignoire, par la pendaison) en vue d'extorquer des aveux ou des déclarations ». On veut croire qu'elle aura prié l'Inspecteur général de l'Administration mis en cause par le rapport de la Commission internationale de s'expliquer sur les propos qui lui ont été prêtés, et selon lesquels « la torture était appliquée et qu'elle l'était parce que seule capable d'obtenir les informations sur les attentats projetés ». On saura si la Commission de sauvegarde a eu également connaissance de disparitions dans les camps d'internement et si elle a fait sien le vœu de la Commission internationale « que des mesures soient prises par les autorités compétentes pour prévenir et, le cas échéant, réprimer de tels faits ».

Nous serons alors en droit d'attendre du gouvernement qu'il nous explique comment il a pu si longtemps ignorer ce qui se commettait sous son contrôle. Nous pourrons exiger en outre de lui, dès avant la session de l'O. N. U., le désaveu public de ces méthodes et l'indication des sanctions prises contre les autorités responsables, à quelque degré de la hiérarchie qu'elles appartiennent.

La France aura conservé sur la scène internationale son même visage, puisqu'elle aura fait justice elle-même des actes de quelques égarés.

SUPPOSONS, en revanche, que le gouvernement ne publie pas le rapport avant le débat à l'O. N. U.

Une question se posera : Que fera la Commission de sauvegarde ?

Acceptera-t-elle que son œuvre soit mise sous le boisseau ? Acceptera-t-elle de couvrir par son silence cet aveu implicite du bien-fondé des accusations portées ?

Nul doute, quand on sait la haute probité de ses membres, qu'ils ne subissent une crise de conscience que leur eût épargnée, quand ils furent sollicités, un peu moins de confiance.

Car ils ne manqueront pas d'entendre la vieille antienne, l'antienne de la raison d'Etat, celle que le Pouvoir répète quand il craint la justice. Son thème sera cette fois l'O. N. U. : l'intérêt national commandant aux membres de la commission de se garder de tout éclat avant le débat.

Réfléchissons cependant.

D'abord, il est permis de ne pas croire à la raison d'Etat et de penser contre Goethe qu'une injustice n'est jamais préférable à un désordre, car le désordre a toujours sa cause dans l'injustice. On sait celui qui a divisé notre pays au début du siècle après la condamnation d'un officier innocent.

Et puis, s'il faut néanmoins tenir compte de la raison d'Etat, comment prétendre qu'elle soit compromise par la révélation de la vérité ?

CE n'est pas la France ni l'Etat français qui sont en cause dans le procès qui est fait aux méthodes de répression qui auraient cours en Algérie.

Ils ne devraient en répondre que si, une fois découvertes, ils les couvraient, soit en les approuvant, soit en les absolvant.

Mais qu'au contraire, informée des excès qu'auraient commis ou laissé commettre les autorités responsables de la répression, la France, face à la grande instance internationale, les dénonce d'elle-même et publie les sanctions, quel geste exceptionnel qui, loin de porter atteinte à son honneur, la grandirait aux yeux de l'opinion mondiale !

Voilà le geste que notre pays est en droit d'exiger, car il serait conforme à la raison d'Etat et à la justice pour une fois confondues.

Il peut être celui du gouvernement ou, à son défaut, celui des membres de la Commission de sauvegarde. Sinon la France, qui est encore un pays de libre expression, trouvera d'autres interprètes.

R.-W. T.

Maurice Duverger

L'UNION NATIONALE

par MAURICE DUVERGER

TOUTES les Tables Rondes et tous les baisers Lamourette ne peuvent effacer ce fait brutal et sommaire : qu'une certaine droite existe toujours, qui n'a rien appris ni rien oublié ; qu'elle conserve des positions de force importantes, dans le Parlement et hors du Parlement ; qu'elle poursuit des buts opposés à ceux des socialistes et du M.R.P. qui sont associés à elle dans la même majorité. Si M. Guy Mollet a vraiment dit à ses représentants : « Vous me soutenez donc seulement pour l'action militaire en Algérie, non pour les réformes ! » et si son étonnement n'est pas feint, le secrétaire général du parti socialiste est un homme bien naïf. Car la coalition d'Union nationale qu'il a installée au pouvoir reposait sur une équivoque (comme celles qui l'ont précédée), et cette équivoque ne pouvait être ignorée d'aucun homme politique doué d'un minimum d'expérience.

Certes, rationnellement et pratiquement, les objectifs de la droite ultra sont absurdes. Pas plus que les émeutiers de Little Rock, qui regrettent la Case de l'Oncle Tom, les colonialistes d'Alger et de Paris, qui regrettent Bugeaud, n'ont le sens des réalités. Rationnellement et pratiquement, la droite devrait se conformer au portrait que trace d'elle Raymond Aron dans « Espoir et Peur du Siècle ». Mais, en fait, elle ne s'y conforme pas. La droite reproche volontiers aux intellectuels de gauche leur irréalisme : en fait, l'irréalisme est son vice propre. Elle conserve toujours un côté sacre de Charles X.

L'UNION nationale est une formule de gouvernement de guerre : mais elle ne peut servir à faire la paix. Droite et gauche étaient d'accord tant qu'il s'agissait de résister par la force à la rébellion algérienne (les communistes eux-mêmes ont accepté l'envoi du contingent). Mais elles n'ont jamais été d'accord sur le statut futur de l'Algérie. La droite proprement dite n'a jamais accepté l'idée d'une réforme véritable, qui mettrait fin à la suprématie politique des Européens sur les musulmans. Le fameux triptyque du gouvernement Mollet : « Pacification. Elections. Négociations » était moins destiné au F.L.N. qu'au Parlement français : en faisant de la pacification un préalable, en ajournant le problème des réformes, il permettait de prolonger l'équivoque et de conserver une majorité.

Le compromis Matignon n'a pas d'autre signification. Il s'agit d'éviter à la droite de prendre position dès maintenant sur l'exécutif algérien, en ajournant la décision à plusieurs années. La notion même de loi-cadre devrait satisfaire le réformisme de la moitié gauche de la majorité : le fait que cette loi-cadre ait été vidée de presque toute substance devrait satisfaire sa moitié droite. La nature même du compromis est typique de tous ceux qu'engendrent les Unions nationales : la gauche se contente de mots, qui lui donnent un succès apparent ; mais la droite triomphe en définitive (jusqu'au jour où la pression des faits devient trop forte : mais la nation subit alors les conséquences du retard).

PEU importe que M. Bourgès-Maunoury gagne ou non un sursis à ces exercices de voltige. L'essentiel, que révèlent clairement les avatars de la loi-cadre, c'est que la continuation de la guerre d'Algérie est indispensable au maintien de la majorité parlementaire actuelle. Née de la guerre, cette Union nationale ne peut vivre que par elle. Tout projet de paix, impliquant nécessairement des réformes en profondeur, provoquera l'opposition d'une grande partie de la droite et la dissociation de la majorité.

Le problème n'est nouveau que par son contexte dramatique. Car c'est le problème de la République depuis ses origines. On y rêve de « conjonction des centres », de « concentration », de « troisième force » : d'unir les modérés, les raisonnables de la gauche et de la droite, dans une équipe de gouvernement. Mais, pas plus aujourd'hui qu'hier, la concentration n'a de majorité parlementaire. Il lui faut donc gouverner avec une partie au moins de l'extrême droite : ce qui la condamne à l'immobilisme. On ne peut sortir de ce cercle que si l'extrême gauche renonce pour un temps à pratiquer la politique du pire ; ou si une partie notable de la droite sort provisoirement de son irréalisme pour se mettre un peu à l'école des conservateurs britanniques.

LA première solution est peu probable dans l'immédiat. Les espoirs qu'on fonde sur la seconde sont encore prématurés : l'expérience vient de le montrer. Cela signifie qu'on pourrait bien être acculé à une troisième solution, extraparlementaire. Certains rêvent d'inverser la signification de l'Union nationale. On donnerait à la droite des satisfactions de forme : un chef providentiel, militaire de préférence ; un gouvernement autoritaire. Mais on appliquerait les réformes concrètes réclamées par la gauche.

Inutile de souligner les risques d'une telle aventure pour le régime démocratique. Seulement, la marge de manœuvre se rétrécit, et l'hypothèse n'est plus entièrement absurde où l'on n'aurait plus le choix qu'entre une dictature imposant des réformes aux ultras, et une dictature traduisant la revanche des ultras après que leur obstination aurait entraîné la perte de l'Algérie...

M. D.

A partir de la semaine prochaine

L'Express sera en vente dès le jeudi matin

(Suite de la page 5.)

sière confusion entre le mot « progressif » et celui de « progressisme ».

Les attaques se poursuivaient sur ces divers thèmes depuis des années, les dénonciations auprès du Saint-Siège depuis des mois. Cet été, Mgr de Provenchères fit plusieurs démarches auprès de la Secrétairerie d'Etat pour éviter un incident et les cardinaux français présents à Rome à l'occasion du Congrès mondial de la J.O.C. en août intervinrent dans le même sens. « *L'Episcopat français est unanime* », affirmaient-ils. « *Ce n'est pas exact. Deux de vos évêques m'ont fait connaître leur inquiétude* », répliquait le cardinal Ottaviani. Néanmoins, après ces démarches, les prélats français pouvaient penser que le péril était écarté lorsqu'une note impérative est venue leur signifier des réformes et des sanctions.

« Est-il permis de mentir ? »

Leur réaction a emprunté diverses formes.

D'abord, celle d'un long communiqué officiel de la Commission épiscopale prenant à son compte les critiques et déplorant des « erreurs et insuffisances ».

Ensuite, un commentaire officieux dans lequel on lisait notamment :

> « *On met une vaine complaisance à opposer l'Eglise de France au Saint-Siège... Nous tenons à protester contre l'interprétation tendancieuse qui laisse entendre que les solutions apportées à ce problème ont été arrêtées à la suite de certaines campagnes.* »

En clair, cette mise au point signifiait : ce n'est pas sur l'ordre de Rome que nous agissons et les dénonciations des « intégristes » ne sont pas à l'origine de l'affaire.

De telles subtilités dialectiques font irrésistiblement penser aux questions et réponses du « Catéchisme national » — et non « progressif » : « *Est-il permis de mentir ? — Non, il n'est jamais permis de mentir, pas même pour s'excuser ou pour rendre service.* »

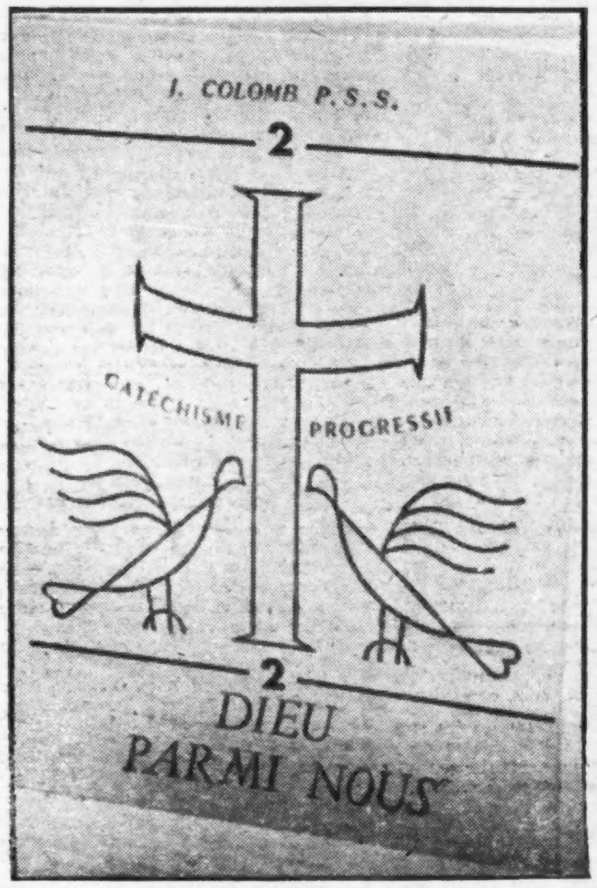
Mais les raisons qu'ont eues les prélats français d'adopter cette attitude sont claires : admettre l'influence décisive des dénonciations aurait abouti à renforcer encore l'autorité des dénonciateurs dont les interventions répétées ont déjà arraché au Saint-Office un demi-désaveu public de l'Episcopat. D'autre part, laisser clairement à Rome la responsabilité des sanctions et des réformes aurait accru encore la tension et, du même coup, aurait détruit toute possibilité de discussion.

Manque de liaison

Prenant ainsi les mesures décidées à leur propre compte, les évêques ont obtenu quelques atténuations. Le « catéchisme progressif » ne sera pas retiré de la circulation, mais simplement complété par une notice rectificative. Le chanoine Colomb n'est pas frappé de sanction, ni désavoué. L'incident demeure sérieux : le soupçon qui a plané sur les ouvrages incriminés et sur l'action entreprise n'aidera pas à leur diffusion et à la poursuite de la très vaste expérience amorcée. Mais il n'est pas aussi explosif et spectaculaire qu'on avait d'abord pu le penser.

Le bilan de l'affaire ne doit cependant pas être délibérément ignoré. Elle a fait apparaître, à tout le moins, des défauts de structure : l'Episcopat français n'existe pas en tant que tel, l'Assemblée des cardinaux et archevêques n'ayant aucune existence canonique et aucun pouvoir ; les évêques n'ont guère le loisir de suivre de près les recherches des théologiens et d'examiner les ouvrages destinés au grand public qui sont soumis à leur Imprimatur. L'incident a mis aussi en lumière le manque de liaisons entre l'administration vaticane et l'Eglise de France, des dénonciations privées suffisant à mettre les bureaux romains en mouvement sur un sujet aussi grave, quitte à admettre par la suite qu'il s'agissait d'une fausse alerte et à faire machine arrière.

Mais le plus inquiétant, aux yeux des catholiques français, c'est le sentiment qu'à Rome, tout effort vers une adaptation pourtant nécessaire et urgente au monde moderne, même dans un domaine aussi essentiel et aussi peu politique, est regardé avec la plus grande méfiance — presque avec horreur.



LE « CATÉCHISME PROGRESSIF »...

(Archives.)

...DU CHANOINE COLOMB

Comprendre ce qu'on apprend ou apprendre sans comprendre ?

TÉMOIGNAGE

L'histoire de Léone Mezurat

● *Une Française en Algérie.*

Nous ne connaissons pas Mme Léone Mezurat. Ou plutôt nous ne la connaissions pas jusqu'au jour récent où elle est venue nous voir, et où elle nous a raconté l'histoire que l'on va lire.

Si cette institutrice est venue nous trouver, nous, il y a une dizaine de jours, au cours d'un bref voyage à Paris, c'est pour une raison particulière que l'on verra plus loin. Elle a parlé devant une sténotypiste, et le récit que nous publions ici est, mot à mot, ce qu'elle a raconté.

En possession de ce récit, nous avons alerté le Syndicat national des instituteurs, et nous avons pris l'engagement de ne rien faire sans son accord. M. Denis Forestier, le secrétaire général du Syndicat, a vu alors Mme Mezurat et il a fait certaines démarches de sauvegarde auprès du ministère de l'Education nationale. Il nous a indiqué qu'il souhaitait que la plus large publicité possible soit, aussitôt après, donnée à ce récit, simple et banal. Cette publicité est la seule vraie protection possible pour Mme Mezurat, et plus encore pour tous ses collègues qui, en Algérie, sont exposés aux mêmes menaces, puisqu'ils sont, de par leur métier même, en contact permanent et le plus souvent amical avec la population musulmane.

Nous donnons la parole à Léone Mezurat.

JE suis née en Charente-Maritime. J'ai 36 ans. Mes parents habitent en Gironde. Mon père est menuisier. J'ai préparé le baccalauréat au Collège de Libourne. Et puis j'ai commencé des études de pharmacie que j'ai abandonnées pour des raisons de famille (j'ai divorcé à ce moment-là). Ensuite j'ai demandé un poste dans l'enseignement en Algérie.

Mon premier poste a été en Kabylie où je suis restée trois ans institutrice au douar Iflissen, à Tifra, dans la montagne. J'ai eu la direction d'une des rares écoles de filles de Kabylie. Nous étions deux institutrices et trois instituteurs à l'école des garçons. J'avais des collègues musulmans.

Nous ne vivions pas seulement entre nous. Nous vivions normalement, comme des instituteurs doivent vivre, au milieu de la population. J'ai fait là-bas beaucoup de travail social et médico-social au moins autant que de pédagogie proprement dite.

Un peu de tout

A Alger, du fait de mes études de pharmacie, j'avais fait la connaissance d'un certain nombre de camarades dans le milieu médical, et ils me donnaient pas mal d'échantillons médicaux que j'employais pour soigner la population du douar. La première pharmacie se trouvait à 35 km et le premier contact avec d'autres personnes européennes à 8 km. Ce qui fait que je faisais un peu de tout.

J'ai réparé des pattes de poules, des pattes de moutons ; j'ai soigné des enfants, des coups de couteau, n'importe quoi, tout ce qui se présentait. Avec le docteur Tigzirt, j'ai même fait des accouchements les dimanches dans les douars.

Là, j'ai été en termes — en termes, je ne peux pas dire exactement mauvais, mais ce sont des choses qui se sentent — avec les autorités locales françaises ; et je crois que cela venait du fait que j'avais refusé d'être armée. C'était en 1954, la troisième année où j'étais là.

D'abord, je n'avais aucune raison de lutter contre cette population qui m'avait toujours manifesté son amitié. Je n'ai jamais eu à me plaindre de ces gens-là. Ensuite je ne savais pas me servir d'une arme. Et, enfin, les Kabyles sont d'excellents tireurs et à l'endroit où était située l'école, ils auraient déjà pu, s'ils l'avaient voulu, me tuer cinquante fois par jour.

J'ai dit alors à l'administration : « *Si vous estimez que je ne suis plus en sécurité, je préfère que l'on me déplace.* » Et j'ai demandé mon changement.

Le nouveau travail que j'ai entrepris à ce moment-là correspond du reste mieux à mes aptitudes : j'ai la direction de l'école d'un aérium. Cela fait un peu une synthèse de mes études de pédagogie et de mes études médicales. Cela m'intéressait.

La perquisition

Il y a une chose que je ne vous ai pas encore dite et qui est nécessaire pour comprendre la suite : c'est que je suis également directrice-économe d'une colonie de vacances, et dans ce travail, j'ai rencontré des jeunes gens musulmans avec qui j'ai continué des relations amicales. Mais c'est tout. Or, ces jeunes gens ont été arrêtés au début de cette année.

On a alors trouvé mes lettres chez l'un de ces garçons avec lequel j'avais eu des relations sentimentales, des lettres tout à fait personnelles. Ce jeune homme est sorti de prison depuis. Il m'a raconté qu'il avait été interrogé un jour entier à mon sujet. Ils ont fait une perquisition à mon domicile.

La perquisition a « eu lieu un mar-

→

GENTLEY
TAILLEUR
20 Av. FRANKLIN-ROOSEVELT
"Grande mesure"
COSTUMES
de 40.000 F
à 50.000 F
"Tout prêt"
PARDESSUS
dep. 19.800 F
SPÉCIALISTE DU TISSU ANGLAIS
Demandez notre brochure : ELY. 46-58

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Prêt à porter tailleur
TISSUS ET MODÈLES EXCLUSIFS
Costumes depuis 27.900 f
Pardessus depuis 19.900 f
GARY
73, Champs-Élysées, 73
Paris - ELY. 77-76

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS

LUNDI soir, dans un appartement de la rue de Miromesnil, se constituait autour d'une « table ronde » une commission.

Elle réunissait le bâtonnier Thorp, le président de la chambre criminelle de la Cour de cassation M. Pattin, le conseiller d'Etat Le Gorgeu, Mᵉ François Sarda, des magistrats, des avocats, des professeurs de droit, une vingtaine d'hommes résolus à protester contre le viol quotidien des principes élémentaires du droit français.

∴

UN jeudi de mai, à la suite des circonstances tragiques qui ont entouré la mort de l'avocat Boumendjel, le bâtonnier de l'Ordre des avocats à la Cour d'appel de Paris avait déclaré publiquement : « Je pense que la France, qui est la terre de la justice, ne saurait sans se renier elle-même ne pas réagir à des pratiques qui sont la négation des règles posées par nos codes. »

Puis, accompagné des membres du conseil de l'Ordre, il s'était rendu chez le Président de la République. Aux inquiétudes de ses visiteurs, M. René Coty, premier magistrat de France, répondait : « Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que soit, dans un très bref délai, mis un terme à des pratiques de cet ordre en Algérie... »

Quelques semaines plus tard, le gouvernement se résignait à créer une « Commission Permanente de Sauvegarde des Droits et des Libertés Individuelles ».

∴

M. GUY MOLLET demanda au bâtonnier Thorp d'en prendre la présidence. Mais cet honneur fut décliné. Le bâtonnier refusa également de devenir membre d'une commission dont les pouvoirs étaient aussi mal définis que les attributions. Le vice-président du Conseil d'Etat, M. Cassin, et le premier président de la Cour de cassation, M. Battestini, observèrent la même attitude.

∴

D'AUTRES, sollicités par le Président du Conseil, crurent de bonne foi à la volonté d'investigation et de justice du gouvernement. Ils acceptèrent.

∴

LES prévisions du bâtonnier Thorp se sont, hélas ! réalisées. Impuissante, la commission de sauvegarde en est réduite à enregistrer les plaintes.

C'est pourquoi la réunion de la rue de Miromesnil a eu lieu. La nouvelle commission, indépendante du pouvoir, et qui se donne pour objectif suprême le respect de la légalité, agira en liaison avec les avocats d'Alger.

∴

AU cours d'un cocktail-débat organisé pour célébrer « le courage d'un journaliste français qui a fait un reportage dans les maquis algériens », M. Le Pen a déclaré :

« Les rebelles que nous arrêtons à Alger ont cent fois plus d'instruction militaire, d'idéologie et de science de la guerre révolutionnaire que les résistants français sous l'occupation.

« Les Allemands, sous l'occupation, ne pouvaient être si corrects que grâce à leur merveilleux appareil policier.

« L'armée française est une cohorte d'hommes ignares, mal équipés, mal encadrés et commandés par des généraux imbéciles.

« Tout le mal vient, en Algérie, de ce qu'on ne sait pas utiliser la terreur. C'est l'arme de la guerre révolutionnaire. Les rebelles le savent. Il faut faire comme eux. »

B. G.

→

di », je m'en souviens parce que j'étais en train de donner une dictée quand les gendarmes de Chréa sont venus me chercher en classe. J'habite sur le chemin entre le village et l'aérium, dans un chalet. Je ne vais au village que pour me ravitailler.

Ils sont donc venus me chercher en classe. Le directeur, très pâle, est venu me dire qu'on me demandait et le brigadier de gendarmerie m'a dit : « *Madame, suivez-moi ! Avez-vous votre clé ?* »

Je la pris dans mon casier et le suivis. Il y avait une jeep devant la porte dans laquelle se trouvaient, à part le brigadier de gendarmerie, deux gendarmes et un goumier. Je pense que c'était un goumier parce qu'il était musulman. Ils étaient tous armés. Je crus qu'ils allaient m'amener à la gendarmerie, mais ils me conduisirent chez moi. Mon chalet est bâti sur une pente, et comme nous descendions vers le chalet, je vis un nombre incroyable de soldats en armes cerner la maison. Ils s'étaient cachés dans la forêt de cèdres qui entoure mon chalet de toutes parts.

Le gendarme m'a dit : « *Madame, je dois perquisitionner.* » Je lui ai demandé s'il avait un mandat de perquisition, et comme il l'avait, je lui ai ouvert ma porte et ils ont perquisitionné.

La perquisition s'est faite correctement. Correctement, du moins, dans les actes, mais pas dans les paroles. Je dois dire, pour être juste, qu'un des gendarmes n'était pas très à son aise. On sentait qu'il était là vraiment en service commandé.

Les dents de Louis XIV

Quant au brigadier — c'est lui seul qui a parlé — il m'a assommée de paroles désobligeantes, pour ne pas dire autre chose. Il m'a demandé si j'avais des armes. Je n'en avais pas. J'ai dit : « *Non ; d'ailleurs, cherchez.* » Ils m'ont demandé si j'avais des papiers, et en faisant des recoupements plus tard je me suis rendu compte qu'ils cherchaient des documents.

Ils ont longuement examiné des feuilles tapées à la machine : des notes prises sur un ouvrage sur l'art dentaire à travers les siècles et la dentition de Louis XIV.

Quand ils eurent terminé, ils voulurent me faire signer un papier disant : « *Mme Mezurat nous a invités à perquisitionner chez elle.* » Là, j'ai refusé. Je leur ai dit : « *Je vous avertis que je ne signerai pas, car je ne vous ai pas invités.* » Ils barrèrent les mots « *nous a invités* » sur le procès-verbal et mirent en mention marginale « *nous a autorisés* ». Le brigadier m'a alors demandé si j'avais eu connaissance de complots ou de choses comme ça. Je lui répondis que non, absolument pas, que mes relations avec les milieux musulmans étaient purement amicales. Et ça s'est terminé là. Ils sont partis.

Cela se passait mardi.

Le lendemain, mercredi, j'ai eu une conversation téléphonique avec un ami médecin à Alger, concernant une affaire familiale. J'ai un neveu en Gironde qui est très malade. J'avais eu de mauvaises nouvelles de lui. C'est un gosse que j'ai élevé et qui a maintenant 20 ans.

J'étais inquiète, je voulais demander à mon médecin de se mettre en relation à Bordeaux avec le professeur Bergougnan qui soigne mon neveu. J'ai parfaitement entendu se brancher la table d'écoute sur le circuit. Le téléphone grésillait sans arrêt. Il m'entendait très mal. Alors je lui ai demandé de venir me chercher avec sa voiture à 8 heures au barrage de Chréa. Ainsi, nous pourrions parler.

Dans le fourgon cellulaire

Je suis donc descendue le samedi matin avec une de mes adjointes. Quand nous sommes arrivées au barrage, la voiture n'était pas encore là. Nous avons attendu.

Un fourgon cellulaire de la gendarmerie est arrivé. Il est allé jusqu'au barrage, nous a dépassées et puis est revenu sur ses pas. Des gendarmes en sont descendus ; parmi eux — je crois mais n'en suis pas sûre, car je ne connais pas les grades — se trouvait un adjudant qui m'a demandé mes papiers. Il m'a pris mon passeport et l'a gardé. Il a aussi demandé la carte d'identité de mon adjointe, mais la lui a restituée tout de suite.

Vraisemblablement, ils attendaient la voiture qui devait venir me chercher. Lorsqu'elle est arrivée, je n'ai même pas pu dire bonjour aux personnes qui s'y trouvaient. Il y avait dans la voiture mon ami le médecin, son infirmier et un camarade qui ne travaille pas le samedi et qui avait profité de la voiture pour faire une promenade. Un gendarme est monté dans leur voiture, à l'arrière, avec une mitraillette. Moi, ils m'ont fait monter, avec mes bagages, dans le fourgon. J'avais, pour tout bagage, un sac avion et une toute petite valise verte.

Alors ils m'ont amenée à la gendarmerie où ils ont fouillé mes bagages.

Là, ils m'ont gardée jusqu'à deux heures à peu près enfermée dans une pièce et à deux heures, deux heures moins le quart — je ne saurais pas vous dire exactement, mais il était nettement plus de midi — ils m'ont dit de prendre mes bagages. Je les ai pris, je suis sortie, je pensais que j'allais être libre. Ils m'ont dit de les suivre et quand je demandai à l'adjudant où il m'emmenait, il me répondit qu'il n'en savait rien. Ils ont fait venir une jeep par le jardinet. Là ils m'ont embarquée avec un lieutenant au volant et deux noirs armés. Je portais un duffle-coat avec un capuchon. Ils m'ont fait monter avec les bagages et m'ont dit de me cacher. J'ai refusé en disant que je n'avais rien fait de mal. Ils m'ont dit : « *C'est un ordre.* »

A ce moment-là, ils m'ont enfoncé le capuchon jusqu'aux yeux et la jeep est partie.

Sur la porte : bureau

Alors nous sommes arrivés à une caserne dont je ne connais pas le nom, mais dont j'ai fait le plan. C'était un morceau désaffecté de la caserne, une annexe, vraisemblablement une ancienne salle de gymnastique. Il y a là la salle des tortures dont la fenêtre donnait sur l'oued.

J'avais toujours mes bagages. Le lieutenant qui m'avait conduite me demanda d'un air très ironique si je savais pourquoi j'étais là. Je répondis non et il me dit d'attendre. Sur la porte, il y avait écrit « *Bureau* ». Je regardais anxieusement les gens qui pouvaient sortir par cette porte en me demandant ce qui allait se passer.

J'ai pensé tout de suite au viol et à ce que je ferais le cas échéant. Lorsque je suis entrée dans la pièce, j'ai compris qu'il ne s'agissait pas de viol. Ils portaient tous des combinaisons de parachutistes, mais il y avait deux civils qui sont vraisemblablement de la P.J. — je dis vraisemblablement, mais je n'en sais rien. Ce dont je suis sûre, c'est qu'un des gendarmes de la gendarmerie est venu juste avant que je n'entre dans ce bureau et il y est entré. Il savait donc très bien ce qui se passait et non seulement où j'étais quand ils m'avaient fait entrer dans ce bureau, cela ne faisait aucun doute. Il y avait des fils électriques partout, deux grands tabourets comme des trépieds et une odeur indescriptible. La pièce était très longue et étroite et au fond il y avait la table autour de laquelle se trouvaient une douzaine de personnes, dont deux en civil. Tous les autres étaient des militaires. J'ai vu d'autres personnes arrêtées.

Ils ont commencé à m'interroger en me demandant de « *me mettre à table* ». Et ils m'ont demandé qui j'étais. J'ai répondu que je n'avais rien à dire et j'ai demandé pourquoi ils m'interrogeaient : « *Je ne sais pas pourquoi je suis là, et je veux le savoir.* »

Rouge et vert

Ils me répondirent que je voulais les narguer en leur posant cette question. Mais je leur demandai au moins une réponse et ils me dirent que c'était à moi à répondre la première. Ils m'ont dit que j'avais donné l'ordre de tuer des goumiers : il y avait eu un attentat à Chréa. Ils m'ont reproché d'avoir autant d'élèves musulmans que d'européens. Ils m'ont montré des photos de personnes que je ne connais absolument pas. Ils nommèrent des gens en me demandant si je les connaissais — des noms aussi bien de musulmans que d'Européens — je ne connaissais pas.

Puis ils en sont venus à mon ami A... J'admis que je le connaissais. Ils insinuèrent qu'il m'avait remis des documents et je rétorquai que je n'avais absolument rien reçu et que je n'étais au courant de rien. Ils me demandèrent si je savais où il se trouvait maintenant et je leur dis : « *Je sais où il est actuellement, il est en prison.* » (Il est sorti depuis, d'ailleurs.) Là ils m'ont sorti une histoire de valises à laquelle je n'ai absolument rien compris. Ils m'ont dit que j'avais voyagé avec une lourde valise chargée de documents. Ils ont été jusqu'à voir dans mes bagages que j'avais des peignes rouges et verts. Et c'est alors que j'appris — je ne le savais pas avant — que le drapeau nationaliste était rouge et vert.

Ils avaient trouvé dans mon portefeuille une enveloppe portant mention : Mme Girou, suivi d'un numéro de téléphone, et un feuillet portant ce même nom et l'adresse à Bordeaux de cette personne. Ils ont gardé le feuillet, mais voici l'enveloppe.

Mme Girou est l'assistante sociale du journal *Sud-Ouest*. Nous n'avons jamais eu de relations personnelles.

— *Et Mme Girou ? Qu'est-ce que c'est que cette femme ?*

— Je vous l'ai expliqué, je vous l'explique : une dame avec laquelle j'ai été en relation pour une colonie de vacances.

Là je n'ai absolument plus rien compris : ils m'ont coupé carrément : « *Oui, oui, on sait bien que ce n'est pas toi qui transportes des armes. Non, ton boulot à toi, ce sont les renseignements. Tu fais passer des documents à Servan-Schreiber. Tout ce qu'il écrit, c'est des c... Tu vas nous dire tout ce que tu sais sur sa clique à Paris... tout ce que tu sais de toutes les personnes que tu connais... Et tu ne pourras pas les prévenir... Nous on sera déjà en Espagne ou ailleurs quand tu sortiras...* »

Ils m'ont déclaré que j'étais communiste, progressiste, que j'appartenais au F.L.N. Or, je ne suis absolument pas communiste, ni quoi que ce soit. Je n'ai jamais fait de politique. Ils m'ont dit aussi : « *Vous faites la plus dangereuse des politiques.* » Parce que je ne suis pas raciste.

Et puis ils m'ont avertie : « *Tu vois cette fenêtre ouverte ? Il y a un trou déjà préparé dans l'oued, de l'autre côté. Pour toi si tu ne résistes pas à la torture. Personne ne viendra t'y chercher. Quelle est ton activité ? A qui transmets-tu les documents à Paris ?* »

« Quels documents ? Je n'ai jamais reçu de documents ni rien fait passer à personne... »

Ma clique à Paris

De nouveau des questions sur Servan-Schreiber et « ma clique à Paris ». Ma clique à Paris... Alors que je ne connaissais personne, personne... J'ai eu un geste d'impuissance.

C'est à partir de là qu'ils m'ont torturée. Je suis arrivée vers deux heures, mettons qu'ils m'aient interrogée un quart d'heure. Et puis ils m'ont torturée. A l'électricité, pendant six heures.

Ils se sont emparés de moi. Ils m'ont attachée ; ils ont pris ma robe de chambre dans mes bagages, ils m'ont lié les mains l'une à l'autre. Ils m'ont mis un pôle électrique au pouce gauche et j'avais les bras liés avec une grosse corde. Ils m'ont assise par terre, puis ils ont passé une barre de fer sur le bras, sous les cuisses et sur l'autre bras. Il est impossible de faire un geste dans cette position. Il y avait deux soldats qui tenaient la barre de fer de chaque côté et un autre qui avait ses pieds dans mon dos. Des soldats français de la métropole.

Le lieutenant qui m'a interrogée est même Parisien, un rappelé.

Ceux qui s'occupaient de la torture formaient une équipe. Toujours la même et bien spéciale. Et quand les soldats regardaient, venaient dans la cave des tortures, ils étaient renvoyés et menacés par les gardiens. Ils ne voulaient pas que les soldats viennent nous regarder.

« Tu vas parler »

Au début, ils mettent le courant par pressions successives. J'avais une borne au pouce gauche, l'autre à l'oreille gauche. Ça donne des coups inouïs dans la tête. (Il y avait encore la marque quand j'ai été voir l'inspecteur.) La cicatrice est restée. Là, ils m'ont mis le courant par chocs successifs. Par moments, ils arrêtaient et disaient : « *Maintenant, tu vas parler.* » C'était pour me faire peur sans doute.

Je disais : « Mais je n'ai rien à dire. Je ne peux rien dire ! » Et puis ça a duré tout un moment. Je ne peux pas évaluer.

Ensuite, quand ils ont vu que je ne parlerais pas, ils m'ont mis le courant continu. Je ne voudrais pas que ça arrive à quelqu'un d'autre. Ils lais-

sent le circuit jusqu'à l'étouffement, on ne peut pas avaler sa salive. On a la figure qui enfle énormément et qui est pleine de tics. Ça vous paralyse. J'ai voulu parler et j'ai eu la langue coupée par mes dents. On dirait qu'on a la tête détachée au ras du cou, c'est pour ça, je crois, qu'on appelle la torture électrique « le tourniquet ». Comme si vous aviez la tête liée à un lampadaire qui tournerait à une vitesse incroyable. Vous ne pouvez pas avaler votre salive ni parler.

La seule chose que j'entendais, c'était mon cœur et je me disais : « Pourvu qu'il s'arrête ! » Tout ce que je souhaitais, c'est qu'il s'arrête. Je me rends compte qu'ils me laissaient le courant jusqu'à la limite et même quelquefois plus loin. Il est arrivée que je me sois évanouie. De ça, je suis sûre.

Ça a duré à peu près trois heures. A ce moment-là, j'étais complètement effondrée. Et j'entendais qu'ils me disaient : *« Et ta clique, et ta clique, dis-nous seulement un nom ! A qui as-tu remis les documents ? Un seul nom à Paris ? »*

Une salive très curieuse

Je n'arrivais même plus à parler. Après, ils m'ont un petit peu laissée. Il y a eu un moment de battement. Ils disaient entre eux : *« Maintenant elle a son compte. Maintenant elle va parler. »*

Je leur ai dit : « Je ne sais rien. » C'est à ce moment-là qu'ils m'ont mis le courant sur une oreille et sur le pouce. Je ne sentais plus l'oreille ni le pouce. Je ne me suis pas rendu compte qu'il était brûlé. Ce n'est que quatre ou cinq jours après que je m'en suis rendu compte. Je me suis rendu compte qu'ils allaient brancher le pôle sur l'autre oreille. Là, j'ai compris que c'était ma mort. Que je n'avais aucun moyen d'en sortir, que je n'avais rien à dire, que ça durerait autant qu'il le faudrait, jusqu'à ma mort.

Ils ont continué le courant continu. Je pense que je me suis évanouie trois ou quatre fois. Ils me relevaient, me redressaient. Pendant le deuxième temps, je bavais une salive très curieuse. Ce n'était pas liquide, c'étaient des grains de sable. La bouche emplie de grains de sable et j'ai vu que ça sortait rouge. Ça tombait sur ma robe.

Je passe sous silence tout le vocabulaire ordurier... et puis à un moment ils se sont arrêtés. Durant la dernière heure, pratiquement, je n'ai plus rien entendu. J'étais à peu près sans connaissance. Pendant toute la première nuit, ils m'ont laissée dans la chambre des tortures. Par terre. Et chaque soldat qui arrivait me prenait par les cheveux, tirait en arrière et disait : *« Qu'est-ce que c'est que celle-là ? »* Et toc, il me renvoyait la tête contre le mur. Il y avait deux tuyaux qui couraient contre le mur et chaque fois ma tête frappait contre ces tuyaux. Je m'en souviens. Je sais aussi qu'ils ont dit : *« Elle cache quelqu'un ; pour prendre le risque qu'elle prend, elle cache quelqu'un d'important. »*

Puis ils ont torturé devant moi un vieil homme. Ils l'ont fait mettre tout nu et ils l'ont torturé aux jambes et à la verge. Ils l'ont interrogé en arabe. Un vieux musulman.

J'ai fini par perdre connaissance. Le lendemain à 11 heures, je vivais encore. Le capitaine m'a fait donner un lit de camp et une couverture. Ils m'ont transportée dans une cave attenant à la chambre des tortures, au « bureau ». Ils m'ont rendu mes bagages.

J'étais comme une personne qui a une crise de paludisme. J'avais très chaud et très froid et je faisais des bonds nerveux sur le lit. Ils m'ont demandé si j'avais le paludisme. J'ai fait « non » ; je ne pouvais pas parler, car je ne pouvais pas desserrer les mâchoires.

Le capitaine a fait venir un médecin, un infirmier je crois. Le capitaine lui a dit : *« Ce sont les amygdales qui sont infectées, il faut lui donner de la pénicilline. »* J'ai fait signe que non. Je suis sensibilisée à la pénicilline. Voyant que je ne pouvais pas parler, le capitaine a dit : *« C'est une fracture de la mâchoire. C'est très souvent comme ça. »*

(Charpentier.)

MME LÉONE MEZURAT
« Il est impossible de faire un geste dans cette position... »

Le soir à dix heures, le soldat qui m'avait prêté la couverture est venu la rechercher, ainsi que le lit. Je me suis retrouvée sur le ciment. Pendant cinq jours. Il y avait deux femmes musulmanes enfermées avec moi; elles avaient été torturées aussi. Je ne sais pas quand elles étaient arrivées, je ne m'en suis pas aperçue. Elles m'ont dit que j'avais les mains recroquevillées au début comme des pattes d'oiseau. Il parait que ça fait toujours ça.

J'avais froid, elles se sont occupées de moi, m'ont serrée dans leurs voiles. Un soldat a dit à l'une d'elles devant moi : *« Et tâche de tenir ta langue parce que tu as un fils de deux ans et demi. Si tu commences à dire ce qui s'est passé, on ira le chercher et on le torturera devant toi. »* Elle a répondu : *« Inch'Allah »*.

Pendant cinq jours, je suis restée là, près de la chambre des tortures. J'ai beaucoup souffert de mon interrogatoire, mais le plus pénible c'étaient les cris de ceux qu'on torturait. Encore maintenant la nuit je ne peux pas dormir, je me réveille, j'entends ces cris. Toutes les nuits et même le jour, on entendait ces hurlements. C'était atroce. Encore aujourd'hui je souffre plus de ces cris que de mon propre interrogatoire.

Voilà ce que m'a dit en conclusion le capitaine à qui j'ai vu le béret rouge :

— *Dis-moi si vraiment tu as fait quelque chose ?*

— Je jure que je n'ai participé à aucun complot ni à quoi que ce soit de mal.

— *Alors tu seras relâchée bientôt.*

— Oui, mais pourquoi m'a-t-on arrêtée et torturée ?

— *Oh ! torturée, torturée... Nous, que veux-tu, une belle fille dans la montagne, ça nous a paru louche.*

Je lui ai demandé de me signer un papier pour l'administration : j'avais quitté mon poste, j'avais disparu. Il m'a dit : *« Ma fille, tu te débrouilleras avec ton administration. Si elle te met à la porte, ça t'apprendra à « grenouiller » avec ces gens-là. »*

Je cachai ma bouche

Ils m'ont dit de rejoindre Chréa et d'obéir, « *car les trous sont encore prêts dans la montagne* ». Puis ils m'ont relâchée et encore menacée de me déporter dans un bordel du Sud où il y en a, disaient-ils, « *beaucoup d'autres comme toi !* »

Ensuite, ils ont ajouté : *« Si tu tentes de joindre Maison-Blanche, ton signalement est donné partout à Alger, on te descendra. Si tu te fais soigner, ou si tu vas voir un médecin, on te descendra. »*

Ils ont relâché aussi mon médecin qui avait été arrêté en même temps que moi. Je me suis rendue chez une amie et j'ai dû m'aliter, je ne tenais pas debout. Mais sous le coup des menaces, je refusais de faire avertir un médecin. Le mien était reparti, il m'avait dit : *« Prends des jus de viande et des jus de fruits. »* Je ne pouvais m'alimenter qu'avec une paille, ma mâchoire était toujours bloquée.

Je cachai ma bouche. On me répétait : *« On ne t'a pas torturée ? »* Je disais non. On a appelé le médecin du quartier qui m'a soignée. J'ai toutes les ordonnances pour le traitement à la Sécurité sociale.

Quand j'ai pu tenir debout, je suis allée voir l'inspecteur de l'Académie. Il m'a raccompagnée dans sa voiture personnelle à mon domicile. A ce moment-là, je ne pouvais pas sortir seule. La vue d'un uniforme, c'était pour moi quelque chose d'atroce. Encore maintenant.

L'inspecteur a fait tout ce qu'il pouvait faire. Il a vu les traces, le pouce n'était pas guéri. Il voulait me nommer en France. J'ai refusé pour la raison que je ne suis pas coupable. Je suis titulaire de ce poste et on n'a absolument rien à me reprocher. Je ne crois pas avoir à fuir devant l'arbitraire.

L'inspecteur m'a demandé si j'allais porter plainte. J'ai dit non, car l'arbitraire étant flagrant, je ne pensais pas pouvoir me mettre à l'abri en portant plainte. Et puis ils m'avaient menacée ; si j'essayais de le faire, je serais abattue.

Il m'a accordé vingt jours de congé.

Après les vacances de Pâques, je suis remontée à Chréa. J'ai repris mon poste. Je n'ai revu personne. Et au moment des vacances, je suis par-

→

EXCLUSIVEMENT
SUR MESURE

John Baillie

REAL SCOTCH TAILOR
1, rue Auber
PARIS (Opéra)

OUVERT TOUS LES JOURS
de 9 h. à 19 h. 30

Le Havre – New-York

à bord des modernes et confortables paquebots air-conditionnés et pourvus de stabilisateurs

PROCHAINS DÉPARTS
(du Havre et Southampton)

	s/s	N. AMSTERDAM	2 Oct.
★	m/s	WESTERDAM	5 -
	s/s	STATENDAM	9 -
	s/s	MAASDAM	17 -
★	m/s	NOORDAM	19 -
	s/s	RYNDAM	22 -
	s/s	N. AMSTERDAM	23 -
	s/s	STATENDAM	30 -
★	m/s	WESTERDAM	9 Nov.
	s/s	MAASDAM	16 -

★ Départ de Rotterdam.

Holland-America Line

1, place de l'Opéra - Paris-2e - Tél. OPE. 08-41
et toutes Agences de Voyages

tie pour la France. Je craignais des empêchements, j'avais peur, mais rien ne s'est passé.

Je suis retournée en Gironde, chez mes parents.

Et puis vers le début de septembre, je suis tombée sur un journal de 1956, *L'Express*. En l'ouvrant, j'ai vu dans un petit carré : « M. Servan-Schreiber (en congé). Directrice: Françoise Giroud. » Je connaissais le nom de Françoise Giroud, mais je ne lisais pas *L'Express*. A ce moment-là, j'ai compris pourquoi on m'avait posé des questions sur « J.-J.-S.-S. et sa clique à Paris ». Alors je suis venue vous voir.

Quand Mme Mezurat eut fini de parler, nous lui avons demandé pourquoi elle ne s'était pas adressée à l'organisme officiel chargé de recueillir de tels témoignages et de protéger les victimes: la Commission de Sauvegarde. Elle a seulement haussé les épaules. Dans la lettre qu'elle nous avait écrite pour nous demander de la recevoir, elle disait : « Encore malade, je vois avec angoisse le moment où il va falloir rejoindre mon poste... Seuls règnent, là-bas, la terreur et l'arbitraire. J'ai connu les dérobades de ceux qui ne veulent pas se mêler de « ces choses » alors qu'ils en connaissent l'illégalité ».

Pouvions-nous nous taire, nous aussi ? Nous nous sommes tus une fois, deux fois, trois fois, faisant confiance aux membres de la Commission de Sauvegarde auxquels, dans chaque cas, nous avons envoyé les dossiers et les témoignages. Des vies humaines, chaque fois, étaient en jeu. La Commission répond : « Nous n'avons aucun pouvoir ». Que faire ? Devions-nous nous résigner, nous aussi, à ne prendre aucun risque, renoncer à donner audience à une Française qui n'a fait rien d'autre que l'exercice de son métier jusqu'au bout : éduquer, connaître et aider des musulmans ?

Nous ne l'avons pas cru. Les instituteurs ne l'ont pas cru. Nous nous en remettons au jugement de nos lecteurs.

SALAIRES

Nantes, capitale ouvrière

● *Tout prépare l'explosion. Il ne manque qu'une étincelle. Viendra-t-elle de M. Hébert ?*

CETTE semaine, Nantes fait figure de « capitale ouvrière » de la France. En prenant, avec leur « journée d'action » du 1er octobre, le départ de la revendication, les métallurgistes de l'Ouest plongent dans l'embarras les techniciens du syndicalisme : ceux-ci n'ont pas oublié l'explosion imprévue de l'été 1955 qui, née à Saint-Nazaire, s'étendit bientôt à tout le pays et déclencha un relèvement quasi général des salaires.

L'affaire va-t-elle se répéter ? Les mêmes causes en tout cas qui étaient à l'origine de la flambée d'il y a deux ans subsistent, et d'abord l'existence en Loire-Atlantique d'un véritable meneur ouvrier : M. Hébert.

(Archives.)

M. G. HÉBERT, SECRÉTAIRE FÉDÉRAL DU SYNDICAT F.O. DE LA LOIRE-ATLANTIQUE
Hisser le drapeau noir ?

M. Hébert est secrétaire fédéral de la C.G.T.-Force Ouvrière. C'est un militant chevronné et un animateur-né. Mardi soir, autour de lui, tous les états-majors syndicaux du département étaient réunis en « Comité permanent des métallurgistes » pour arrêter les prochaines étapes de la revendication. Quand cet homme, dans la force de l'âge, blond et trapu, le visage ouvert, prend la parole dans une réunion de ce genre, un silence attentif s'établit aussitôt. Car c'est lui qui organise et qui « pense » l'action ouvrière dans la région.

Mais il paie aussi de sa personne : le prestige dont il jouit est d'autant plus grand qu'on l'a toujours vu, à Nantes, en tête des manifestations de rues. Enfant terrible de la C.G.T.-F.O., il appartient, qu'il le veuille ou non, à cette tradition anarcho-syndicaliste que l'enrégimentement syndical et politique n'a jamais pu détruire tout à fait au sein du mouvement ouvrier français, et dans la métallurgie de l'Ouest en particulier.

Un feu de paille ?

Les 40.000 métallurgistes de la Loire-Atlantique ne demandent pas seulement, comme il y a deux ans, le rajustement de leurs salaires et leur alignement sur ceux de la région parisienne. Ils s'adressent cette fois directement à l'ensemble des salariés, dans tout le pays, et les engagent à suivre leur exemple en exigeant des augmentations substantielles par le seul moyen dont ils disposent : la grève.

Depuis l'été 1955, en effet, ils ont pris conscience du rôle exemplaire que les circonstances leur avaient alors permis de jouer. Ils pensent qu'en raison du désarroi provoqué par les divergences de vues et les surenchères entre les trois grandes centrales « officielles », plus ou moins politisées, un appel à l'action directe, lancé par-dessus les directions nationales, pourrait rendre au prolétariat sa confiance en lui-même — et en lui seul.

Cette tentative peut-elle être beaucoup plus qu'un feu de paille ? Plusieurs éléments de la situation actuelle le donnent à penser. En particulier :

● La perte de vitesse de la C.G.T., depuis les événements de Hongrie, permet aux membres des petits groupes, trotskystes, anarchistes ou socialistes hétérodoxes, de s'exprimer de nouveau dans les réunions intersyndicales et d'étendre leur influence sans être automatiquement dénoncés comme des « traîtres au service de la bourgeoisie ».

Situation nouvelle

● Les régions « en flèche » (Loire-Atlantique, Loire, Belfort) sont presque toujours celles où la C.G.T., en position faible, est entraînée par les éléments locaux de la C.F.T.C. ou de F.O. En revanche, à Paris, où la C.G.T. a conservé une influence prépondérante, la situation est plus confuse, le climat plus « mou ». C'est ainsi que les mots d'ordre différents lancés par les trois syndicats ont enlevé au départ beaucoup de sa cohésion à la grève d'avertissement prévue vendredi chez Renault.

● De nombreux patrons préfèrent aujourd'hui céder un peu sur les salaires plutôt que risquer une grève. Un financier a calculé : il manque 600.000 travailleurs en France.

● C'est le gouvernement qui bloque les salaires. Il s'agit donc moins d'un épisode classique de la « lutte des classes » — ouvriers contre patrons — que d'un conflit salariés-gouvernement.

Cette situation est très nouvelle : elle laisse en effet la porte ouverte à une sorte de « jacquerie ouvrière ».

Pour conserver le contrôle des événements, les grandes centrales syndicales sont dès maintenant obligées de pousser à la roue. Sous des formes et à des degrés divers, elles se préparent toutes à une vague d'actions revendicatrices.

Les verrous

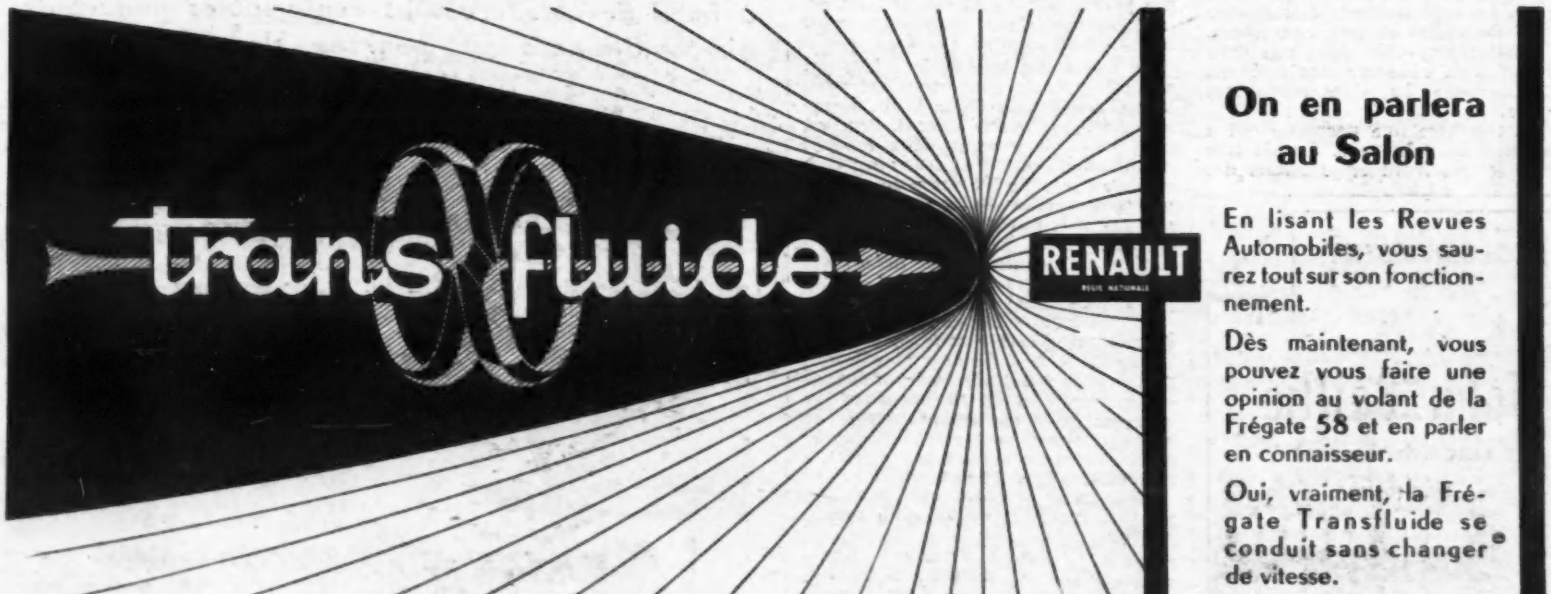
La C.G.T. voit dans la généralisation éventuelle des grèves un moyen de réaliser rapidement l'unité d'action dont elle a fait son slogan. Les dirigeants de la C.G.T.-F.O., d'abord assez favorables au « plan social » proposé par le gouvernement, viennent de faire machine arrière sous la pression de la base. Sans refuser la discussion, ils exigent des garanties sérieuses sur le blocage des prix avant d'envisager la « pause de la revendication » qui leur est demandée pour six mois.

Déjà, le mouvement des métallurgistes de l'Ouest commence à faire tache d'huile. A Cholet, à Lorient, à Bordeaux, à Lyon et à Saint-Etienne, des « grèves tournantes » se sont déclenchées.

Après la métallurgie, le secteur public et semi-public risque d'être à son tour touché. Les cheminots annoncent une grève de 48 heures pour le début d'octobre. Des négociations sont en cours pour s'efforcer de faire coïncider cette grève avec une importante journée d'action revendicative chez les fonctionnaires.

Si les « verrous de sûreté » actuels de l'opération Gaillard — S.N.C.F., métallurgie, fonctionnaires, banques — venaient à sauter, les conditions d'une grève généralisée risqueraient alors d'être réunies.

J.-F. CHABRUN.



ÉTATS-UNIS

Les « paras » contre la mob rule

● *A Little Rock, où le pouvoir fédéral a fini par s'imposer, les noirs ont donné aux racistes une leçon de civilisation.*

Le président Eisenhower s'est finalement mis en colère. En apprenant mardi matin que des bagarres avaient eu lieu toute la nuit à Little Rock et que les manifestants racistes s'étaient une fois de plus massés devant le lycée central dans l'espoir de « rosser les nègres » s'ils se présentaient, il eut une réaction de chef militaire. La veille encore, après les démonstrations de haine qui avaient marqué l'entrée au lycée de huit élèves noirs, il avait lancé un appel à la « sagesse » des citoyens de Little Rock et menacé d'utiliser la force si les incidents se poursuivaient. C'était comme s'il avait chanté...

Cette fois, le « conciliateur », « l'homme des compromis », comprit que l'heure n'était plus aux règlements « à l'amiable ».

« Nos ennemis se réjouissent... »

A midi, il dictait un ordre dans lequel il mettait à exécution ses menaces de la veille : il « réquisitionnait » les 10.500 gardes nationaux de l'Arkansas pour les soustraire à l'autorité du gouverneur Faubus et autorisait le secrétaire à la Défense à utiliser les troupes fédérales pour assurer le respect de la loi dans la capitale de l'Etat.

Quelques heures plus tard, 1.000 parachutistes de la 101e division aéroportée (unité d'élite spécialement entraînée pour la guerre atomique) débarquaient sur l'aérodrome militaire de Little Rock.

Le soir même, renonçant provisoirement à ses parties de golf, le président Eisenhower quittait sa résidence de Newport pour regagner Washington et expliquer ses décisions au pays dans une allocution transmise par toutes les chaînes de radio et télévision.

> *« L'emploi de la troupe ne sera pas nécessaire si toute résistance à l'intégration cesse immédiatement, mais il n'est pas possible de laisser la « loi de la populace »* (the mob rule) *l'emporter sur la décision des tribunaux. Nos ennemis se réjouissent de cet incident et l'exploitent pour présenter une image fausse de notre pays. »*

La troupe fédérale a Little Rock (A.P.)
« Qui est le maître de mon Etat, le président ou moi ? »

La plupart des amis du président ont accueilli son changement d'attitude avec un soupir de soulagement. Ils se rendaient compte, en effet, de l'impression déplorable que faisait son manque d'énergie non seulement à l'étranger mais aussi aux Etats-Unis.

> *« Pour la façon dont il laisse traiter mon peuple dans le Sud, le gouvernement peut aller au diable »*, a déclaré le trompettiste Louis Armstrong pour justifier son refus de se rendre en U.R.S.S. en tournée « officielle ».

A la veille de son combat contre Carmen Basilio, le boxeur Ray Sugar Robinson déclarait de son côté :

> *« Je ne fais jamais de politique mais je laisserais bien à ce Faubus la totalité de ma bourse s'il acceptait de me rencontrer après Basilio. Je trouve d'ailleurs que M. Eisenhower a aussi des torts : il continue à jouer au golf tranquillement alors que son pays est au bord de la révolution. »*

Parlant ensuite de ses projets :

> *« Je demanderai au Département d'Etat de me laisser aller en Russie pour y disputer quelques combats afin de rattraper un peu le mal que le Faubus vient de faire à notre pays à l'étranger. »*

Et de sa retraite du Montana, l'ancien président Harry S. Truman a fait savoir que *« si pareille histoire était arrivée lorsqu'il se trouvait à la Maison-Blanche, il aurait fait venir Faubus à Washington dans les vingt-quatre heures »*.

« Nous pleurons encore la Hongrie... »

Si énergiques que soient les décisions prises par le président Eisenhower, ses critiques regrettent qu'elles viennent si tard et qu'il ait laissé dégénérer en conflit national une affaire qu'il pouvait étouffer dans l'œuf par un coup d'arrêt donné au bon moment.

Quant au gouverneur rebelle de l'Arkansas, que la nouvelle des décisions présidentielles a surpris en Georgie où il assistait à une conférence des gouverneurs du Sud, il n'a pas déposé les armes.

> *« La déclaration du président n'est pas une menace*, a-t-il dit, *mais une déclaration de guerre froide. »*

Plusieurs sénateurs et gouverneurs du Sud (avec lesquels on sait que Faubus avait concerté son action de longue date) se sont aussitôt solidarisés avec lui.

> *« Nous pleurons encore*, a osé dire le sénateur Talmadge, de Georgie, *« la destruction de la souveraineté hongroise par l'intervention des chars russes à Budapest et voilà que nous sommes menacés par le spectacle d'un président des Etats-Unis utilisant les chars et les troupes dans les rues de Little Rock pour détruire la souveraineté de l'Etat d'Arkansas. »*

> *« Si j'étais gouverneur*, a affirmé de son côté le sénateur Johnston, de Caroline du Sud, *« je proclamerais l'état de siège Je ferais sortir la garde nationale et nous verrions alors qui est le maître de mon Etat, le président ou moi. »*

Quelles que soient les conséquences de l'épreuve de force, le gouverneur Faubus aura bien rempli la mission que lui avaient confiée les politiciens sudistes : compliquer le développement de l'intégration dans le Sud. Il peut en effet se vanter d'avoir « créé » l'affaire à lui seul.

Des incidents « fabriqués »

Lorsqu'il apprit les déchaînements racistes qui avaient marqué la nouvelle tentative des élèves noirs pour entrer au lycée, lundi dernier, il déclara : *« Je l'avais bien dit »*. Il fallait comprendre : *« Je l'avais bien préparé »*. Tous les observateurs de Little Rock — y compris les enquêteurs du F.B.I. — sont d'accord sur ce point : c'est le recours à la garde nationale pour empêcher l'admission des élèves noirs qui explique l'ampleur des incidents.

Sept Etats du Sud (Alabama, Floride, Georgie, Louisiane, Mississippi, Caroline du Sud, Virginie) ont réussi jusqu'à présent à empêcher pratiquement toute intégration dans leurs établissements scolaires.

Ce n'était pas le cas de l'Arkansas dont les huit « collèges » subventionnés par l'Etat sont ouverts aux noirs.

Sans l'initiative du gouverneur Faubus, il n'y aurait sans doute eu devant le lycée central qu'une vingtaine de manifestants. Mais en apprenant que la troupe avait été appelée pour empêcher l'admission des élèves noirs, les racistes de Little Rock se sentirent pour la première fois « couverts » par l'autorité.

Le jour de la rentrée, il n'y eut donc pas 20 personnes, mais 400, et plus de 800 lundi dernier.

La « pègre » raciste ne s'était pas seule dérangée. De bons citoyens au visage franc et ouvert étaient venus aussi, pas toujours pour manifester personnellement mais surtout pour voir refouler des noirs au mépris des lois « nordistes » — satisfaction qui ne leur est pas accordée tous les jours.

Ce que le président Eisenhower appelle « la pègre » raciste représente assez peu de gens. Sur le plan politique, elle inclut des hommes comme le gouverneur de Georgie, Marvin Griffin, qui s'est spécialement déplacé à Little Rock à la veille de la rentrée des classes pour y prononcer un discours incendiaire contre l'intégration scolaire.

Au bas de l'échelle, il y a les « agitateurs » comme Frederick John Kasper, demi-vagabond de vingt-sept ans, qui parcourt les villes du Sud pour y prêcher la haine des noirs. Juché sur des caisses au coin des rues, il harangue la foule en balançant une corde dans sa main :

> *« Montrons-leur ce que les blancs savent faire. Commençons par haïr le nègre et nous réussirons à le chasser de nos écoles. Proclamons que nous ne voulons des nègres que morts ou en Afrique. Nous disons : pas de paix. Nous disons : à l'attaque, à l'attaque, à l'attaque... »*

Il y a le Révédend Fred Stroud, ancien pasteur de l'Eglise presbytérienne, qui appelle ses auditeurs « mes bien-aimés », qui brandit la Bible en criant *« il n'y a pas un mot de compromis là-dedans »*, et parcourt les rues avec une pancarte sur laquelle on lit : *« Dieu est l'auteur de la ségrégation »* (Corinthiens VI.)

Une victoire des noirs

Ces agitateurs bénéficient de l'indulgence d'une bonne partie de la population mais on ne les écoute guère : on sait qu'ils mènent une bataille perdue d'avance.

→

(Suite page 13.)

un meuble ancien
donne tout son cachet
à un cadre moderne

visitez notre
GALERIE D'ANTIQUITÉS

consultez notre
SERVICE DÉCORATION

au bon marché
maison a. boucicaut - paris

Problème bureaux...
SOLUTION AIGLE

MÉTAL EAGLE AIGLE BOIS
51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
Angle Boulevards - Parking dans l'immeuble

Demandez conseil à nos techniciens qui connaissent à fond les besoins des entreprises et qui sauront adapter les moyens de l'organisation moderne à votre problème particulier.

★ 2.200 m2 d'exposition
★ 700 modèles toujours en magasin
★ Une solution pour chaque problème pour chaque budget

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE F.M.I. REDOUTE LA CRISE

● La menace d'une crise mondiale plane sur la réunion, ouverte lundi, à Washington, du Fonds Monétaire International. La raison immédiate du danger : le déséquilibre des échanges internationaux.

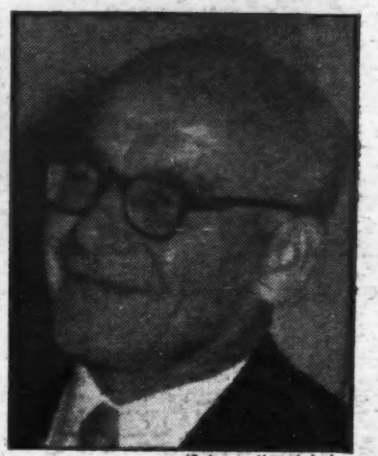
— Aucune dévaluation ou réévaluation ne sera décidée : toute mesure serait inefficace dans la situation actuelle. C'est la politique et la structure économique des pays occidentaux qui sont cause du déséquilibre et non pas les taux de change des monnaies.

— L'Allemagne, durant les douze mois écoulés, a retiré des sommes croissantes de la circulation internationale : ses réserves d'or et de devises dépassent maintenant 2.500 milliards.

— Cette stérilisation des moyens de paiement dans les banques allemandes ralentit les échanges mondiaux, d'où danger d'une baisse d'activité dans les pays intéressés.

— L'incapacité des Allemands à consommer l'équivalent de leur production est la raison de la thésaurisation allemande. Le remède à cette situation (relèvement et redistribution du pouvoir d'achat, réorientation des investissements) est incompatible avec le libéralisme orthodoxe du gouvernement allemand.

(Keystone.) M. ADENAUER



(Intercontinentale.) M. GOMULKA

Une nouvelle idée.

LE MARK RELÈVE LE DOLLAR

● Les Etats-Unis gênent les échanges mondiaux par leur protectionnisme. Leur politique déflationniste et la récession qu'elle provoque risquent de fermer davantage encore le marché américain aux exportateurs.

— La baisse sur les matières premières qui en résulte (le cuivre s'est déjà effondré) frappe tout particulièrement le bloc sterling.

— Mesure palliative préconisée par les Américains : que l'Allemagne supplée les Etats-Unis en tant que bailleur de fonds mondial. Premier pas timide et sans lendemain du fait de la structure de l'économie allemande : le prêt de 75 millions de dollars (30 milliards de francs) qui a été consenti par l'Allemagne à la Banque mondiale.

— Une série de gros investissements allemands en Afrique et Asie (ports, barrages, aciéries) est prévue.

— Une partie substantielle des marks ainsi mis en circulation reviendraient vers l'Angleterre et peut-être vers la France. Cet expédient ne peut toutefois pas être une solution durable au déséquilibre structurel des échanges.

M. THORNEYCROFT BLOQUE LES INVESTISSEMENTS

● Le relèvement à 7 % du taux de l'escompte britannique (le plus élevé depuis 37 ans) est une conséquence directe de la thésaurisation allemande et de la spéculation contre la livre, qu'elle a encouragée.

— L'incapacité du gouvernement conservateur à « tenir » les salaires pendant qu'il freinait l'expansion est la raison profonde de la crise.

— La stabilisation de la livre ne sera atteinte qu'au prix d'une recrudescence du chômage au début de l'hiver, du ralentissement, sinon de l'arrêt, de la construction, d'une baisse du niveau de vie.

— Le blocage des investissements publics par M. Thorneycroft frappera surtout les secteurs productifs (énergie) et l'infrastructure (chemins de fer et routes) déjà très vétuste. Ce qui provoque de vives critiques contre le chancelier de l'Echiquier.

— Commentaire de l'*Observer* : « Il faut que les conservateurs se rendent résolument et universellement impopulaires pendant de longs mois s'ils veulent réparer leurs fautes passées. »

ADENAUER VEUT SEDUIRE GOMULKA

● Le chancelier Adenauer prépare la normalisation des relations entre Bonn et les pays de l'Est.

— Il assouplira ses positions dans ses négociations avec l'U.R.S.S. Il a blâmé son ambassadeur pour avoir exagéré le nombre d'Allemands encore en U.R.S.S.

— La Pologne est considérée par M. Adenauer comme le levier qui fera éclater le bloc communiste. Elle doit être attirée dans le camp occidental par le biais de prêts allemands. Un « plan Marshall » allemand, doté pour commencer de 100 milliards, est projeté.

— M. Gomulka fait de son mieux pour détruire les espoirs placés en lui par M. Adenauer : ces espoirs, si peu fondés soient-ils, le rendent suspect aux yeux de l'U.R.S.S.

— Il réclame avant toutes choses la reconnaissance (refusée par Bonn) et la garantie internationale de la frontière Oder-Neisse.

— M. Adenauer croit que M. Gomulka n'est pas en mesure de résister longtemps aux séductions allemandes. Le chancelier sous-estime sans doute l'orgueil et l'opiniâtreté des Polonais.

UNITÉ ARABE CONTRE DULLES

● L'unité des pays arabes est en passe de se reconstituer cette fois contre les Etats-Unis. Tous les gouvernements arabes ont maintenant formellement condamné les pressions américaines sur la Syrie.

— Ils craignent que M. Dulles ne fasse de leurs pays un champ de bataille pour les armées soviétique et américaine.

— M. Charles Malik (Liban), le plus pro-américain des hommes d'Etat arabes, est personnellement intervenu auprès de MM. Eisenhower et Dulles « afin d'obtenir l'assurance que la force ne serait pas employée contre la Syrie. »

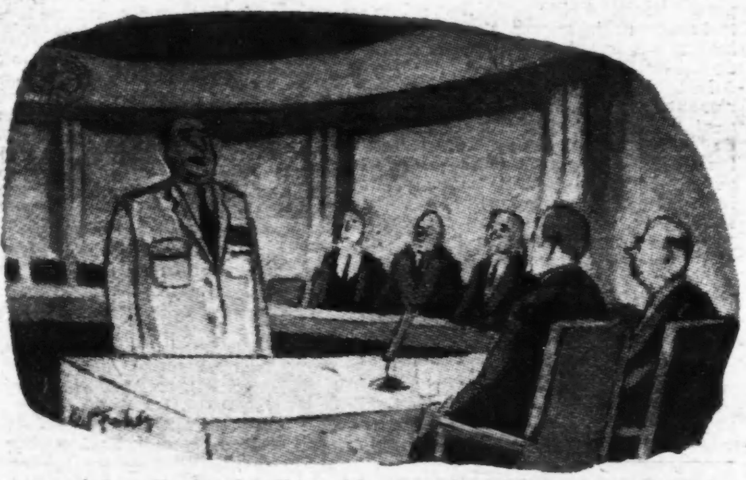
— Le roi Séoud est arrivé à Damas, précédé par son ministre de la Défense : il renouvellera l'engagement d'assister militairement la Syrie contre toute attaque.

— L'hebdomadaire républicain *Time* attaque M. Dulles pour la première fois en qualifiant sa politique d' « inepte » : « L'Amérique s'est présentée comme une nation cherchant non pas à apaiser les querelles inter-arabes, mais à entraîner les Arabes dans ses propres querelles de guerre froide. »

UNE GUERRE ATOMIQUE « SANS RISQUE »

● Deux ordres de faits ont contraint les Etats-Unis à réviser leur doctrine stratégique :

— 1° La menace de représailles massives contre l'U.R.S.S. en cas d'agression manque aujourd'hui de réalisme et d'efficacité. Le nouvel échec de la fusée intercontinentale « Atlas » inquiète l'opinion. La perte de la supériorité stratégique permet de douter que les Etats-Unis risqueront leur propre anéantissement pour protéger un pays allié.



— A la suite des dernières réductions de crédits nous ne pouvons malheureusement plus défendre le territoire américain le samedi.

— Une menace plus réaliste lui a été substituée : l'emploi local d'armes atomiques tactiques, emploi ne comportant pas le danger d'une rétorsion soviétique contre l'Amérique elle-même.

— 2° Dotées de projectiles atomiques tactiques, les moyennes puissances peuvent se défendre sans le concours de l'aviation lourde américaine, et avec des risques moindres pour les Etats-Unis.

— La fourniture de ces projectiles figurera au programme de M. Eisenhower, en 1958.

— Inconvénient de la nouvelle doctrine : en affirmant la possibilité de localiser des conflits armés, elle diminue le risque inhérent à une attaque locale et la rend plus tentante.

ETALEMENT DES PLANS QUINQUENNAUX

● Les autorités soviétiques ont annoncé officiellement que certains objectifs du Plan Quinquennal ne seront pas atteints dans les délais prévus.

— La gigantesque entreprise de décentralisation et de réorganisation de l'économie soviétique connue sous le nom d' « expérience » Kroutchev va imposer en effet pendant plusieurs années un ralentissement de l'expansion.

— Malgré la hâte des politiques qui souhaitent rattraper en moins de dix ans les économies des pays capitalistes, les rapports des experts économiques ont finalement imposé des prévisions plus réalistes et moins optimistes.

— Le Plan, plus souple, ne sera plus quinquennal.

— Le « Gosplan » a été chargé de mettre au point la planification de la période 1959-1965 sur la base de la décentralisation régionale avec comme impératif la productivité.

— L'intensification simultanée des efforts industriel et agricole — au moment où l'effet des « classes creuses » se fait sentir — impose aux autorités soviétiques, malgré l'énorme masse de main-d'œuvre dont elles disposent, d'accorder désormais la priorité au rendement alors que, jusqu'à présent, c'est la masse de production qui était l'objectif n° 1.

(Suite de la page 11.)

Si huit cents personnes ont osé venir manifester leur haine des noirs devant le lycée de Little Rock et si les racistes des autres villes du Sud se sont enhardis jusqu'à faire sauter à la dynamite une école publique, c'est parce que le gouverneur Faubus leur avait donné la « caution officielle » dont ils avaient besoin.

Que les émeutiers racistes hésitent à manifester leur passion lorsqu'ils ne se sentent plus soutenus par l'autorité, la preuve en a été vite faite. Dès mercredi matin, sous la protection des parachutistes arrivés la veille, un groupe d'élèves noirs était admis au lycée central de Little Rock. *Il n'y a pas eu le moindre incident.*

C'est un premier succès pour le gouvernement fédéral. Mais dans l'affaire de Little Rock, on n'enregistre pour l'instant qu'une seule vraie victoire : la victoire morale des noirs. Par leur dignité, leur modération, leur courage — auxquels le président Eisenhower a tenu à rendre hommage — ils ont contraint les adversaires de l'intégration à laisser le problème sur son vrai terrain : celui du mépris raciste. Pas un mot n'a pu être imprimé pour critiquer l'attitude des noirs pendant la semaine honteuse de Little Rock et l'image que le monde entier garde devant les yeux, c'est la photographie d'une petite fille noire de quinze ans qui s'avance seule, en cachant sa peur, au milieu de blancs qui l'injurient.

ANGLETERRE

Le Congrès du retour

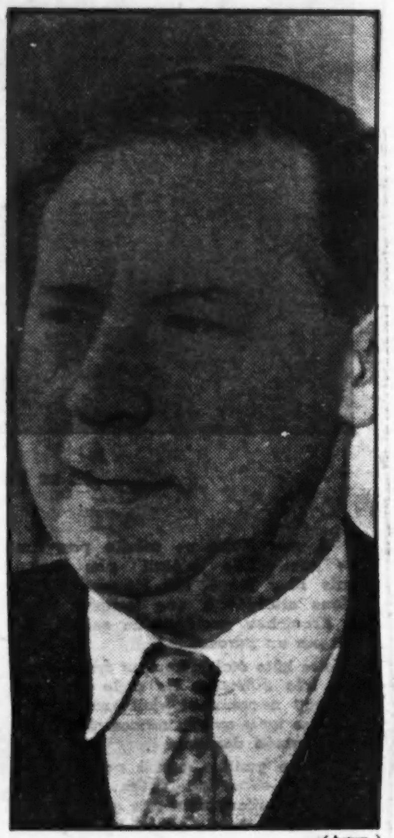
● ***Tandis que les conservateurs jouent leur dernière carte sur un homme nouveau, le Congrès travailliste prépare le retour du Labour au pouvoir.***

DIMANCHE prochain, à Brighton, un grand meeting public présidé par le leader du parti travailliste Hugh Gaitskell marquera l'ouverture du cinquante-sixième congrès annuel du Labour Party. Les leaders du parti sont optimistes : ils affirment que ce Congrès — le sixième depuis que le parti a perdu le pouvoir en 1951 — sera le dernier avant la formation d'un nouveau gouvernement travailliste.

De Lamington à Gloucester, toutes les élections partielles qui ont eu lieu cette année se sont soldées par un échec pour les conservateurs. A Gloucester, les gouvernementaux n'ont recueilli que 27 % des voix contre 49,6 en 1955. Et il importe peu que la totalité de ces pertes ne soit pas allée aux travaillistes : le fait essentiel est que le divorce entre le pays et son gouvernement ne fait que s'accentuer. Dans les circonstances particulières où se trouve la Grande-Bretagne, il n'est pas possible de gouverner avec l'appui de 27 % seulement des électeurs.

Engagé à l'intérieur dans une lutte difficile contre l'inflation, harcelé à l'extérieur par le développement de la tension internationale, notamment au Moyen-Orient, le gouvernement britannique a plus que jamais besoin de l'appui de l'opinion publique. Certains jugent même la situation aussi grave que pendant la grande crise de 1931 ou pendant la deuxième guerre mondiale, époques où l'on ne put sortir de l'impasse qu'en constituant un gouvernement d'union nationale.

Peut-être M. Macmillan est-il tenté aujourd'hui de tendre le rameau d'olivier aux travaillistes, voire d'offrir à M. Gaitskell un poste dans son gouvernement. Mais il sait qu'une telle démarche n'aurait aucune chance de succès. Le mouvement syndical anglais et le parti travailliste tout entier ont en effet sensiblement évolué vers la gauche pendant la période d'opposition. Non seulement ils sont opposés à toute idée de trêve avec les conservateurs, mais ils manifestent en toute occasion leur volonté de poursuivre le gouvernement jusqu'à l'effondrement électoral.



(A.D.P.) LORD HAILSHAM — (Agyp.) M. HUGH GAITSKELL

De Lamington à Gloucester.

C'est dans la perspective de cette prochaine épreuve électorale que M. Macmillan a confié à lord Hailsham le soin de remettre en ordre la machine administrative et électorale du parti conservateur. Il ne pouvait faire de meilleur choix. Le brillant théoricien du conservatisme moderne qu'était Quinton Hogg avant de devenir lord Hailsham est sans doute le seul homme capable d'insuffler un peu d'énergie dans les rangs démoralisés des Tories.

Mais le problème auquel doit faire face le parti conservateur n'est pas un problème d'organisation. La raison profonde des derniers échecs électoraux du gouvernement réside dans son impuissance à résoudre les problèmes politiques et économiques et il est peut-être trop tard pour qu'il puisse remonter la pente.

Le congrès du parti travailliste de Brighton sera donc une dernière « répétition générale » avant les prochaines élections, et ce caractère particulier donnera le ton des débats. Il n'est pas question pour les délégués, par exemple, de relancer certaines discussions qui divisent le parti depuis plusieurs années. La trêve est imposée non seulement par le souci d'unité à l'approche des élections, mais par l'équilibre des forces qui s'est établi à l'intérieur du parti.

Condamnés à collaborer

Depuis le « glissement à gauche » de certains grands syndicats, M. Gaitskell ne peut plus espérer gouverner seul et réduire au silence l'aile gauche du parti. Inversement, M. Bevan risquerait de perdre son immense influence au sein du mouvement s'il tentait, pour des motifs purement personnels, de déloger M. Gaitskell de la présidence du parti. Les deux chefs du travaillisme sont condamnés pour longtemps à vivre ensemble et à guider conjointement leur parti pendant la campagne électorale comme plus tard au pouvoir.

Les deux « ailes » du travaillisme feront donc un effort pour dégager une « ligne commune » — fût-elle de façade — sur un certain nombre de problèmes (nationalisations, politique étrangère, notamment). Les travaillistes n'ignorent pas en effet que leur force actuelle et leur quasi-certitude d'une victoire aux prochaines élections sont dues beaucoup plus à l'incapacité et aux erreurs du gouvernement conservateur qu'à la clarté de leur propre programme.

C'est du succès avec lequel les délégués de Brighton réussiront à dégager des « idées forces » pouvant servir de directives au futur gouvernement travailliste que dépendra l'importance véritable du 56e Congrès du parti.

K.S. KAROL.

ITALIE

Une grande politique pour un homme seul

● ***Au Moyen-Orient, un « franc-tireur » italien joue et gagne contre le Cartel Mondial du Pétrole.***

« *NOUS devons nous libérer de plusieurs complexes, et avant tout du souci de ne jamais déplaire à quelqu'un* », déclarait le président Gronchi avant son départ pour Téhéran. Depuis son retour d'Iran, la semaine dernière, le président de la République italienne a pleinement réussi dans son dessein. Il a déplu aux modérés et à la droite qui interpellent le gouvernement sur sa politique jugée « anti-atlantique » ; il a déplu aux grands monopoles italiens ; il a fortement déplu, enfin, à la plus grande puissance du monde occidental : le Cartel Mondial du Pétrole.

M. Gronchi vient de faire irruption dans la « chasse gardée du Cartel » — le Moyen-Orient — en compagnie de M. Enrico Mattei, président de l'E.N.I. (la Société Nationale des Hydrocarbures).

Par un accord *exemplaire* selon le shah d'Iran, *impraticable et néfaste* selon le Cartel, l'Italie associe, pour la première fois dans l'histoire, un pays du Moyen-Orient à l'exploitation de ses richesses pétrolières. Cet accord, dû à l'initiative de M. Mattei, jette par-dessus bord un principe jusqu'ici intangible : le partage 50-50 des bénéfices pétroliers.

Les sept grands du Cartel Mondial, avec leurs 2.000 milliards de bénéfices annuels, affirment, en effet, ne pas pouvoir verser aux gouvernements étrangers plus de 50 % de leurs profits, d'ailleurs savamment diminués par des artifices comptables.

La petite E.N.I., avec ses 2 milliards de bénéfices annuels, vient de montrer qu'elle peut faire mieux : après avoir prospecté, à ses propres frais, trois zones iraniennes, elle s'associera, à parts égales, la Société nationale iranienne des pétroles et versera à l'Iran, directement ou indirectement, 75 % des bénéfices d'exploitation.

Dans l'esprit de ses promoteurs, cet accord poursuit un double but. Il s'agit d'une part pour l'Italie, privée de ressources minérales, d'obtenir accès aux gisements du Moyen-Orient, dont le Cartel l'avait toujours écartée.

D'autre part, MM. Gronchi et Mattei entendent donner une leçon à leurs alliés occidentaux. Il est parfaitement possible, estiment-ils, de coopérer avec les gouvernements nationalistes du Moyen-Orient. Si les autres puissances occidentales n'y parviennent pas, c'est qu'elles confondent trop souvent la défense contre le communisme avec la défense d'intérêts financiers et impériaux devenus anachroniques.

« Vision élastique »

L'Italie, estiment MM. Gronchi et Mattei, peut jouer un rôle important : alors que ses grands alliés atlantiques s'aliènent le monde musulman par leur politique bornée et le poussent vers l'U.R.S.S., l'Italie, par une politique personnelle, peut éviter aux nations islamiques de rompre les ponts avec l'Occident. En coopérant avec elles elle fera contrepoids à l'influence soviétique. « *Les voies de l'O.T.A.N. sont multiples* », dit le chef de la diplomatie italienne. Et un de ses collaborateurs ajoute : « *Nous devons avoir une vision plus élastique du Pacte Atlantique.* »

L'Egypte, l'Arabie Séoudite, l'Irak, le Maroc et la Tunisie ont déjà demandé la coopération italienne pour leur développement économique et M. Gronchi envisage d'accepter l'invitation qui lui a été faite de se rendre en Syrie.

Cette politique de médiation est visiblement appuyée par Washington (les Etats-Unis viennent notamment de proposer que l'Italie fournisse à la Tunisie les armes demandées par Bourguiba à l'Amérique). Elle est non moins visiblement combattue par le Cartel Mondial, influent au sein du Département d'Etat. C'est que le Cartel et M. Mattei se combattent depuis dix ans.

La sourde oreille

L'ascension d'Enrico Mattei a commencé en 1945. Chef des partisans démo-chrétiens en Italie du Nord, ce fils d'un sous-officier des carabiniers fut chargé de liquider le plus rapidement possible l'A.G.I.P., la compagnie nationale des pétroles, fondée sous Mussolini. Mais Rome était loin, les communications mauvaises, et Mattei fit la sourde oreille.

Avant de liquider la compagnie d'Etat, il voulut savoir s'il n'y avait vraiment rien à en tirer.

En juin 1946, l'A.G.I.P. découvrit du méthane près de Plaisance. Aussitôt 3.000 concessions furent demandées par des compagnies étrangères, la Standard Oil américaine en tête. Le gouvernement, à court d'argent, était prêt à vendre pour un million de dollars (400 millions de francs) toutes les installations et tout l'équipement de l'A.G.I.P., et d'accorder des concessions en prime. Mais pas Mattei. Il avait découvert un trésor et il entendait que l'Italie en tirât tout le bénéfice. Seul, avec une indiscipline obstinée, il engagea la bataille contre les trusts italiens et étrangers.

Des communistes aux démo-chrétiens de gauche, la moitié du Parlement finit par prendre sa défense et il devint un héros national. En 1953

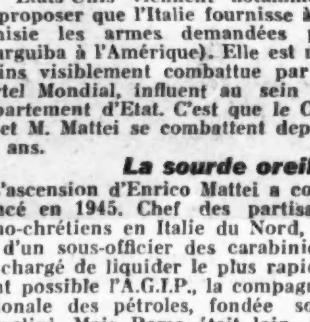
→

CROISSEZ
ET MULTIPLIEZ
grâce à
l'ELECTRONIQUE

Aucune Entreprise industrielle ou commerciale soucieuse de sa productivité ne peut laisser échapper les incalculables bénéfices qu'offre cette nouvelle machine électronique conçue pour reproduire sur stencil tout document graphique, imprimé ou photographique.

Ce nouveau procédé de reproduction assure l'autonomie presque complète pour confectionner sur duplicateur tous les imprimés commerciaux, documents techniques, catalogues, prospectus publicitaires. Toute Entreprise possédant un duplicateur peut profiter des avantages sensationnels qu'offre le système ELECTRO-REX, grâce auquel vous composerez des clichés aussi bien que l'imprimeur.

COLOS-REX-ROTARY
29-33, rue Miguel-Hidalgo
BOT. 10-60



il triomphait : le Parlement déclarait le sous-sol propriété inaliénable de l'Etat.

Fait accompli

Mais ni la Standard Oil, ni les monopoles italiens n'acceptaient cette défaite. Don Sturzo partit en croisade contre « l'étatisme » de Mattei. La presse républicaine, aux Etats-Unis, le dénonça comme « crypto-communiste » et comme le *symbole de tout ce qui va mal en Italie*. M. Holman, président de la Standard, affirma que l'Italie serait incapable d'exploiter ses richesses, et le gouvernement de Rome fut informé qu'aucune question économique ne serait plus discutée par les Etats-Unis tant que les compagnies américaines n'auraient pas obtenu des concessions dans la vallée du Pô, avec partage 50-50 des bénéfices.

Mattei, pendant ce temps, pratiquait la politique du fait accompli. Eludant les interminables batailles juridiques contre les maires et les propriétaires fonciers, il arrivait de nuit à la tête de 300 terrassiers, creusait des tranchées pour ses « méthanoducs » et menaçait au matin les protestataires de laisser leurs champs ou leur ville

M. Enrico Mattei
Vertus de l'indiscipline.

défoncés s'ils ne lui accordaient pas les permis nécessaires.

Il construisait ainsi le quatrième réseau de gaz naturel du monde : 4.000 kilomètres de conduites, distribuant 4 milliards de mètres cubes de méthane. Il acquit pour l'E.N.I. des pétroliers, des raffineries, des entreprises métallurgiques.

Il créa un réseau de postes d'essence concurrençant le réseau du Cartel. A Ravenne, la plus grande usine de caoutchouc synthétique d'Europe est sur le point d'être achevée. Ses 30.000 tonnes de caoutchouc par an seront 20 % moins chères que celui des usines américaines et briseront le monopole de la Pirelli.

Rien, en principe, n'empêcherait M. Mattei et ses partenaires iraniens de « casser » également les prix imposés par le Cartel mondial.

Responsable devant le Cabinet italien seulement, inamovible sauf par décret spécial du président de la République, Mattei contrôle aujourd'hui 120 milliards d'investissements et une production de 35 milliards par an. Pour ne donner aucune arme à ses adversaires, il refuse tout traitement et verse à l'orphelinat de sa ville natale l'essentiel de ses indemnités professionnelles. Il a aujourd'hui la satisfaction de rouvrir à l'Italie les portes du Moyen-Orient.

MICHEL BOSQUET.

BASSE MANŒUVRE

Au cours de récentes élections partielles un candidat, M. Tony Truand, fit couper le courant pour saboter la contradiction que lui apportait l'adversaire. Mais les partisans de celui-ci avaient pris la précaution d'emporter des boîtiers Wonder et l'orateur réussit à se faire entendre jusqu'au bout. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Conversation avec Kroutchev

par ANEURIN BEVAN

(Keystone.)

M. et Mme Bevan avec des députés du Soviet suprême
Une passerelle encore trop fragile.

LA mer Noire ne mérite pas son nom. Elle n'était pas noire mais bleu foncé. Ma femme et moi étions attablés à une terrasse avec M. Kroutchev, protégés du soleil brûlant par un parasol.

Notre hôte était d'humeur fort détendue, très différente de celle du personnage nerveux et visiblement fatigué que nous avions rencontré à Londres l'année dernière.

A notre gauche, caché par un promontoire, s'étendait Yalta. M. Kroutchev a manifestement une grande prédilection pour la Crimée où il passe régulièrement ses vacances. Il nous dit, avec un éclair malicieux dans le regard, que Staline préférait passer ses vacances dans le Caucase.

Notre conversation est toujours restée franche et amicale bien que nous ayons abordé beaucoup de sujets qui, au cours d'un entretien public, eussent été « explosifs ».

Tout à gagner...

Kroutchev, comme on sait, est d'une franchise brutale et souvent agressive. Il ne possède pas la réserve discrète qui est devenue une seconde nature pour les leaders politiques britanniques, et comme la plupart des autres leaders russes, il est extrêmement bien informé des affaires des autres pays. Mais malheureusement, et c'est là un travers commun aux leaders russes, il a tendance aux simplifications abusives.

Lorsqu'on s'appuie sur des rapports et des documents rédigés avec des œillères dogmatiques, on a peu de chance de saisir le point de vue d'autrui.

C'est pourquoi il est nécessaire à mon avis de nouer avec les leaders russes des relations plus intimes et plus personnelles que cela n'a été fait jusqu'ici.

Les Occidentaux ont tout à gagner et n'ont rien à perdre par ces contacts. Rien ne sert de se raidir sur les antagonismes passés et de ressasser les divergences politiques qui nous ont séparés.

Le désir de paix des Russes est aussi sincère que le nôtre. Sans doute nous répliquera-t-on que les Russes ne sont pacifiques que tant que l'on ne se met pas sur leur chemin. Mais la même chose pourrait être dite de nous.

Dans ma conversation avec Kroutchev j'ai insisté sur le fait qu'il existe maintenant un intérêt commun à toutes les nations du monde : éviter à tout prix une troisième guerre mondiale.

Sans doute est-il nécessaire de poursuivre les controverses au sujet des mérites des divers systèmes politiques, mais ces controverses ne doivent jamais aboutir à une action qui serait la mort de tous systèmes politiques. Les guerres, dans le passé, ont souvent provoqué une extension du communisme dans le monde.

La Russie soviétique est née de la guerre de 1914-1918 et la Chine populaire, de la dernière guerre. Mais cette phase de l'histoire humaine est maintenant terminée et c'est ce qu'il est important de faire comprendre aux communistes.

J'ai essayé de montrer à M. Kroutchev qu'il est dans notre intérêt commun de rendre aussi pacifiques et aussi peu brutaux que possible les changements politiques et sociaux, particulièrement dans des régions aussi sensibles que le Moyen-Orient et l'Europe centrale.

J'ai souligné combien la Grande-Bretagne et l'Europe occidentale dépendaient du pétrole du Moyen-Orient. Il me répliqua que nous devrions nous procurer ce pétrole par des moyens commerciaux et non en recourant à la force armée pour préserver des intérêts impérialistes.

Je ne pouvais qu'être d'accord sur ce point mais j'ai souligné qu'il ne nous était pas possible de nous dégager du jour au lendemain des mailles de l'histoire passée.

En particulier je ne voyais pas quel bien pouvait résulter de la fourniture d'armes russes au Moyen-Orient. M. Kroutchev me répliqua aussitôt et avec raison que la Russie avait déjà offert de stopper ces fournitures si les puissances occidentales acceptaient d'en faire autant.

Accord sur le désarmement

Il me demanda avec agacement comment les Etats-Unis et la Grande-Bretagne pouvaient continuer à fournir des armes aux pays de leur choix tout en accusant la Russie de provocation quand elle en faisait autant.

Il s'en prit au pacte de Bagdad qui menaçait, dit-il, la sécurité de l'Union Soviétique. La Grande-Bretagne s'étant engagée, aux termes de ce pacte, à fournir des armes aux nations ayant une frontière commune avec l'U.R.S.S., la Russie était parfaitement justifiée à prendre des mesures pour faire face à cette menace.

Nous en sommes venus alors à parler du désarmement. M. Kroutchev répéta la thèse russe : les expériences nucléaires devraient être arrêtées et les nations devraient s'engager à ne jamais recourir aux armes nucléaires.

Lorsque j'objectai que semblables engagements n'étaient pas suffisants en eux-mêmes, M. Kroutchev se déclara d'accord.

Mais, dit-il, si nous pouvons tomber d'accord sur l'arrêt des expériences thermonucléaires et si cet accord est respecté pendant un laps de temps raisonnable, il en résultera le climat de confiance entre grandes puissances qui fait actuellement défaut. Ce climat de confiance rendrait possibles de nouveaux progrès sur la voie du désarmement.

C'était une erreur, affirmait-il, d'avancer des propositions plus ambitieuses dans une atmosphère de méfiance mutuelle. Je suis également d'avis que la passerelle qui relie actuellement les deux blocs est encore trop fragile pour supporter le poids de plans détaillés.

Les priorités sont changées

M. Kroutchev affirma avec force que le fardeau du réarmement était aussi lourd à porter pour le peuple soviétique que pour les autres nations occidentales. Les Russes, insistait-il, souhaitent consacrer une plus grande part de leurs ressources au relèvement de leur niveau de vie.

Il ne fait aucun doute que ce point de vue est partagé par le peuple russe. Son fardeau d'ailleurs commence à s'alléger. La population recueille les fruits des sacrifices qu'elle a faits pour réparer les destructions de la guerre et construire une industrie lourde. Il est évident, d'après ce que nous avons pu voir, que l'industrie soviétique est actuellement en pleine expansion.

Les priorités ont été changées. La construction vient maintenant au premier rang. A Moscou on construit de grands blocs d'appartements qui permettront de loger 64.000 familles, et des immeubles semblables s'élèvent dans tout le pays.

Il y a plus de magasins et plus de choses dans les magasins. Si la Russie pouvait avoir dix ans de paix stable, tout permet de croire qu'elle pourrait combler en grande partie sinon entièrement le fossé qui sépare aujourd'hui le niveau de vie soviétique de celui des pays occidentaux.

J'ai quitté M. Kroutchev avec le sentiment que si nous n'avions pas tout à fait réussi à nous convaincre mutuellement, au moins avions-nous pu éclairer les points d'accord et de désaccord et discuter avec une franchise qui ne pouvait qu'être bénéfique pour chacun de nous.

A. B.

ALORS... RACONTE

Markevitch partout

L'EDITEUR Julliard (294.000 exemplaires vendus à ce jour du dernier Sagan) vient d'être nommé président du conseil d'administration des Concerts Lamoureux : à seize ans, il était lui-même capable de diriger un orchestre. René Julliard a demandé à son ami Igor Markevitch de diriger l'orchestre Lamoureux en permanence.

Markevitch a accepté.

Mais entre son premier concert (6 octobre) et le second (17 novembre), il partira pour l'Amérique où il dirigera l'orchestre qu'avait réuni Toscanini pour la chaîne de radio N.B.C. : cet ensemble s'était volontairement dissous à la mort du maître. Il y a peu, les musiciens qui le composaient se sont retrouvés et ont décidé de jouer de nouveau ensemble. Seules conditions : l'unanimité des participants et la direction d'Igor Markevitch. Celui-ci prend ainsi la plus glorieuse succession : celle de Toscanini. L'orchestre ainsi reconstitué ne jouera que pour la radio, mais sans donner l'exclusivité de ses émissions à une seule chaîne.

Du pétrole pour la T. V.

NOUVEAU projet (le 8e) d'une seconde chaîne de télévision. Formule : semi-publique, semi-privée, comme en Angleterre. L'idée intéresse le ministère des Finances, où l'on pense que cette seconde chaîne pourrait alimenter par une publicité contrôlée le budget de la télévision officielle et qu'elle permettrait, en accélérant la vente des récepteurs, de doubler le chiffre des redevances radiophoniques payées à l'Etat. Si les conversations en cours permettent d'arriver à des résultats concrets, cette deuxième chaîne ne pourrait pas fonctionner avant deux ans (le délai nécessaire à sa mise en place). En attendant, la télévision officielle étudie la possibilité d'accueillir prochainement de la publicité. Première campagne : les certificats pétroliers.

Révolution à midi

L'HEURE de l'apéritif et la vie parisienne ne seront plus le monopole de MM. Roger Féral et Jacques Chabannes à la télévision : « Télé-Paris » ne passera que du mardi au vendredi. Le samedi et le lundi seront réservés à une nouvelle émission dont voici la fiche technique : TITRE : « Voyons un peu ». PRODUCTEURS : Yvan Audouard et J. Parinaud. HÔTESSE : une jolie dame dont on ne connait que le prénom : Monelle. PREMIÈRE : le 4 novembre, de 12 h. 45 à 13 h. 15. FORMULE : toute l'actualité de Paris et de province en images. Du direct, mais pas seulement en studio. Utilisation du cinéma et du télé-cinéma. Apparition des présentateurs réduite au minimum.

Guitry : mort à l'aurore

VOICI quelques jours, le quotidien parisien *L'Aurore* a fait une campagne de publicité de six millions pour annoncer la publication prochaine des notes écrites par Sacha Guitry pendant son agonie. Un facsimilé d'une page de ce journal de bord d'une maladie (« *On ne veut plus me laisser écrire* ») accompagnait le texte publicitaire diffusé dans toute la France. Le 14 septembre, *L'Aurore* faisait paraître une nouvelle série de placards pour annoncer que les notes de Guitry ne seraient pas publiées.

Que s'était-il donc passé ?

Un des rédacteurs de *L'Aurore* avait eu entre les mains les photocopies du carnet de notes de Guitry. C'était l'exclusivité sensationnelle à laquelle rêve tout journaliste. Il ne demanda pas à l'intermédiaire qui lui remit les notes comment il se les était procurées, mais demanda, en revanche, à qui il faudrait payer les droits de reproduction. Ces droits appartenaient à un éditeur monégasque, M. Raoul Solar. Et la direction de *L'Aurore* entrait en contact avec l'éditeur. M. Solar fut ravi de l'aubaine. Un petit détail : ce récit d'une maladie, de la main de Guitry, datait de 1928 et avait été édité en 1931 à Monaco. Le « scoop » journalistique n'en était pas un.

Lorsqu'on s'en aperçut à *L'Aurore*, la campagne de publicité était déjà lancée. Il était cependans impossible de publier ces notes où la phrase : « *On ne veut plus me laisser écrire* » n'avait plus de résonance tragique. Voici d'ailleurs dans quel contexte elle s'insère :

SAMEDI 28. Je venais de mettre bas les armes. Je venais de renoncer à la vie. Je venais tout simplement de tomber malade.

DIMANCHE 29. 39°9. Ça ne va pas.

LUNDI 30. 39°8. On ne veut plus me laisser écrire.

JEUDI 9 AVRIL. Si demain je n'ai pas 38° on me laissera écrire pendant une demi-heure. Mais aujourd'hui j'ai encore 38°2 et on vient m'arracher ma plume et mon cahier ! Quelle existence ! Ah ! c'est bien la dernière fois que je suis malade ! A demain.

ETRE MALADE. — Etre malade c'est affreux, c'est honteux, c'est ignoble, c'est triste, c'est injuste, c'est laid et ce n'est pas propre. On croit qu'on aura plus de volonté que les autres et qu'on pourra conserver un peu de sa personnalité — impossible ! Il n'y a rien à faire. Il faut renoncer à tout comme à tout le monde. Il n'y a pas de pudeur, il n'y a pas de fantaisie qui résiste à 38°7.

REVETEMENT MURAL PLASTIQUE

« POLYESSEF »

LESSIVABLE

SOCIETE FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS

137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-45

Quitte ou double

IL y a eu cette année deux fois plus d'entrées payantes qu'en 1956 au Salon de la Radio. Le volume des affaires traitées a également doublé. Si la tendance n'avait pas été aussi favorable, la moitié des soixante-trois exposants étaient prêts à abandonner leur production de téléviseurs et d'électrophones pour se consacrer à la fabrication d'appareillage électronique nécessaire à l'industrie.

Une chance de promotion

LES problèmes généraux des contacts entre l'Université et l'Industrie, dans le cadre de la recherche, seront évoqués du 3 au 5 octobre, à Grenoble, par des techniciens, des industriels et des savants soucieux de l'avenir scientifique de la France. Au cours de ce «colloque» de Grenoble qui est l'un des prolongements du colloque de Caen, une innovation d'une portée considérable sera sans doute rendue officielle : des centres de promotion supérieure du travail seront créés dans la plupart des villes universitaires françaises.

Que seront ces centres ?

Il est possible de le dire, puisque l'un d'eux existe déjà à Grenoble. Dirigé par M. Louis Weil, professeur à la Faculté des Sciences, il a été créé en 1951 par MM. Merlin, industriel, président de l'Union des ingénieurs ; Vachier, inspecteur principal de l'Enseignement technique, et Esclangon, qui était alors directeur de l'Institut des Sciences politiques et professeur à la Faculté des Sciences.

Le propos de cet organisme était de permettre à des jeunes ouvriers de devenir ingénieurs. Ces jeunes gens (25 à 30 ans en moyenne), titulaires d'un certificat d'aptitudes ou d'un brevet professionnel, qui n'ont jamais suivi les cours d'enseignement secondaire, suivent des cours du soir pendant plusieurs années. Au terme de ces cours complémentaires, on ne leur remet pas un diplôme spécial, mais on leur fait passer l'examen de sortie d'une école d'ingénieurs classique.

Depuis 1951, ces cours sont suivis par des groupes de 100 à 150 jeunes gens. Des promotions de 30 ingénieurs ont pu être formées tous les deux ans, et un grand nombre de jeunes ouvriers qui ne sont pas parvenus à obtenir leur diplôme ont accédé à des postes techniques importants.

La multiplication des centres de promotion supérieure du travail est sans aucun doute l'une des solutions les plus intéressantes aux problèmes que posé à la France la pénurie de cadres techniques.

OH !... PARDON

(Charpentier.)

Un panneau publicitaire, rue du Colisée, à Paris

Le socialisme n'est pas...

L'HEBDOMADAIRE des étudiants de Varsovie, *Po Prostu*, a des ennuis avec la censure polonaise qui a interdit l'un de ses derniers numéros parce que le journal était jugé trop « pessimiste ». Il est vrai que les jeunes intellectuels polonais adressent à ce journal des pamphlets qui feraient frémir tous les censeurs du monde.

Voici par exemple, selon *New Leader*, un article que voulait faire paraître Leszek Kolakowski, considéré comme l'un des intellectuels les plus brillants de son pays (certains de ses textes ont été publiés par *Les Temps modernes* et *Les Lettres nouvelles*) :

« Nous voulons vous dire ce qu'est le socialisme. Mais d'abord il nous faut vous dire ce que le socialisme n'est pas.

« Commençons. Le socialisme n'est pas :

« Une société où un homme qui n'a commis aucun crime reste chez lui et attend la police.

« Un Etat où on peut condamner un homme sans procès.

« Une société dont les chefs sont choisis par eux-mêmes.

« Un Etat qui ne permet pas de voyager à l'étranger.

« Un Etat qui compte plus d'espions que d'infirmières et où il y a plus de monde dans les prisons que dans les hôpitaux.

« Un Etat où on est obligé de mentir.

« Un Etat qui fabrique d'excellents avions à réaction et de lamentables chaussures.

« Un Etat où le lâche fleurit et le courageux dépérit.

« Un Etat où l'on constate dans la plupart des procès un accord entre le procureur et l'avocat.

« Un Etat qui exige que tous ses citoyens professent les mêmes opinions philosophiques, littéraires, morales et économiques et demande qu'ils soient tous d'accord sur les problèmes de politique étrangère.

« Un Etat qui ne peut faire toujours la volonté du peuple, même avant de l'avoir interrogé.

« Un Etat où écrivains et philosophes disent toujours la même chose que les ministres et les généraux — mais seulement après que ces derniers se sont prononcés.

« Un Etat où on peut toujours prévoir les résultats des élections parlementaires.

« Un Etat où il faut renier ce qu'on a affirmé la veille, mais où il faut toujours croire qu'on affirme la même chose. »

Graine de dollars

L'EXPOSITION française de Lima bat son plein. Pour une fois, ce cliché s'impose.

La France avait besoin de forcer l'attention des Péruviens par un coup d'éclat, car elle a une pente commerciale difficile à remonter :

1 Les Allemands et les Anglais avaient placé soigneusement ici leurs pions avant guerre. Ils gardent ici des positions solides. Nous démarrons seulement.

2 Une rapide revue des étalages suffit à faire saisir l'importance de la « présence » des U.S.A. à Lima. La concurrence des Etats-Unis est évidemment pour nous le handicap le plus sérieux.

3 Nos industriels, qui se sont piqués au jeu de l'exposition de Lima, poursuivront-ils leurs efforts lorsqu'il s'agira de tâches plus ingrates mais combien nécessaires, comme l'installation de « services après vente » ? Pour un pays comme le nôtre, qui n'a

→

chez votre Tailleur :

Jeunesse

de

LAJEUNESSE

la draperie qui tient

pas la fibre exportatrice très développée, travailler à 12.000 km. de ses bases, n'est-ce pas une gageure ?

Face à ces risques, la France dispose heureusement au Pérou d'autant de chances :

1 Manuel Prado, l'actuel Président de la République, est un grand ami de notre pays (il a vécu avenue Foch de 1948 à 1956). Et on ne peut mettre en doute sa volonté de faciliter dans toute la mesure du possible le rayonnement commercial et intellectuel de la France au Pérou.

2 L'emprise des businessmen des Etats-Unis pèse sur le Pérou (50 % du commerce extérieur de ce pays est pratiqué avec l'Amérique du Nord). Toutes les tentatives pour remettre en cause l'hégémonie commerciale des Etats-Unis seront accueillies avec faveur.

3 Si nos points d'accrochage commerciaux sont encore dérisoires, en revanche nous disposons maintenant d'un atout considérable sur place avec le complexe sidérurgique de Chimbote, édifié grâce à nos apports de capitaux et de techniciens.

Rarement, dans l'histoire de l'expansion économique française, nous avons apporté autant de persévérance à planter à l'étranger. Il en faudra au moins autant maintenant pour exploiter efficacement ces graines... de dollars.

● *Un litre redoutable*

UN Parisien de quarante ans, sérieux, père de deux enfants, vient de connaître une fin lamentable. De 5 heures du matin à 10 heures du soir il travaillait presque sans interruption, acceptant toutes les tâches susceptibles d'améliorer son niveau de vie. Il lui arrivait d'être coléreux et brutal, mais un travailleur aussi acharné avait bien le droit d'être irritable.

Et puis un soir, debout sur son lit, inondé de sueur, tremblant, terrifié et terrifiant sa famille, pathétique et horrible, il a fait une crise de *delirium tremens.*

Le lendemain il est mort à l'hôpital.

Une enquête serrée, patiente, a établi un fait surprenant mais incontestable. Cet homme buvait avec modération : jamais d'alcool ni d'apéritif, une moyenne d'un litre à un litre et demi de vin (11°) par jour. De quoi faire mourir de rire un viticulteur de Bourgogne.

Ce drame corrobore la thèse d'un psychiatre lyonnais, le Dr Requet. Ce médecin signale, dans une étude, que les Français supportent de moins en moins bien l'alcool.

Cette intolérance accrue est due à notre style de vie : l'anxiété, le manque de sécurité et la tension nerveuse qui caractérisent notre époque, diminuent la résistance à l'intoxication alcoolique.

Des chiffres peuvent étayer cette thèse :

(Archives.)

A LA DEVANTURE DU LIBRAIRE, LE FICHIER DES MANUELS SCOLAIRES
Pour le bien des élèves

● En 1940, la consommation moyenne annuelle d'alcool s'élevait en France à 34,2 litres par habitant, et l'alcoolisme tuait 11 adultes sur 100.000.

● En 1953, la consommation moyenne d'alcool était de 29,8 litres, et l'alcoolisme a tué 25 adultes sur 100.000.

La dose quotidienne d'un litre de vin, admise pour les travailleurs de force, est aujourd'hui devenue dangereuse.

PRIX

● *Les manuels n'augmentent pas, mais...*

25.000 livres de classe

SUR le boulevard Saint-Michel, bourse du livre de classe. Des mères s'énervent devant la sé[illegible]rité de leur progéniture et pensant aux sommes qu'elles auront déboursées à la fin de la journée.

Comme les autres, les prix du « matériel » scolaire ont été bloqués par le décret du 30 août. Editeurs et libraires affirment que la réalité est conforme à l'ordre gouvernemental. La rentrée est au même prix que l'an dernier.

Toutefois les nouveaux ouvrages ou les nouvelles éditions — lorsqu'elles comportent des remaniements — échappent au blocage. La hausse peut être alors très importante. C'est notamment le cas des nouveaux manuels de géographie qui coûtent environ 1.000 francs alors que les précédents en valaient 600. Abondamment illustrés de photographies et de graphiques en couleur ils contiennent des changements révolutionnaires.

De nombreuses maisons multiplient les éditions, ce qui leur permet de vendre plus de livres. Parfois quelques paragraphes seulement ou la pagination ont été modifiés. Pour les petites classes, une simple modification de pagination risque de provoquer des erreurs de la part des élèves et les professeurs exigent, naturellement, la nouvelle édition.

Les livres des aînés ou ceux que l'on pourrait se procurer d'occasion ne valent donc plus rien.

Les professeurs des grandes classes agissent parfois de la même manière. Cette pratique, désastreuse pour les bourses familiales, ne fait évidemment qu'inciter les éditeurs à imprimer de nouvelles éditions le plus souvent possible.

Pourtant, toute la pédagogie moderne veut faire appel à la réflexion de l'enfant et bannit le « serinage ». La présence dans une même classe de manuels légèrement différents devrait donc permettre aux professeurs de mettre en pratique ces méthodes « d'éducation active » ? Mais évidemment, avec 50 élèves par classe...

Combien ?

Compte tenu de ces nouveaux ouvrages et de ces éditions «remaniées», quel peut être le prix de la rentrée ?

● UN ENFANT ENTRANT EN SIXIÈME, s'il fait du latin, devra acheter au moins douze livres. Ils reviendront environ à 5.700 francs neufs ou 3.500 fr. d'occasion. Si l'on y ajoute 1.500 fr. de cahiers et 500 francs de fournitures, il en coûtera donc de 5.500 à 9.700 francs. Le chiffre minimum sera, d'ailleurs, le plus souvent dépassé (certains livres sont introuvables d'occasion).

● UN ÉLÈVE ENTRANT EN « MATH ÉLÉM » devra acheter au moins 17 livres valant environ 13.000 francs neufs et 9.000 francs d'occasion (la différence entre le neuf et l'occasion diminue dans les grandes classes). Avec les fournitures son budget de rentrée sera de 12.000 à 16.000 francs.

Il s'agit là de listes de livres « minima ». Le nombre exact des ouvrages et les titres variant à l'infini, d'un établissement à l'autre.

Les éditeurs de livres de classe proposent en effet 25.000 titres. Chaque établissement public ou privé y puise ceux qui lui semblent les meilleurs.

Goûts variés

Pour la classe d'histoire de première, 54 lycées et collèges publics et privés de la région parisienne ont recommandé les manuels suivants : Malet, Isaac, Alba : 40, Hallynk : 4 ; Aimond : 2 ; Tapie-Genet : 2 ; Huby : 2 ; Attendre : 2 ; Arquillière : 1 ; Morazé : 1.

La variété des goûts n'est pas moins forte en ce qui concerne les manuels de mathématiques pour la sixième.

Sur 48 établissement de la région parisienne, 22 ont choisi Lebosse ; 7 Monge ; 6 Maillard-Millet ; 6 Boutin ; 2 Attendre ; 2 Lespinard ; 2 Schaeffer ; 1 Thiberge-Gilet.

Différentes quant au choix des auteurs, ces listes de livres le sont également par le volume.

Pour la classe de première, le record de ces 54 établissements est détenu par le collège Saint Jean de Béthune à Versailles : un élève faisant du latin et deux langues étrangères doit acheter cinquante livres.

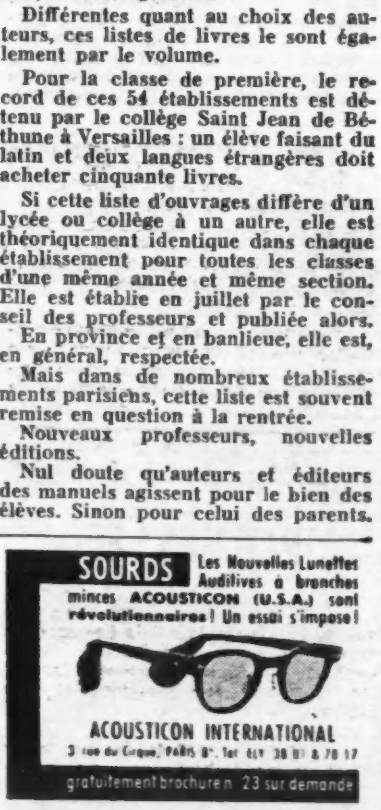
Si cette liste d'ouvrages diffère d'un lycée ou collège à un autre, elle est théoriquement identique dans chaque établissement pour toutes les classes d'une même année et même section. Elle est établie en juillet par le conseil des professeurs et publiée alors. En province et en banlieue, elle est, en général, respectée.

Mais dans de nombreux établissements parisiens, cette liste est souvent remise en question à la rentrée.

Nouveaux professeurs, nouvelles éditions.

Nul doute qu'auteurs et éditeurs des manuels agissent pour le bien des élèves. Sinon pour celui des parents.

MASSARI
présente
dans ses salons agrandis et embellis ses collections de DRAPERIES anglaises haute nouveauté
41, boulevard des Capucines



L'espion allemand n° 1 parle

HITLER DANS SON BUREAU
Les symptômes de la maladie de Parkinson.

SCHELLENBERG

En 1952, après une courte maladie, un ancien dignitaire nazi, Walter Schellenberg, récemment libéré de prison, mourait en Italie à l'âge de quarante-deux ans.

A trente-deux ans, en 1942, Schellenberg avait été placé par Hitler à la tête du tout-puissant service de contre-espionnage des S.S. auquel il appartenait depuis l'avènement du régime nazi. Et lorsque, deux ans plus tard, à la veille de l'effondrement de l'Allemagne, l'amiral Canaris, chef des services de renseignements de la Wehrmacht, était liquidé et exécuté sur ordre du Führer, c'est Schellenberg, « le meilleur technicien de la dictature », qui fut choisi pour lui succéder. Son autorité s'étendait alors sur l'ensemble des services secrets nazis en Allemagne et dans toute l'Europe occupée.

Après l'effondrement de l'Allemagne, Schellenberg fut condamné à six ans de prison — peine relativement légère pour un rouage aussi essentiel de la machine nazie. Libéré en 1951, il s'installa en Italie pour écrire ses Mémoires.

L'Express *(1) s'est assuré l'exclusivité de la prépublication des Mémoires de Schellenberg, dont la traduction française paraîtra prochainement (2).*

(1) CF. N° 326.
(2) « Le chef du contre-espionnage nazi parle. » Ed. René Julliard.

LE DINER AVEC HITLER

[*Novembre 1939. La guerre qui a éclaté avec la France et l'Angleterre lorsque l'Allemagne et l'Union soviétique ont, ensemble, envahi la Pologne, entre dans son troisième mois.*

Schellenberg vient d'effectuer une mission secrète particulièrement délicate. Entré en relations par l'intermédiaire d'un agent allemand avec deux représentants des services secrets britanniques venus spécialement en Hollande, le capitaine Best et le major Stevens, il s'est présenté à eux comme le porte-parole d'un puissant groupe d'opposition au régime nazi constitué à l'intérieur de la Wehrmacht. Des pourparlers se sont engagés, Hitler désirant à la fois égarer l'adversaire sur le véritable climat qui règne dans son armée et connaître les conditions d'une paix éventuelle.

Mais à la veille de l'entrevue décisive, qui doit se dérouler à proximité immédiate de la frontière, en territoire hollandais, un attentat à la bombe est commis à Munich contre Hitler. Le Führer, qui accuse les services secrets anglais d'avoir fomenté cet attentat, donne alors l'ordre de kinapper les deux agents anglais et de les emmener en Allemagne, fût-ce au prix d'une violation de la frontière. L'ordre est exécuté.

Cependant, la police allemande s'est saisie de l'homme qui a déposé la bombe de Munich — un menuisier nommé Elser — et Hitler songe à organiser un grand procès public où seraient jugés ensemble, comme co-auteurs de l'attentat, Elser et les deux officiers de l'Intelligence Service. Ce projet, que Schellenberg combat, va être discuté au cours d'un dîner chez le dictateur.]

J'ETAIS songeur ce soir-là en me rendant à la Chancellerie. Je fis mon rapport à Himmler et à Heydrich (1) qui étaient déjà là. Nous nous trouvions dans l'antichambre de la grande salle à manger et nous attendions Hitler.

La porte conduisant aux appartements privés s'ouvrit. Le Führer entra lentement, tout en parlant à l'un de ses aides de camp. Il ne leva pas les yeux avant d'avoir atteint le milieu de la pièce. Il serra les mains de Hess (2), Himmler, Heydrich et enfin la mienne. Ce faisant, il m'examina des pieds à la tête d'un regard scrutateur. Puis il entra dans la salle à manger, suivi de Hess et de Himmler.

Son aide de camp indiqua rapidement l'ordre des places. A la droite de Hitler se trouvait Himmler ; je venais ensuite, puis Heydrich. A sa gauche, le Führer avait Keitel (3) et Bormann. Hess était assis en face de lui.

« Non, non, je ne crains pas les Français ».

Dès que nous eûmes pris place, Hitler se tourna vers moi et me dit de sa voix gutturale :

— Je trouve vos rapports très intéressants. Je veux que vous les continuiez !

J'acquiesçai d'un mouvement de tête. Il y eut une courte pause. Hitler avait, ce jour-là, un visage rouge et gonflé ; il devait être enrhumé, me dis-je. Comme s'il avait lu dans ma pensée, il se tourna de nouveau vers moi :

— J'ai un vilain rhume aujourd'hui. Cette dépression atmosphérique me pèse !

Et, s'adressant à Hess :

— Savez-vous, Hess, quelle est aujourd'hui la pression atmosphérique à Berlin ? 739 mm. seulement. Le croiriez-vous ? C'est tout à fait anormal et détraque complètement les gens !

Un sujet de conversation intéressant le Führer ayant ainsi été trouvé, toute la table se mit à parler de pression atmosphérique. Mais Hitler se replia sur lui-même et ne dit plus un mot. Visiblement, il n'écoutait pas.

Nous avions commencé à manger, mais Hitler attendait toujours le plat spécialement préparé pour lui. La conversation tomba graduellement : « C'est curieux, pensai-je, personne n'a rien à dire ; ils ont tous peur de parler. »

Soudain le silence fut troublé par Hitler qui, s'adressant à Himmler, dit :

— Schellenberg ne croit pas que les deux agents britanniques soient en connexion avec Elser.

— Oui, mon Führer, répondit Himmler, la possibilité d'une connexion entre Elser et Best-Stevens n'existe pas. Il se peut que l'*Intelligence Service* ait touché Elser par d'autres canaux.

Hitler resta un moment silencieux. Puis il se tourna vers Heydrich :

— Cela paraît tout à fait possible. Mais ce que je voudrais savoir, c'est à quel type de psychologie criminelle nous avons affaire. Je veux que vous ayez recours à tous les moyens possibles pour faire parler cet homme. Pratiquez l'hypnotisme, donnez-lui des drogues, usez de tout ce que la science moderne a trouvé dans ce sens. Il faut que je sache qui sont les instigateurs, qui se trouve derrière cette affaire !

Alors seulement Hitler se mit à manger, avec précipitation et sans élégance, d'abord des épis de maïs arrosés de beurre fondu, puis une énorme assiette de *Kaiserschmarren* — sorte de pudding viennois aux raisins secs avec une sauce sucrée. Il gardait le silence tout en mangeant. Quand il eut fini, il dit à son aide de camp :

— Je n'ai toujours pas eu le rapport que Jodl (4) devait envoyer.

L'aide de camp sortit et revint au bout de deux minutes porteur de plusieurs feuillets dactylographiés. Il les remit à Hitler en lui tendant une grosse loupe (5). Tandis que le maître étudiait le rapport, tous les convives gardaient le silence. Puis il dit, comme s'il pensait à haute voix, sans s'adresser à personne en particulier :

— Les estimations de la production française d'acier données dans ce rapport sont, à mon avis, tout à fait correctes. Les chiffres de canons légers et lourds, sans parler, pour le moment, de l'arme-

(1) A l'époque chef du Service de Sécurité et chef direct de Schellenberg.

(2) Rudolf Hess, l'un des premiers compagnons de Hitler, qui devait s'enfuir en avion en Angleterre deux ans plus tard, et qui fut condamné au procès de Nuremberg, en 1945, à la détention perpétuelle.

(3) Le maréchal Keitel, chef d'état-major allemand.

(4) Le général Jodl, chef d'état-major personnel de Hitler.

(5) Selon Schellenberg, Hitler était très myope. Les rapports qui lui étaient destinés étaient généralement retapés sur une machine à écrire spéciale, équipée de caractères trois fois plus gros que les lettres normales.

→

(Copress.)

UNE RÉUNION INTIME CHEZ HITLER
Le Führer était enrhumé.

ment de la ligne Maginot, sont probablement exacts, eux aussi. Quand je compare ces chiffres aux nôtres, notre supériorité sur les Français, en ce qui concerne ces armes, est évidente. Ils peuvent posséder un léger avantage en obusiers et en mortiers lourds mais, même sur ce chapitre, nous les rattraperons très rapidement. Et, quand je compare ce qui est dit des chars français avec ceux que nous possédons actuellement, notre supériorité est absolue. De plus, nous avons les nouveaux canons antichars et d'autres armes automatiques — en particulier notre nouveau canon de 105 mm. ; sans compter la Luftwaffe. Notre supériorité est assurée. Non, non, je ne crains pas les Français, pas le moins du monde !

A l'étonnement de tous, je rompis le silence en demandant, d'après les dernières remarques de Hitler :

— Et comment, mon Führer, évaluez-vous la force des armements de l'Angleterre ? Il est tout à fait certain qu'elle se battra et j'estime que ceux qui ne le croient pas sont mal renseignés.

Hitler me considéra avec étonnement :

— Pour le moment, dit-il, je ne m'intéresse qu'à la force du corps expéditionnaire britannique sur le continent. Notre service de renseignements travaille actuellement la question. En ce qui concerne la Grande-Bretagne, n'oubliez pas que nous avons l'aviation la plus forte. Nous bombarderons leurs centres industriels jusqu'à ce qu'ils soient anéantis.

— Je ne peux pas, actuellement, estimer la force des défenses anti-aériennes britanniques, dis-je, mais nous pouvons être certains qu'elles seront appuyées par leur flotte qui, elle, est certainement supérieure à la nôtre.

— L'appui de leur flotte, en ce qui concerne la défense anti-aérienne, ne me préoccupe pas, répondit Hitler. Nous prendrons des mesures de diversion vis-à-vis de la flotte britannique et nous la tiendrons en haleine. Notre aviation sèmera des mines tout le long des côtes anglaises. Et, ne l'oubliez pas, mon cher Schellenberg : je vais faire construire des sous-marins, encore des sous-marins et toujours des sous-marins. Cette fois, la Grande-Bretagne ne nous aura pas par la famine.

Puis il demanda soudain :

— Quelle a été votre impression générale au cours des conversations que vous avez eues avec ces Anglais en Hollande — j'entends avant leur interrogatoire ?

— Mon impression, dis-je, a été que la Grande-Bretagne se battra dans cette guerre avec l'acharnement et l'opiniâtreté dont elle a fait preuve dans toutes les guerres où elle s'est engagée à fond. Même si nous parvenions à occuper l'Angleterre, le gouvernement et les dirigeants mèneraient la guerre du Canada. Ce sera un combat à la vie et à la mort, entre pays frères — et Staline y assistera en spectateur souriant et intéressé.

A ce moment Himmler m'envoya un tel coup de pied dans les tibias que j'en eus le souffle coupé. Heydrich me lançait des regards durs à travers la table. Mais je ne voyais pas pourquoi je n'exprimerais pas librement ma pensée, fût-ce à Hitler. Et, comme poussé par quelque démon, je ne pus m'empêcher d'ajouter :

— Je ne sais pas, mon Führer, s'il était vraiment nécessaire de changer votre politique vis-à-vis de la Grande-Bretagne, après l'accord de Godesberg ! (6)

(6) A la suite d'une visite du Premier Ministre anglais, sir Neville Chamberlain, qui rencontra Hitler dans son « nid d'aigle » de Berchtesgaden, le 15 septembre 1938, une conférence germano-britannique s'était réunie à Godesberg pour préparer la rencontre de Munich (Hitler, Mussolini, Chamberlain, Daladier) qui eut lieu quelques jours plus tard (28 septembre).

Toute l'assistance échangeait des regards terrifiés. Heydrich avait pâli jusqu'à la racine des cheveux, tandis que Himmler baissait les yeux, fort embarrassé, jouant nerveusement avec son pain.

Hitler me considéra fixement pendant quelques minutes. Mais je soutins son regard. Il demeura un long moment sans rien dire. Cela parut interminable. Enfin il parla :

— J'espère que vous vous rendez compte qu'il est nécessaire de considérer la situation en Allemagne dans son ensemble. A l'origine, je voulais collaborer avec la Grande-Bretagne. Mais elle a rejeté toutes mes avances. Il est bien vrai que rien n'est pire qu'une querelle de famille et, au point de vue racial, les Anglais sont, en quelque sorte, nos parents. Jusque-là vous pouvez avoir raison. Il est extrêmement regrettable que nous soyons engagés dans cette lutte à mort, tandis que nos véritables ennemis, à l'Est, peuvent attendre tranquillement que l'Europe soit épuisée. C'est pour cela que je ne veux pas détruire l'Angleterre et que je ne la détruirai jamais !... (Sa voix devint âpre et pénétrante.) Mais il faut les amener à comprendre, et Churchill tout le premier, que l'Allemagne a, elle aussi, droit à la vie. Et je combattrai l'Angleterre jusqu'à ce qu'elle descende de son piédestal. Le jour viendra où elle se montrera disposée à envisager un accord avec nous. Tel est mon véritable but. Avez-vous compris ?

Conférence secrète avec Himmler

— Oui, mon Führer, répondis-je, je suis le cours de vos pensées. Mais il ne faut pas oublier que la mentalité d'une race insulaire n'est pas la même que la nôtre. Son histoire et ses traditions sont différentes. Elles sont déterminées par les lois historiques que sa position insulaire lui a imposées. C'est pour cela que l'Angleterre est une puissance coloniale. La manière de vivre des Anglais est insulaire, la nôtre continentale, d'où il résulte que nous sommes, nous, une puissance continentale. Il est très difficile de réconcilier ces deux caractères nationaux totalement différents, en raison même de ces différences. Les Anglais sont tenaces, peu émotifs et implacables ; ce n'est pas pour rien qu'ils portent le nom de « John Bull ». Une guerre comme celle-ci est comparable à une avalanche. Et qui chercherait à calculer le trajet d'une avalanche ?

— Mon cher, répondit Hitler, ce sont là mes soucis, laissez-les moi.

Et, après un silence, il ajouta :

— Avez-vous pris contact avec Ribbentrop au sujet de la note hollandaise relative à l'officier mort de ses blessures ? (7)

Se tournant vers Heydrich, il se mit à rire :

— Ces Hollandais sont vraiment trop stupides. A leur place, je me serais tenu tranquille. Mais non, les voilà qui jouent mon propre jeu avec leur note. Le jour venu, je saurai la leur resservir. Ils reconnaissent que cet homme était un officier de leur grand état-major, ce qui prouve que c'est eux, et non pas nous, qui ont violé les premiers la neutralité !

Je répondis que je n'avais pas encore parlé à Ribbentrop et il y eut un nouveau silence. Puis Hitler dit, s'adressant à Himmler :

(7) Un officier hollandais qui accompagnait les deux agents secrets anglais avait été tué au cours de l'enlèvement.

— J'ai encore certaines questions à voir avec vous !

Et, se levant brusquement, il prit, d'un signe de tête, congé des autres convives. Puis il se tourna vers Heydrich et vers moi :

— Je désire que vous restiez aussi !

Nous passâmes dans la pièce voisine, où de grands fauteuils confortables étaient disposés autour de la cheminée. Tout en y allant, Himmler me chuchota :

— Vous avez une sacrée tête de cochon. Mais le Führer l'a bien pris. Il paraissait amusé !

Et Heydrich d'ajouter :

— Mon cher, je ne m'étais pas rendu compte que vous étiez un tel anglophile. Est-ce là le résultat de vos contacts avec Best et Stevens ?

Je sentis qu'il était sage de ne pas répondre ; j'étais allé aussi loin que je le pouvais.

Pendant l'heure suivante, Hitler ne s'entretint qu'avec Himmler. Il resta debout la plupart du temps, se balançant sur les talons tout en parlant, tandis que Himmler se penchait vers lui avec une expression de profonde attention. J'entendis l'un des aides de camp SS murmurer à un autre :

— Regarde donc Heinie : si ça continue il va entrer en rampant dans l'oreille du vieux !

Hitler buvait du thé de menthe, mais il avait commandé du champagne pour ses invités. Quand il eut terminé sa conversation avec Himmler, menée à voix si basse que personne n'avait pu la suivre, le Führer se tourna de nouveau vers le reste de l'assistance. Il parla de la Luftwaffe, appréciant vivement le travail qu'accomplissait Goering et tout spécialement le fait qu'il possédait l'expérience d'un vétéran ayant combattu pendant la première guerre mondiale. Les défenses anti-aériennes, la production de guerre et d'autres questions militaires vinrent ensuite sur le tapis. Je rentrai chez moi très tard et complètement épuisé.

Les connaissances de Hitler étaient, dans un certain sens, étendues, mais superficielles aussi et empreintes de dilettantisme. Il avait au plus haut point développé ses instincts politiques qui se combinaient à un manque complet de scrupules

Ribbentrop prépare un a

QUAND, au cours de l'été 1944, Ribbentrop m'invita à venir le voir dans sa résidence d'été, au château Fuschl, je m'y rendis plein d'appréhensions. Je n'avais pas entendu parler de lui depuis plusieurs mois et j'étais sûr qu'il caressait une de ses « intuitions » qui devaient résoudre tous les problèmes et gagner la guerre du même coup. Je combinai ce voyage de manière à avoir une entrevue avec Himmler qui avait installé son quartier général dans un train spécial, aux environs de Berchtesgaden. J'étais sur les dents, à ce moment-là, car je venais juste de prendre en charge le service de Canaris.

Ribbentrop vivait à Fuschl, dans un véritable palais, au milieu d'un parc magnifique, mis à sa disposition par l'Etat, afin qu'il pût y recevoir des visiteurs de marque tout en restant à proximité de Hitler. Contrairement à son habitude, il me reçut cordialement, s'informa de mon travail et souligna à quel point mon service lui paraissait

llemand n° 1 parle

moraux ; il était mû par des conceptions inexplicablement hallucinatoires et par des inhibitions *petit-bourgeois* (8). Mais sa caractéristique dominante était de se croire désigné par la Providence en vue d'accomplir de grandes choses pour le peuple allemand. C'était là sa « mission historique », en laquelle il croyait entièrement.

Son comportement vif et le pouvoir de suggestion de sa personnalité donnaient l'impression d'une intelligence et d'une étendue de connaissances très au-dessus de la moyenne. En outre, sa dialectique extraordinaire lui permettait de vaincre par ses arguments les autorités les plus expertes, dans n'importe quel sujet de discussion, et souvent avec des résultats fort dangereux. Il désorientait ses interlocuteurs, si bien que ceux-ci ne trouvaient qu'après coup les réponses appropriées.

Il possédait un insatiable appétit de considération et de pouvoir, combiné à une âpreté voulue qui renforçait ses réactions foudroyantes, son énergie et sa résolution. Tant que la fortune lui sourit, ces qualités lui permirent de dominer l'Allemagne et de fixer l'attention du monde entier.

Hitler ne croyait pas en une personnalité divine. Seuls comptaient pour lui les liens du sang entre les générations successives ; il s'y joignait une vague conception de fatalité ou de providence. Il ne croyait pas non plus à une vie après la mort. A ce sujet, il citait souvent un vers de la *Edda*, cet admirable recueil de l'ancienne littérature islandaise, qui représentait pour lui le résumé de la profonde sagesse nordique : « Toutes choses passeront ; rien ne demeurera que la mort et la gloire des morts ! »

Vers la fin, la foi de Hitler en sa mission s'accrut à un point tel que cela devint du délire. Mais ce fait de se considérer lui-même comme le Messie allemand fut à l'origine de son pouvoir personnel. Cela lui permit de devenir le chef de quatre-vingts millions d'hommes et, au cours de douze brèves années, d'imprimer sa marque indélébile sur l'histoire.

Ce ne fut guère qu'au moment où le peuple allemand ne parvint pas à accomplir ce que demandait Hitler, à Stalingrad et en Afrique du Nord, qu'avec la possibilité de la défaite, le pouvoir d'intuition de Hitler et son magnétisme personnel commencèrent à décroître. En outre, dès la fin de 1943, il présenta des symptômes progressifs de plus en plus nets de la maladie de Parkinson. Le docteur de Crinis, aussi bien que deux médecins personnels du Führer, le docteur Brandt et le docteur Stumpfegger, reconnurent un début de dégénérescence chronique du système nerveux.

Heydrich était informé des moindres détails de la vie privée du Führer. Il prenait connaissance de tous les diagnostics portés par les médecins et il était au courant de toutes les singulières inclinations, pathologiquement anormales, de son chef. J'ai vu moi-même certains de ces rapports quand ils furent transférés au bureau de Himmler, après la mort de Heydrich. Ils indiquaient que Hitler était tellement sous l'empire des forces démoniaques qui le faisaient agir, qu'il ne songeait même plus à une cohabitation normale avec une femme. Les extases du pouvoir sous toutes ses formes lui suffisaient. Au cours de ses discours, il tombait, ou plutôt il se haussait lui-même à un tel degré de frénésie qu'il en éprouvait des satisfactions émotionnelles complètes. Mais les dégradations ainsi provoquées dans son système nerveux — et peut-être aussi le fait qu'il se rendait compte lui-même de l'inquiétante anomalie d'un pareil état — le poussèrent à demander un avis médical à ses amis, le docteur Morell et le docteur Brandt. Le diagnostic de Morell et le traitement qu'il prescrivit n'amenèrent toutefois aucune amélioration dans l'état du Führer, qui empira au contraire. Morell estimait que ces symptômes étaient inséparablement liés au pouvoir de suggestion des masses que possédait Hitler et que cette intensité même agissait sur son auditoire, comme un aimant sur de la limaille de fer. Ce fut dans cette période d'effondrement mental et physique que Hitler prit la décision d'anéantir les Juifs.

(8) En français dans le texte.

Je fis observer que cela soulevait certaines difficultés d'ordre technique, dont le lourd fardeau supporté par notre flotte de sous-marins, difficultés qui empêcheraient d'utiliser un de nos grands navires pour cette opération. Brusquement, je me souvins d'une précédente conversation avec Ribbentrop, et ses curieuses théories au sujet du travail d'un service secret. Je ne pus m'empêcher d'ajouter :

— Vous retardez un peu, monsieur le ministre. Une poignée d'agents supérieurs répandus dans le monde entier ne peuvent pas tout faire !

Ribbentrop se raidit :

— Mon cher Schellenberg, dit-il d'une voix attristée, ce n'est vraiment pas juste. Vous devriez comprendre que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour encourager les services secrets.

C'était tellement à l'encontre de la vérité, que je ne sus que dire. Je me détournai avec l'intention de quitter la pièce, quand Ribbentrop se leva et, l'air très grave, m'attira dans un coin.

— Un instant, Schellenberg, j'ai une question extrêmement grave à discuter avec vous. Le plus grand secret est indispensable, personne n'est au courant, sauf le Führer, Bormann et Himmler.

Il me fixa d'un regard pénétrant et poursuivit :

— Il faut que Staline disparaisse !

Hitler, ajouta-t-il, l'avait chargé de discuter l'affaire avec moi seul, car il était sûr que je considérerais d'une manière réaliste les aspects pratiques du problème.

Je ne savais quelle tête faire... pas fameuse, en tout cas ! Je me sentais à la fois perdu et déconcerté.

Ribbentrop avait beaucoup réfléchi et il se mit à m'exposer son plan en détail. La rencontre serait, évidemment, ultra-confidentielle et les chances d'introduire dans la salle de conférence une grenade ou un revolver étaient extrêmement restreintes. Mais il avait entendu dire que mon service technique avait mis au point un revolver déguisé sous la forme d'un stylo et qui pouvait tirer une balle de gros calibre à une distance de cinq à huit mètres environ. L'arme était si habilement conçue, lui avait-on dit, que rien, au coup d'œil, ne la décelait. Nous pourrions certainement en introduire une semblable dans la salle de conférence... et c'était tout ce qu'il nous fallait.

Il se tut, enfin ! Je l'observai attentivement. Grisé par ses paroles, il faisait penser à un gosse lancé dans sa première aventure. Mais, hélas ! j'avais devant moi un fanatique bien déterminé, tout ce qu'il demandait n'était que mon accord et mon approbation.

(Keystone.)

STALINE ET RIBBENTROP AU MOMENT DE LA SIGNATURE DU PACTE GERMANO-SOVIÉTIQUE
Cette fois, le stylo tuerait.

un attentat contre Staline

intéressant à présent. Etait-ce pure hypocrisie, ou poursuivait-il un autre but ? Avec calme, je laissai s'écouler le flot de ses paroles.

Après avoir ainsi rendu pleinement justice au service secret, il me demanda un rapport détaillé sur les Etats-Unis et, en particulier, sur les chances de réélection de Roosevelt. Il désirait également que j'organise le transport par sous-marins d'agents spéciaux, ayant pour mission de travailler les minorités allemandes en Amérique. Il envisageait une grande campagne par radio à l'intention de ces diverses minorités, afin de créer un état d'esprit contraire à la réélection de Roosevelt. Nous discutâmes de ce projet et je demandai quelle raison spéciale ferait agir ces minorités contre Roosevelt. Ribbentrop me regarda avec stupeur :

— Elles n'ont pas besoin de raisons spéciales, dit-il. L'important, pour nous, est de trouver le moyen de nous adresser à ces minorités, par radio, du continent européen. Les raisons, nous les trouverons ensuite.

Je hochai la tête, ne sachant ce que je devais dire. Il m'expliqua longuement que toute la force du régime russe résidait dans l'autorité et les capacités d'homme d'Etat d'un seul homme, Staline. Puis, se détournant, il alla à la fenêtre :

— J'ai dit au Führer que j'étais prêt à faire le sacrifice de ma personne pour sauver l'Allemagne. Nous organiserons une conférence avec Staline et ma mission sera de tuer le grand chef de toutes les Russies !

— Seul ? interrogeai-je.

Brusquement, il se tourna vers moi :

— C'est précisément ce que m'a dit le Führer — un homme seul ne peut pas faire cela. Le Führer m'a demandé de me choisir un complice — il me dévisagea avec intensité — et j'ai donné votre nom !

Je considérais toute l'histoire — disons-le gentiment — comme l'élucubration délirante d'un neurotique à l'esprit surtendu. Mais la situation était loin d'être agréable ! Je devais me dire que chaque parole prononcée par moi serait aussitôt rapportée à Hitler. A force de réfléchir, je crus entrevoir le moyen de sortir de ce dilemme. Je déclarai que, tout en considérant le plan comme techniquement réalisable, le point essentiel était d'amener Staline autour d'une table de conférence. Cela, dis-je, me paraissait extrêmement difficile, surtout après l'expérience de Stockholm. Je ne pouvais pas chercher à entrer de nouveau en contact avec les Russes, ayant, à cause de l'attitude de Ribbentrop en cette occurrence,

→

L'espion allemand n° 1 parle

complètement perdu la face devant eux. Je lui conseillai donc de s'occuper de la chose et d'essayer lui-même d'attirer Staline à une conférence. Ce premier point acquis, je me déclarai prêt à le soutenir en paroles et en actions.

— Je vais y réfléchir, déclara Ribbentrop, et en reparler avec Hitler. Je vous tiendrai au courant.

Il ne fut plus jamais question de rien. Himmler seul m'en parla — il était visiblement enchanté de la réponse que j'avais faite à Ribbentrop. Nos experts montèrent donc un appareil spécial, destiné à l'assassinat de Staline. Il consistait en une charge d'explosif adhésif, de la taille du poing environ et qui avait l'air d'un morceau de boue. Il devait être fixé à l'auto de Staline. La charge était munie d'une fusée actionnée par ondes courtes et elle était d'une puissance telle que rien, pour ainsi dire, ne resta de la voiture sur laquelle nous l'expérimentâmes. Le poste émetteur chargé de faire automatiquement partir l'explosif était de la taille d'une boîte à cigarettes et émettait à une distance de dix kilomètres environ.

Deux membres de l'Armée Rouge, ayant subi un long exil en Sibérie et dont l'un connaissait un mécano du garage de Staline, acceptèrent la mission de l'assassinat.

Un gros avion de transport les parachuta près de l'endroit où nos agents nous avaient, par radio, signalé que se trouvait le quartier général de Staline. Les deux hommes sautèrent et, pour autant que nous pûmes le voir, atterrirent au bon endroit. Mais nous n'entendîmes plus jamais parler d'eux, bien qu'ils aient été munis de postes émetteurs sur ondes courtes. Je doute fort qu'ils aient jamais essayé de faire sauter Staline. Il est probable qu'ils ont été arrêtés dès leur atterrissage, à moins qu'ils n'aient rendu compte de leur mission au N.K.V.D.

Pendant ce temps, la situation s'aggravait, la catastrophe était proche. Quand Himmler m'emmena rendre compte au quartier général de Hitler, il y régnait l'habituelle atmosphère de travail intense et de surexcitation. Je n'avais pas vu Hitler depuis longtemps et je fus alarmé de son apparence. Ses yeux, jadis vifs et dominateurs, étaient las et éteints. Son bras gauche était agité d'un tremblement convulsif tel qu'il était obligé de le soutenir de sa main droite. Il cherchait à dissimuler le manque de coordination de ses mouvements et se tenait si courbé qu'il en paraissait presque bossu.

Seule la voix sonnait aussi claire et aussi autoritaire qu'avant, mais avec un débit plus saccadé et des phrases plus hachées.

Quand j'entrai, ils arpentaient la chambre. Himmler et lui. Ils s'interrompirent aussitôt et Hitler s'assit un instant, puis se tournant vers Jodl, il donna des ordres concernant le front de l'Est... remplacement de deux divisions dans le secteur central, et autres questions d'ordre militaire.

S'adressant ensuite à moi, il discuta mes derniers rapports : les problèmes des Balkans, en particulier les relations entre le général Mihailovitch et les Anglais, et les relations britanniques avec Tito. Il demanda quelques éclaircissements au sujet de nos activités secrètes dans le Proche-Orient. Puis il s'informa des élections américaines. Je répondis aussi brièvement que possible.

Soudain, il se leva, me regarda fixement d'un œil scrutateur et dit d'une voix grave où vibrait une certaine irritation :

— Je lis régulièrement vos rapports !

Il y eut un long silence et ces paroles demeurèrent, semblait-il, suspendues en l'air, comme une sorte d'accusation. Je notai de visibles signes d'embarras chez Himmler. Involontairement, je m'étais reculé de quelques pas. Mais Hitler me suivit et dit, du même ton de voix :

— Souvenez-vous d'une chose, Schellenberg, dans cette guerre il ne peut pas être question de compromis : c'est la victoire ou la destruction. Et si le peuple allemand ne parvient pas à arracher la victoire, il sera détruit !

Et jamais je n'ai oublié ses derniers mots :

— Oui, car alors il mériterait de périr, puisque les meilleurs d'entre les siens seraient tombés au combat. La fin de l'Allemagne serait une chose horrible — mais le peuple allemand l'aurait bien méritée.

[Copyright (c) 1957 by Editions Julliard. Avec la permission de M. André Deutsch et de l'Agence Odette Arnaud.]

"Brummell"

Pense Jeune

... ET LE PROUVE

par le détail jeune
qui transforme une idée classique :

1 le confort rationnel
de cet AUTO-COAT étudié pour la voiture, en véritable " Loden " autrichien.
16.900

2 l'emmanchure profonde
de ce RAGLAN droit en " Loden ", boutonné sous patte, avec col transformable et parmentures même tissu.
12.900

Nous vous recommandons encore :
le LODEN autrichien,
forme raglan, particulièrement confortable.
18.900

" BRUMMELL " EST EN EXCLUSIVITÉ

au Printemps

ATTENTION

LISEZ CETTE PAGE AVANT VOS ENFANTS

Ce que cette page contient, ce sont les dessins et le texte d'un petit livre intitulé « Comment, maman ? » *édité et couramment vendu au Danemark. Il raconte comment naissent les enfants. Tout simplement. Et il est destiné à de très jeunes lecteurs, ceux qui posent les questions les plus embarrassantes à leurs parents. Traduit en anglais sous le titre* Peter et Caroline, *il va être diffusé en Angleterre où sa publication soulève quelques controverses.*

Faut-il ou ne faut-il pas instruire les enfants à ce sujet dès l'âge où ils s'interrogent ? Ce livre est-il le bon moyen pour le faire ? Faut-il le mettre entre les mains des enfants, ou doit-il seulement guider la mère vers la meilleure manière de donner des explications ?

Est-il souhaitable au contraire de bannir totalement ce genre de publications ? Souhaitez-vous qu'un tel ouvrage soit édité en France et vous aiderait-il ?

Ceux de nos lecteurs qui seraient désagréablement impressionnés à l'idée que leurs enfants lisent cette page auront été prévenus par notre titre et pourront la retirer avant de laisser leur journal entre de jeunes mains.

Les dessins et le texte que nous reproduisons ici sont ceux du livre danois (« Hvordan, Mor », par Sten Hegeler).

1. Pierre est un petit garçon. Le voilà. Il a cinq ans. Chaque jour, Pierre joue avec une petite fille qui s'appelle Marianne.

2. Voilà Marianne. Elle pousse la voiture de sa poupée. Elle aussi a cinq ans. Elle a des nattes parce qu'elle est une fille. Elle s'appelle Marianne — et pas Pierre ou Paul ou Jacques ou Jean — parce qu'elle est une fille.

Un jour, Pierre a demandé à sa mère : « Maman, pourquoi est-ce que Marianne est une fille et moi un garçon ? » Alors Maman a répondu : « Je vais te montrer ».

3. Elle a dessiné un petit garçon tout nu, elle l'a montré à Pierre et elle lui a dit : « Regarde. Voilà comment tu es. Tous les garçons sont comme toi. Ils portent un oiseau au milieu de leur corps. »

4. Et puis la maman de Pierre dessina une petite fille toute nue et dit : « Voilà comment est Marianne. Toutes les petites filles sont comme elle. Tu vois ? Elle n'a pas d'oiseau. A la place, elle a une fleur » — « Mais maman, demanda Pierre, pourquoi j'ai un oiseau et les filles ont une fleur ? » — « Pour qu'on puisse voir la différence entre un garçon et une fille », répondit maman.

5. Quelques jours plus tard, Pierre arriva en courant : « Maman ! Maman ! Marianne a un nouveau petit frère. Elle dit qu'une cigogne l'a apporté » — « Elle se trompe », dit la maman de Pierre. — « Claude, lui, il dit que les petits enfants sont achetés à la clinique par leur mère » — « Il se trompe aussi, dit maman. Les petits enfants sortent du ventre de leur mère. Ce n'est pas facile à expliquer, mais je vais essayer de dessiner leur histoire. »

6. Alors elle dessina Pierre à l'intérieur du ventre de sa maman, longtemps avant qu'il soit né. « Jusqu'au moment où tu es né, lui dit-elle, tu es resté à l'intérieur de mon ventre dans une sorte de grotte. D'abord, tu n'étais pas plus grand que ça. » Et elle dessina un tout petit point. « Et puis tu as grandi, grandi. Et maman a grossi, grossi. Maintenant, je te dessine à l'intérieur de la grotte. »

7. « Voilà comment tu as été installé, bien au chaud, jusqu'au jour où maman t'a mis au monde. Nous avons tous été comme cela, à l'intérieur du ventre de notre maman, avant d'être nés. »

« On ne mangeait pas ? » demanda Pierre. « Si, bien sûr, dit sa maman, mais pas avec la bouche, par le petit trou que nous avons tous sur le ventre. Le nombril, tu sais ? Tu peux le voir sur le dessin que j'ai fait de toi tout nu. Maintenant, il est terminé. Mais quand tu étais dans le ventre de maman, tu avais là un tuyau qui s'appelle le cordon ombilical et qui te reliait à maman. Chaque fois que maman mangeait, elle te nourrissait en même temps par ce tuyau. »

8. Tu ne pouvais pas entendre et tu ne pouvais pas voir, tu ne faisais que grandir, grandir. Au moment où tu es devenu trop grand pour que maman puisse te garder, tu es sorti par la fleur que maman a comme toutes les filles... Ce sont seulement les filles qui peuvent donner naissance aux petits enfants. »

« Est-ce qu'on t'a ouverte, maman, pour que je puisse sortir ? »

« Non, ce n'est pas nécessaire. Quand la fleur s'ouvre assez largement pour que les enfants puissent sortir, cela fait un peu mal, mais ça ne dure pas très longtemps. Et tu peux imaginer combien maman était impatiente de te voir ! »

9. Ensuite, on t'a couché contre le sein de maman, tu suçais du lait, et quand tu en avais assez, on te couchait dans un berceau et tu dormais, tu dormais. Chaque fois que tu te réveillais, tu criais fort parce que tu voulais manger.

« Tu devenais plus grand chaque jour. Tu as commencé à marcher et à parler, et puis tu es devenu Pierre. »

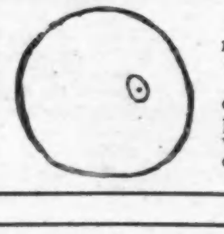
10. « Est-ce que ce sont seulement les filles qui ont des enfants dans le ventre ? » demanda Pierre un autre jour.

« Oui », lui dit sa maman.

« Et Marianne, elle a aussi un petit enfant dans le ventre ? » — « Non, Pierre, pas encore, elle ne peut pas avoir de petit enfant avant qu'elle-même soit devenue grande » — « Et quand est-ce que Marianne sera grande ? » — « Elle sera grande quand elle sera comme ceci », lui dit sa maman. Et elle dessina une grande fille.

« Et quand est-ce que je serai grand, moi ? » dit Pierre. « Regarde papa, lui dit sa maman, quand il est sous la douche. Lorsque tu auras une barbe, lorsque tu seras obligé de te raser et que tu seras haut comme papa, alors tu commenceras à être grand. »

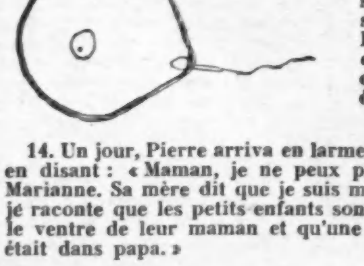
« Est-ce qu'il faut attendre longtemps avant que Marianne et moi nous soyons grands ? » demanda Pierre. « Oui, dit sa mère, longtemps. Il faut attendre plusieurs anniversaires, plusieurs étés et plusieurs hivers, plusieurs années. »



11. « Maman, demanda Pierre un autre jour, comment est-ce que je suis entré dans ton ventre ? » — « Tu vas voir », dit sa maman. Et elle dessina.

« Tu vois, tu es fait de deux parties. Une partie qui était dans Maman et l'autre partie qui était dans papa. La partie de toi qui était dans maman, la voilà... Je la dessine pour te montrer. Mais elle était en vérité beaucoup plus petite. »

12. « Et la partie de toi qui était dans papa était comme ça. » Et la maman de Pierre fit un deuxième dessin. « Cette partie était encore plus petite que celle de maman. Elle se trouve dans les ailes de l'oiseau qu'ont les garçons. Tu as aussi des ailes, mais il n'y a pas encore de graine. »



13. « Longtemps avant ta naissance, maman et papa se sont rencontrés. Comme ils s'aimaient beaucoup, ils se sont mariés. Ils étaient très heureux... Alors, un soir, l'oiseau de papa s'est posé sur la fleur de maman. Et, dedans, il a déposé la graine qui était la partie de toi qu'avait papa. La graine a rencontré la partie de toi qui était dans maman. Elles se sont fondues et elles sont devenues, ensemble, le début de toi. »

« Comment est-ce que j'étais, à ce moment-là ? » demanda Pierre. « Comme cela », dit maman. Et elle le dessina. « Pas plus grand que le petit point que je t'ai dessiné l'autre jour. Tu t'es accroché dans le ventre de maman et tu es devenu de plus en plus grand jusqu'au moment où tu es sorti, comme je te l'ai déjà raconté. »

14. Un jour, Pierre arriva en larmes chez sa mère, en disant : « Maman, je ne peux plus jouer avec Marianne. Sa mère dit que je suis mal élevé quand je raconte que les petits enfants sont d'abord dans le ventre de leur maman et qu'une partie de moi était dans papa. »

« Viens ici, Pierre, essuie-toi les yeux. Je ne crois pas que tu sois mal élevé, mon garçon. Mais tout ce que je t'ai dit, il y a quelques grandes personnes qui pensent qu'il ne faut pas en parler aux enfants. Je ne sais pas pourquoi ils pensent cela. Je crois que c'est parce qu'ils n'ont pas très bien compris. Toi et moi, nous savons que maman peut t'en parler parce qu'il ne s'agit pas de choses laides, au contraire, mais de choses très belles et très douces. C'est dommage pour ceux qui ne comprennent pas. »

« Pourquoi est-ce que tu ne peux pas leur expliquer, maman ? » dit Pierre.

« Parce que c'est trop tard, maintenant. Ils sont trop vieux. Va jouer, maintenant, dit maman, et ne parle pas à Marianne des petits enfants, puisque sa mère ne veut pas. »

CETTE SEMAINE

● *Vingt-sept ans de René Clair.*

Fidèle à l'amitié et aux faubourgs

UN nouveau film de René Clair sort cette semaine. Il s'appelle *Porte des Lilas*. Il a pour décor les terrains vagues et les taudis d'un coin de banlieue parisienne et il chante l'amitié de Juju, le propre-à-rien, et d'un guitariste surnommé l'Artiste.

Il a été tourné en dix semaines. Et il a coûté 230 millions.

Il y a vingt-sept ans, un autre film de René Clair était présenté au public. Il s'appelait *Sous les toits de Paris*. Il avait pour décor les rues étroites et les innombrables cheminées d'un faubourg parisien et il racontait les aventures d'Albert, le chanteur de rues, et de son copain Louis.

Il avait été tourné en sept semaines et avait coûté 3 millions.

Faute de soleil

Entre *Sous les toits de Paris* et *Porte des Lilas*, il y a eu le perfectionnement du parlant, l'invention de la couleur, le cinémascope et la vistavision. Il y a eu les règlements syndicaux et les producteurs polytechniciens. Il y a eu les super-productions hollywoodiennes, le néo-réalisme italien et l'humour britannique. Il y a eu la guerre. Et il y a eu pour René Clair ces années d'exil en Angleterre et aux Etats-Unis, avec ces films d'évasion féeriques : *Fantôme à vendre, Ma femme est une sorcière* ou *C'est arrivé demain*.

Mais René Clair n'a pas changé. Comme il est resté fidèle à sa frêle silhouette de jeune homme, à son œil noir que creuse encore l'ombre d'une casquette, il est resté fidèle à certaines images de Paris et au culte de l'amitié. Il n'a pas changé, parce qu'il est un véritable créateur, et pas seulement un metteur en scène, parce qu'il porte en lui son propre univers, avec ses créatures, humbles, touchantes, cocasses.

Il a beau dire :

— *L'idée de* Porte des Lilas *n'est pas de moi. Elle m'est venue de l'extérieur, d'un roman de René Fallet dont un jour Pierre Brasseur m'avait incidemment parlé.*

Il doit reconnaître :

— *Evidemment, si le roman de Fallet m'a tellement intéressé, c'est que je me retrouvais dans un climat familier. Ce faubourg, ces copains...*

Non, ce n'est pas un hasard si René Clair a tourné *Porte des Lilas* dans un décor de maisons lépreuses et de pauvres bistrots. Il a même poussé la fidélité jusqu'à donner à son film le même style photographique que celui de *Sous les toits de Paris* ou de *Quatorze juillet*. Le néo-réalisme n'a pas eu de prise sur lui. Comme autrefois, il a tourné uniquement en studio, après avoir seulement pris soin que ses maisons de carton soient la réplique exacte de certains coins de banlieue.

« Pourquoi je n'ai pas appliqué les méthodes néo-réalistes ? Tout simplement parce qu'elles sont difficiles à appliquer dans un pays où le soleil est rare.

« De Sica m'a dit un jour : « Nous avons inventé le néo-réalisme, parce que notre tempérament s'accommodait mal de l'organisation des studios. » On pourrait lui retourner cette boutade et dire que nous ne tournons pas de films néo-réalistes en France, parce que nous ne bénéficions pas d'un ensoleillement suffisamment continu. Quand il s'agit d'un film comme Ballon rouge, *qui ne nécessite pas de personnel, bien sûr, on peut attendre. Mais ce n'est plus possible quand on travaille avec une équipe nombreuse et un gros matériel. Ce serait trop cher.*

« Et puis tourner avec le son, en extérieurs, c'est une gageure. Les Italiens, ça leur est égal, parce qu'ils prennent rarement le son en même temps qu'ils tournent. Ils l'enregistrent ensuite.

« Alors, comme il est difficile ici de tourner un film uniquement en extérieurs, je préfère tourner uniquement en studio. L'unité de style photographique est pour moi quelque chose de primordial. J'ai fait dans Porte des Lilas *une expérience curieuse. Brasseur et Brassens devaient traverser une rue qui était visiblement loin de chez eux. J'ai tourné cette scène dans une rue véritable. Je n'ai pas pu la garder dans le film. Le décalage était trop apparent. »*

On dormait dans les loges

Mais si René Clair a conservé les mêmes méthodes de travail qu'il y a vingt-sept ans, les conditions de travail se sont, elles, considérablement modifiées. Quand René Clair tournait *Sous les toits de Paris* à Epinay, le studio ne comprenait qu'un grand plateau et un autre tout petit. Si bien que, pour tourner tous les jours, il fallait démolir le décor pendant la nuit et en reconstruire un autre. Alors René Clair, son assistant Albert Valentin et son fidèle opérateur Georges Périnal couchaient dans les loges du studio. Lazare Meerson, le décorateur, venait les réveiller en pleine nuit pour leur demander de régler un éclairage. Puis on se recouchait, pour être prêt, à neuf heures du matin, à commencer les prises de vues.

A cette époque, on ignorait les journées de huit heures. On travaillait dix, douze heures d'affilée. Cela permettait évidemment de réaliser des films en six semaines, mais c'était dur pour tout le monde.

Un changement dans sa façon de travailler, que René Clair reconnait tout de même, c'est la diminution du nombre de plans dans ses films.

— *Autrefois, un film comportait 500, 600 ou même 700 numéros. Aujourd'hui, il en compte à peine la moitié. On reste beaucoup plus longtemps sur chaque scène.*

« Il semble que la technique évolue dans le sens suivant : garder la richesse d'expression que donne le montage tout en en diminuant l'arbitraire. »

René Clair a toujours eu la réputation d'un metteur en scène méticuleux, ne laissant rien au hasard, dont tous les films étaient pour ainsi dire tournés sur le papier avant que ne commencent les prises de vues.

AIMOS ET ANNABELLA DANS « QUATORZE JUILLET » (1932)
Les mêmes bistrots...

Improvisation

Cette réputation lui paraît usurpée :

— *Ce qui est vrai, c'est qu'à mes débuts, j'étais effrayé par la pagaille qui régnait dans le cinéma, et cette pagaille, c'était l'ennemie de la liberté à laquelle je prétendais. On n'est plus libre de faire ce qu'on veut quand on gâche du temps et de l'argent. C'est pourquoi j'ai appliqué tout de suite des méthodes de préparation administrative assez rigoureuses, méthodes qui ont paru à l'époque insolites, mais que tout le monde utilise maintenant. On a confondu à mon propos ce souci d'organisation et la liberté d'improvisation artistique.*

« Sans doute mes scénarios sont écrits avec soin, un peu comme des romans. Mais on n'y trouve, depuis quelque temps, aucune indication technique. Tout ce qui est réellement mise en scène, je l'improvise sur le plateau. Mais ne nous méprenons pas sur le sens du mot « improvisation ». On n'improvise pas ce qui a trait à la dramaturgie. »

En fait, selon René Clair, le plus grand changement intervenu dans le cinéma depuis vingt-sept ans est dû à des contingences financières. Les films coûtent soixante-dix fois plus cher qu'alors. Les recettes n'ont augmenté que de trente ou trente-cinq fois. Alors, les producteurs ont une peur de plus en plus grande des échecs. Ils ne veulent plus prendre de risques et cela restreint quelque peu la liberté de création.

— *Aujourd'hui, plus personne ne mettrait d'argent dans un film aussi hardi que* A nous la liberté *le paraissait à l'époque sur le papier. Autrefois, on pouvait perdre de l'argent avec un film et se rattraper avec un autre.* Sous les toits de Paris *a rapporté du 100 %. Et ce succès m'a valu l'indépendance dont je jouis en-*

core aujourd'hui. Les grandes manœuvres *qui ont fait les meilleures recettes de l'année n'ont rapporté qu'un bénéfice modéré.*

« *Si on ne donne pas un certain nombre de garanties de succès, il n'est plus possible de faire un film, ou bien on tourne une fois, et c'est fini. Or, aucun film ne vaut qu'on lui sacrifie une carrière. Il n'existe pas au cinéma de chef-d'œuvre définitif. C'est un peu comme dans le journalisme où, ce qui compte, c'est d'être encore présent le lendemain.*

« *Chacun s'efforce de prévoir le succès d'un film. Mais il faut bien dire qu'on n'en sait jamais rien à l'avance. On constate le succès à posteriori. C'est tout. Un producteur américain me disait : « C'est terrible. Je ne sais jamais ce que le public veut. »*

Raymond Bussières et Pierre Brasseur dans « Porte des Lilas » (1957)
...les mêmes copains.

Je lui ai répondu : « Le public ne le sait pas davantage avant *le spectacle. Mais seulement après. »*

● *Le cinéma publicitaire fait sa publicité.*

A Cannes, cette semaine, le cinéma publicitaire organisait à son tour son petit festival. Pendant cinq jours, une vingtaine de pays ont présenté des centaines de films et confronté les techniques les plus diverses.

Quatre millards d'affaires par an en France, six cents films, le cinéma publicitaire, traité il y a quelques années encore en parent pauvre, a fait un bond extraordinaire : une maison qui sortait 800.000 mètres de films en 1950 et trouvait ce résultat remarquable, en tourne 12 millions en 1957 et doit limiter sa production : les 5.000 salles « rentables » en France ont leurs programmes publicitaires complets jusqu'au 15 janvier prochain.

Une grande firme industrielle consacre une centaine de millions par an à sa campagne de films, faisant tirer jusqu'à 2.500 copies d'une seule bande, afin d'en inonder aussitôt le pays.

Et pourtant le cinéma publicitaire coûte cher à ses clients : 1 à 2 millions par film, sans compter le prix des copies ni les droits de passage dans les salles qui peuvent atteindre 4 millions et demi de francs le mètre pour la France entière.

L'engouement des annonceurs est tel que les plus grands metteurs en scène ont été pressentis pour tourner ces bandes d'une minute : Becker, Clouzot, Tati. Déjà une firme de vêtements vient de sortir un film réalisé par une équipe comprenant : Jean Effel, pour les dessins, Paul Grimault, pour la réalisation, et Jean Wiener, pour la musique.

Entre cinq marques de lessive

L'art du film publicitaire est né d'une concurrence toujours plus vive. Il y a vingt ans, au début du cinéma publicitaire, la firme qui présentait un réveille-matin faisait entendre sa sonnerie cristalline : c'était simple et efficace. Mais aujourd'hui dix autres marques présentent des réveille-matin ressemblant aux siens comme des frères jumeaux. Alors ?

Différencier, « identifier le produit » comme on dit en termes de métier, est devenu au cours des années le problème n° 1 du film publicitaire. Deux écoles d'abord s'étaient affrontées. La première définissait ainsi ses buts : « *Montrer sous toutes ses formes le produit à vendre, en expliquer l'utilisation, en démontrer les avantages.* » Et la seconde : « *Le film doit être avant tout un spectacle apportant un choc, une émotion : d'abord attirer l'attention, ensuite, mais ensuite seulement, convaincre, enfin créer un souvenir et essayer de laisser un désir d'achat.* »

Cette école a aujourd'hui complètement triomphé. Mais entre cinq marques de lessive qui font de la publicité cinématographique, comment ne pas confondre ? Il faut encore trouver un procédé qui identifie la marque.

Le plus usité actuellement est le slogan du type « *Dents blanches, haleine fraiche* », quelquefois agrémenté d'une rengaine : « *Les seuls, les vrais, les esquimaux...* »

Mais d'autres méthodes ont été découvertes : assimiler le produit à vendre à un personnage de type moyen (Rodolphe, par exemple), le spectateur devant sympathiser avec lui, puis, par simple association d'idées, avec la marque. Ou bien créer une obsession musicale, jouer avec la couleur, utiliser pour toutes sortes d'applications le graphisme de la firme. Le cinéma publicitaire s'appuie donc sur des ressorts psychologiques, le plus souvent inconscients chez les spectateurs. Pour accrocher l'attention du public, il délaisse de plus en plus le slogan, pour les chocs visuels ou auditifs...

Nous sommes loin de l'époque où Méliès, auteur du premier film publicitaire, présentait à l'écran sous toutes ses formes un énorme pot de moutarde.

● *Lyon préfère sourire.*

Les spectateurs lyonnais préfèrent la comédie à la tragédie. C'est du moins le résultat du référendum que Roger Planchon, le nouveau directeur du théâtre de la Cité, a proposé à la population lyonnaise. En tête d'une liste de treize pièces, on trouve : *Don Juan, Roméo et Juliette, Un chapeau de paille d'Italie...* Beaucoup plus loin: *Le Cid* et *Les Mystères de Paris.*

Combien de fois allez-vous au théâtre ? avait encore demandé Planchon : une fois par an (16 % des réponses), deux à trois fois par an (57 %), tous les mois (18 %).

Pourquoi n'y allez-vous pas plus souvent ? Réponses : places trop chères (75 %), théâtre trop éloigné (36 %), heures des séances (29 %)...

● *Pris de court par le succès.*

Robert Kemp s'est réjoui, Jean-Jacques Gautier a exulté. Pour la première fois depuis le début de la saison, la critique parisienne unanime s'écrie : il faut aller voir cette pièce. Quelle pièce ? *La Famille Hernandez,* une sorte de chronique de la vie populaire algéroise, due à une jeune femme, Mme Geneviève Bailac, et montée par une troupe d'amateurs d'Alger au théâtre Charles-de-Rochefort.

Un seul ennui : les animateurs de ce spectacle, qui ne s'attendaient pas à un tel triomphe, n'ont prévu qu'une série extrêmement limitée de représentations. Si limitée qu'ils n'ont même pas pensé utile d'inviter les critiques des hebdomadaires. Espérons qu'une prolongation des représentations permettra à Robert Kanters de vous en parler plus longuement.

● *Record.*

Samedi, un disque enregistré à 11 h. 30 dans un autorail est sorti à 16 heures des presses de la plus moderne usine de disques de France. Une usine en verre, dont Philips avait confié le parrainage à Georges Brassens. La chanson de son premier film, *Porte des Lilas,* a été immédiatement tirée à 30.000 exemplaires.

● *Projets.*

Federico Fellini a deux projets de films : *Voyage d'amour,* dont les héros seront un intellectuel et une vamp, et *Les Mémoires de Casanova,* un film « typiquement italien et profondément moral ».

Orson Welles tiendra le rôle d'un redoutable patriarche dans le film de Martin Ritt, *Par un été torride,* tiré du recueil de nouvelles de William Faulkner : *The Hamlet.*

Ingrid Bergman et Cary Grant, le couple de *Notorious,* vont de nouveau tourner ensemble *Kind Sir,* d'après une pièce à succès de Norman Krasna.

Onze films américains ont été réalisés en France depuis l'été dernier. Raisons : des paysages nouveaux ; des possibilités de vente en Europe ; des prix de revient moindres.

VARIÉTÉS

● *Un chanteur de force.*

Bécaud à l'Olympia

BLEU de France, rouge tropical, jaune poussin, néon, velours et or, l'Olympia a fait peau neuve et ouvert ses portes opulentes à grand renfort de personnel : dehors, une haie de gardes républicains, dedans une escouade d'hôtesses avec leurs →

BOIS DE BOULOGNE - SAB 92-52
ARMENONVILLE
chauffé et climatisé
TOUTE L'ANNEE
La plus haute expression
de la cuisine française
dans le cadre
le plus Parisien
SES DEJEUNERS
SES DINERS
on danse avec les orchestres
AIMÉ BARELLI
Samedi et dimanche thé dansant
SOUPERS APRES LE SPECTACLE
JUSQU'A 2 H DU MATIN - BAR
Vous laissez votre voiture devant la porte
les voituriers s'en chargent
VENDREDI TENUE DE SOIREE

LE RANELAGH
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
LE SEL DE LA TERRE
Version originale

LOUEZ VOS PLACES
aux Agences LA MADELEINE
14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93
34, Av. des Champs-Élysées - ELY. 78-62
14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92
16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

Cabarets Dancings
AMIRAL Francis BLANCHE, P. DORIS Jacq. MAILLAN. BAL. 56-66
CLUB CH. ELYSEES Thé et soirée tous les jours avec les orch. RENATO et BAZZANELLA
LE REVE Dancing du Rex - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES
MIMI PINSON 79, Champs-Elysées, 79 MANUEL PIZARRO
PIANO CLUB STRIP TEASE VARIETES 22 h. 30 à l'aube. 49, r. Ponthieu
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants
LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !"
de P. Louis-Guérin & Fredery
SOUPERS
JACQUEMINOT - GRAFF face gare St-Lazare
MOLLARD face gare St-Lazare

prénoms brodés sur la manche, sur scène un bataillon de girls anonymes en robe-chemise. Et pour donner à son music-hall le plus d'éclat possible, Bruno Coquatrix a engagé en programme de rentrée le chanteur qui fait le plus de bruit : Gilbert Bécaud, 30 ans, jolies dents. Prêt à tout pour déchaîner les foules.

Il se présente comme Charles Trenet, yeux ronds, air étonné. La ressemblance s'arrête là. Gilbert Bécaud n'a rien d'un personnage poétique. C'est un chanteur de force, un acrobate. « Regardez comme je bondis, comme je crie, comme je trépigne. » C'est aussi un comédien, un pantin perfectionné. « Regardez comme je pleure, comme je frémis, comme je peux être doux. »

Pirouettant sur les syllabes, sur les notes, sur ses pieds, il tourbillonne. Il est jeune, il en veut, il ne recule devant aucun effet, et finalement il étourdit le public.

Gilbert Bécaud, c'est un malin garçon de Toulon qui avoue : « *Moins le public est intelligent, mieux ça marche.* » Et qui, avec une simplicité un peu trop voulue, une désinvolture un peu trop chaleureuse, parle de ses projets, un opéra sur un texte de Jacques Emmanuel :

« *Quelque chose comme le « Porgy and Bess » français, plutôt un mimodrame lyrique.* »

Lointains rivages sera l'histoire d'un petit marin méridional tombé à l'eau au large d'une île d'Irlande, à laquelle il fera connaître le rêve.

Son tour de chant, très au point, c'est un numéro de haute voltige par le roi des simulateurs. Rien d'authentique, sinon l'effort, un énorme effort qui le laisse pantelant et transpirant, qui le rend tout à coup sincère et sympathique.

Lundi soir, il s'est écroulé en scène ; mais une « fan », du balcon, lui criait : « Mange-moi. » Gilbert Bécaud, épuisé, avait encore gagné.

À voir

CREATIONS :

● **Le Roi cerf** (farce et féerie) ● **Le Nouveau Locataire** (humour noir).

NOUS VOUS RAPPELONS :
● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Protée** (une farce de Claudel) ● **Dialogue des Carmélites** (Bernanos au théâtre) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Patate** (Achard retrouvé) ● **La Cantatrice chauve** (pour faire connaissance avec Ionesco) ● **Fin de partie** (Beckett et le néant) ● **Sacrés fantômes** (humour napolitain) ● **Bobosse** (Périer chez lui) ● **Adorable Julia** (Adorable Madeleine Robinson) ● **Irma la douce** (l'Opéra de quat'sous de Marguerite Monnot).

OPÉRA

● *Gogol fait rire même en musique et en allemand.*

Le Revizor à Venise

(De notre envoyé spécial Antoine GOLEA)

L'ÉVENEMENT du XX^e Festival de Musique contemporaine de Venise, ce fut la création du *Revizor*, opéra-bouffe en cinq actes de Werner Egk, sur le texte, adapté et concentré par le compositeur allemand lui-même, de la comédie de Gogol.

Cette histoire où des fonctionnaires d'une petite ville de la Russie tsariste de 1830, tous corrompus, se font duper par un faux inspecteur du gouvernement, tire sa valeur de sa sécheresse ironique, de la cruauté précise des détails, de la rapidité des répliques, de l'absurde cocasserie des situations, toutes qualités qui ne semblent pas appeler la musique, bien au contraire.

Et pourtant, Egk a pleinement réussi à transposer musicalement ce texte. Son opéra-bouffe se place dans la grande tradition du genre : dialogues et récitatifs rapides y alternent avec des ensembles qui, aux moments culminants, laissent à la musique le soin de mettre en relief leur tension et leur cocasserie. Et le lyrisme, naturellement comique, y trouve sa place aussi, atteignant sa cime au quatrième acte, où Chlestanov, le faux revizor, séduit tour à tour la femme et la fille du gouverneur de la ville, en leur chantant une vieille romance française.

Emprunts

Cet emprunt à notre folklore n'est pas le seul dont Egk ait usé. Il a aussi étudié le folklore russe, dont il a repris, avec beaucoup d'adresse, certaines tournures essentielles. Le résultat est surprenant. Cela paraît se résoudre en des citations textuelles d'œuvres de Stravinsky, par exemple de *Pétrouchka* et des *Noces*. Mais Egk, questionné, affirme que c'est en allant aux sources de la musique russe qu'il a retrouvé des tournures mélodiques et surtout des structures harmoniques que le monde occidental connaît depuis que Stravinsky les lui a transmises.

En se plaçant dans cette lignée, Werner Egk est amené d'autre part à exploiter des ressources rythmiques et harmoniques qu'on retrouve non seulement chez Stravinsky, mais aussi chez Milhaud, chez Auric, et jusque chez Roussel ; c'est constater la vitalité d'une école qu'un compositeur comme Egk à la fois continue, complète et élargit. La manie qui consiste à exiger de chaque compositeur contemporain un langage strictement personnel est absurde, et rendrait, si elle était prise à la lettre, toute vie musicale organique impossible ; songe-t-on à reprocher à Rossini d'avoir repris tels procédés mozartiens, à Mozart lui-même d'avoir puisé dans toute la tradition de l'opéra-bouffe italien du XVIII^e siècle ?

Trois courants

Il existe, au XX^e siècle, au moins trois grands courants de style et d'écriture dans la musique ; à leur source se trouvent des maîtres comme Debussy, Schoenberg et Stravinsky ; et la musique de Werner Egk procède, de façon particulièrement vivace de l'un, et pour certaines œuvres de deux de ces courants. L'essentiel, c'est que Egk y apporte son « grain de sel », nullement négligeable, et qu'il fasse preuve, dans l'œuvre de théâtre lyrique et dansé où il porte l'essentiel de ses efforts, d'une vitalité et d'une sincérité jamais en défaut.

Dans le cadre enchanteur de la Fenice de Venise, c'est l'ensemble de l'Opéra de Stuttgart qui a mené l'œuvre à la victoire, sous l'excellente direction musicale du compositeur, et dans une mise en scène de Günther Rennert. Les trésors d'invention, de fantaisie, de variété que Rennert a déployés, la synthèse de réel et d'irréel à laquelle il a abouti, le maintien des personnages sur la dangereuse corde raide qui passe entre la tradition de la commedia dell'arte et un surréalisme qui serait celui d'un Kafka comique, tout cela souligné par les décors et les costumes de Leni

(Archives)

GILBERT BÉCAUD
Grippé

AU THÉATRE

Moralistes de Boulevard

par ROBERT KANTERS

LA TERRE EST BASSE
de M. Alfred Adam, au Théâtre La-Bruyère
LA PRÉTENTAINE
de M. Jacques Deval, au Théâtre des Ambassadeurs

LA saison commence vertueusement sur les scènes frivoles : M. Jacques Deval invoque la grande loi de l'entraide et M. Alfred Adam parle dans le programme de la fable de l'Aveugle et du Paralytique.

Malheureusement, sa pièce ne bouge guère. Une pièce à thèse, comme son nom l'indique, c'est une pièce où tout est subordonné à l'illustration d'une idée, où les caractères sont remplacés par des arguments, l'intrigue par des démonstrations, les situations par des exemples moraux. Il ne suffit pas de choisir une thèse « immorale » pour échapper aux inconvénients du genre, et la comédie de M. Adam est une pièce à thèse, un éloge de la paresse conduit selon les laborieuses recettes théâtrales de Brieux ou de Paul Hervieu.

Dans un ménage bourgeois où l'on pousse le goût du travail jusqu'à vivre dans une agitation perpétuelle, s'introduit un paresseux congénital, conscient et organisé. Il réussit à se faire accepter comme une sorte de parasite officiel. Par contagion, le mari ne s'occupe plus de ses affaires, et celles-ci vont très mal. Mais elles seront rétablies *in extremis* grâce au paresseux et sans que celui-ci ait à se convertir. Ce qu'il fallait démontrer.

Cette mince intrigue est menée d'une main indolente, les personnages ne s'expliquent d'ailleurs point par l'action, mais par des tirades et des couplets. Si le second acte se déroule dans une petite auberge du Midi, c'est pour faire défiler les anecdotes classiques sur le peu de goût des Méridionaux pour le travail, avec partie de pétanque à l'appui. Nous nageons mollement dans les bons sentiments. Il y a de jolis traits, quelques gags drôles, comme le sketch du téléphone au début ou les courtes scènes de M. Dufilho à la fin. Mais entre les deux ? Mme Monique Delaroche, M. Jacques Grello et M. Alfred Adam lui-même se donnent beaucoup de mal avec beaucoup de talent.

Quant à la pièce de M. Jacques Deval, elle pourrait illustrer le mot de Pascal que tout le malheur de l'homme est de ne pouvoir rester dans une chambre. Les deux héros ne sortent pas de la leur, mais cette chambre est une cabine du paquebot « Ile-de-France » pendant la traversée du Havre à New-York. Elle, c'est une chercheuse d'or, une jeune Française qui a investi toutes ses économies dans une entreprise de chasse à l'homme : il lui faut un milliardaire, et qui épouse. Lui, c'est le passager clandestin, le jeune homme pauvre, débrouillard et fleur bleue, qui veut rejoindre à Chicago sa jeune et riche bien-aimée. Mais cette bien-aimée est une dinde américaine, et le premier milliardaire qui tombe entre les griffes de notre brave aventurière un veau américain. Ces deux personnages s'effaceront d'ailleurs avec une rapidité excessive pour permettre à la pièce de s'achever comme il était prévu dès la première scène...

Ce marivaudage transatlantique ne mérite certainement pas de remporter le Ruban bleu. Il est imprégné d'un anti-américanisme vieillot et un peu vulgaire, celui du saucisson contre les hot-dogs et du beaujolais contre le coca-cola. Mais le dialogue contient beaucoup de mots et de trouvailles, les préparations sont savantes et l'inévitable dénouement adroitement maintenu en suspens ; la mise en scène de M. Robert Manuel se tire assez bien des problèmes posés par les entrées et les sorties, et les deux interprètes principaux : Mme Françoise Christophe et M. Philippe Nicaud, sont justes et sympathiques. Cela devrait permettre au bateau de M. Jacques Deval de naviguer entre le pont de la Concorde où est le théâtre des Ambassadeurs, et la statue de la Liberté, qui est au pont de Grenelle.

R. K.

SARAH-BERNHARDT - Directeur A.-M. JULIEN
Le 1^er octobre, rentrée de la Compagnie
- RENAUD-BARRAULT -
Création en France de « Histoire de Vasco » de Schehadé

Bauer-Ecsy, admirablement compris et réalisé par des chanteurs-comédiens de premier ordre, qu'il faudrait tous citer, a constitué une triomphale soirée de théâtre, par laquelle même le public réputé froid de Venise s'est laissé emporter.

DISQUES

Le choix de la semaine

DVORAK

Symphonie en sol majeur n° 4, op. 88 ; Scherzo capriccioso, op. 66. Philharmonie Orchestre, dir. W. Sawallisch (1 d. 30 cm. 33 t. FCX 455 Columbia)

INJUSTES, nous reprochons à Dvorak ses défauts sans insister sur ses dons que la Quatrième Symphonie montre en abondance : vitalité, générosité, flamme, lyrisme, richesse mélodique, et cette facilité qui, bien sûr, est une qualité et un danger. Wolfgang Sawallisch défend victorieusement la partition ; l'enregistrement est clair, sonore, d'une « présence » indéniable. Différent (thématiquement) et pareil (comme esprit), le *Scherzo capriccioso* complète la deuxième face du disque.

BEETHOVEN

Les Neuf Symphonies. Orch. Philh. New-York. Orch. de Philadelphie (6e Symph.), dir. Bruno Walter (6 d. 30 cm. 33 t. A.-01.300/305 Philips).

RIEN n'est plus fécond que la confrontation d'un grand interprète avec un bloc d'ouvrages qui, dans leur ensemble, re-« composent », fidèlement, sinon complètement, le portrait de leur créateur. Cela nous permet d'entrevoir des perspectives inhabituelles, et c'est bien le cas des enregistrements que voici. Leur grandeur ne provient pas d'une *furia tedesca* ou *italiana*, ni de la recherche d'une profondeur « à l'échelle des titans », mais de l'équilibre heureux de maintes facultés précieuses : un équilibre à la mesure de l'homme.

Notons d'abord que les neuf Symphonies sont présentées en six disques seulement : financièrement, ce n'est guère négligeable. Plusieurs d'entre eux sont de vieilles connaissances que nous retrouvons dans des gravures rajeunies ; les Symphonies nos 2 et 4 sont plus récentes et constituent, à tous les points de vue, le sommet de la publication. Il faudrait y ajouter la Neuvième Symphonie, dont les qualités techniques ne sont pas spécialement brillantes, mais qui, grâce à Bruno Walter, acquièrent, dans leur totalité, un caractère de noble et grave ferveur — une ferveur quasi religieuse.

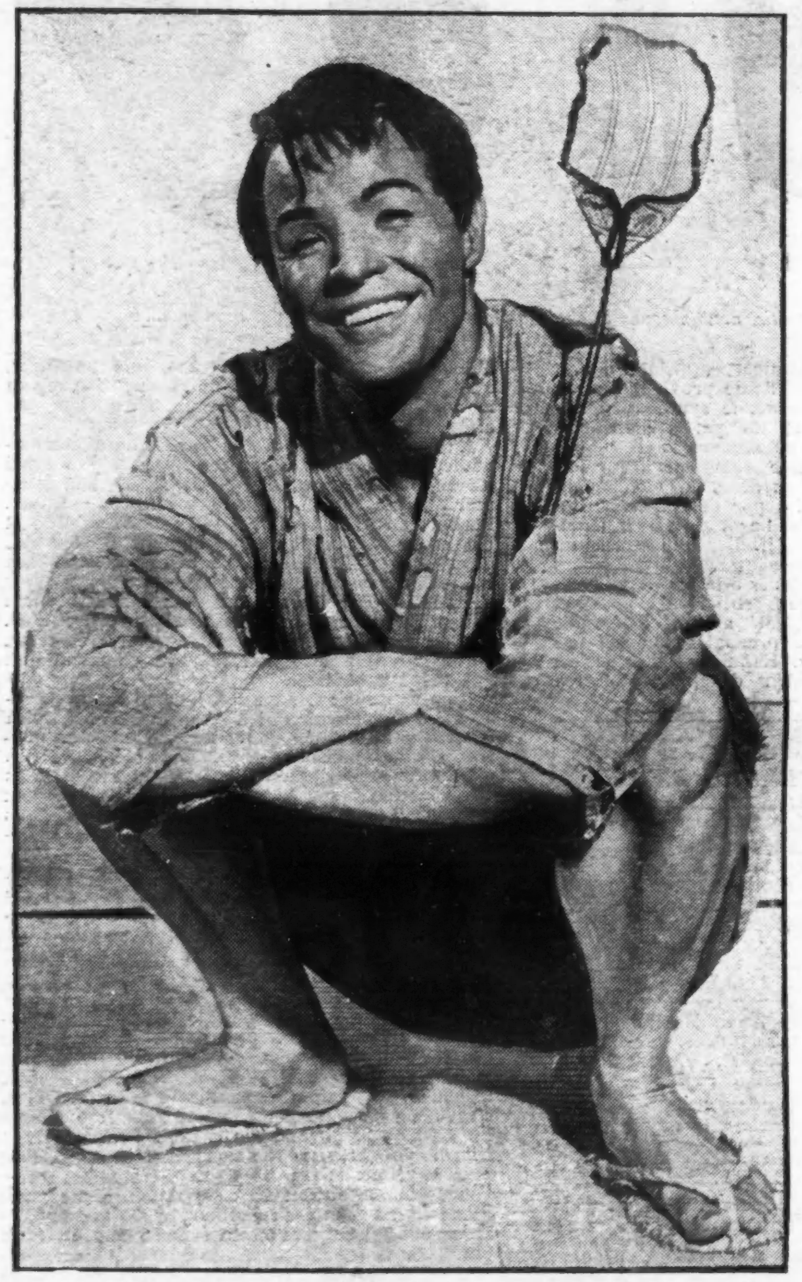
Bien sûr, musicalement aussi, tout ne se situe pas, ne peut pas se situer, au même niveau. On trouvera peut-être l'interprétation de la « Pastorale » moins convaincante que celle de la Septième Symphonie. Mais à travers tous les enregistrements rayonne la personnalité de Bruno Walter, ce Berlinois détenteur du plus bel esprit viennois. Elle leur confère une unité qui fait ressortir, à sa manière, celle des neuf ouvrages exécutés. L'importance d'une telle réussite n'échappera à personne.

SCHUBERT

Quatuor n° 15 en sol majeur, op. 161, par le « Quatuor hongrois » (1 d. 30 cm. 33 t. FCX 464 Columbia)

UN univers de liberté et de fantaisie, un ouvrage qui défie les classifications, tel est le dernier Quatuor à cordes de Schubert. Les « Hongrois » le jouent en mettant au premier plan l'élément dramatique. Les techniciens ont, eux aussi, assuré la primauté de la ligne sur la couleur : c'est un disque axé sur la « grandeur ».

DOREL HANDMAN.



MARLON BRANDO (M.G.M.)
Asiatique

UN FILM DE PLUS

Les aristocrates qui tuent

AVEC un rocambolesque château désert, une incroyable femme fatale, un énigmatique complice et un démoniaque homme d'affaires véreux, J.H. Chase avait écrit une « série noire » passionnante, parsemée d'humour. Denys de La Patellière (*Les Aristocrates, Le Salaire du péché*) a transporté dans une villa monégasque ces fantoches hollywoodiens qu'il a mis en scène très sérieusement. Dans *Retour de manivelle* (1), le contraste entre l'invraisemblable de l'histoire et la gravité, la dignité avec laquelle agissent les personnages provoque le rire. Mais est-ce volontaire ?

Un gros chien-loup ne suffit pas à faire frissonner et quatre voitures de sport ne créent pas une ambiance.

Il reste une jolie « combine », un suicide à déguiser en crime qui contrarie les postulats habituels des romans policiers, il reste quelques scènes bien menées par Denys de La Patellière qui a décidément de l'adresse et pas d'originalité, il reste les yeux légendaires de Michèle Morgan, quand même un peu trop limpides pour jouer les « garces ». Il y a aussi Peter Van Eyck, sous-produit d'un croisement von Stroheim - Curd Jurgens, et Daniel Gélin très distrait.

M. M.

(1) Balzac, Scala, Helder, Vivienne.

A voir

EN EXCLUSIVITE :

● **Œil pour œil** (un Cayatte inattendu) ● **Douze hommes en colère** (à eux de juger) ● **Femmes entre elles** (romantisme de salon) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Le Tour du monde en 80 jours** (pour petits et grands enfants).

NOUS VOUS RAPPELONS :

● **Les Aventures d'Arsène Lupin** (Rio Opéra, Scarlett) ● **Patrouille de choc** (dans les quartiers) ● **Sait-on jamais** (Bergère) ● **Les Trois font la paire** (dans les quartiers) ● **Ariane** (Plaza) ● **C'est arrivé demain** (Celtic) ● **Crossfire** (Pagode) ● **Le faux coupable** (Quartier Latin) ● **La Fureur de vivre** (Caumartin) ● **Le Sel de la terre** (Ranelagh) ● **Le train sifflera trois fois** (Studio Bertrand)

AU CINÉMA

Thé et Indifférence

par J.-P. VIVET

LA PETITE MAISON DE THÉ

un film de Daniel Mann
(Ermitage, Max-Linder, Vedettes, Images)

L'OCCUPANT succombant sous les charmes de l'occupé, le vainqueur se laissant lentement dévorer par ceux qu'il a vaincus, la littérature est pleine de ces fables, qui ne concordent peut-être pas avec la vérité historique, mais qui sont la consolation des peuples malchanceux.

La Petite Maison de thé qui chante la revanche des douces geishas sur les rudes conquérants américains a toutefois ceci de particulier qu'elle n'est pas l'œuvre d'un Japonais, mais bien d'un Américain. Et l'on ne sait pas trop s'il faut voir dans cet aveu de faiblesse la marque d'une touchante naïveté, ou bien au contraire d'une grande habileté.

A l'origine, il y eut un roman de Vern J. Sneider. John Patrick en fit une pièce qui fut très applaudie à Broadway — beaucoup moins à Paris, quand Albert Husson l'adapta pour le théâtre Montparnasse. Aujourd'hui, voici le film. Il était inévitable. Il n'était pas indispensable.

Ce n'est pas que l'histoire manque de drôlerie, ni même de malices. C'est la progressive démoralisation d'un capitaine des « Services psychologiques » de l'armée américaine en face de la souriante mauvaise volonté de quelques villageois japonais. Le capitaine se targuait de faire bénéficier ses anciens adversaires des vertus conjuguées du coca-cola et des principes démocratiques. Au bout de quelques semaines, c'est lui qui se fait un kimono de sa robe de chambre, enfile des sandales de bois et prend le thé au soleil couchant, en compagnie de la charmante autant que tenace Fleur de Lotus. Hercule filant aux pieds d'Omphale. Le capitaine finira même par reconstruire la « petite maison de thé » du village avec les matériaux destinés à l'édification d'une école.

Théâtre aux armées

Mais comme tout cela est conté lourdement, laborieusement, interminablement ! Est-ce la faute de l'auteur ? N'est-ce pas plutôt celle du réalisateur, Daniel Mann, le spécialiste de la mise en conserve des succès de Broadway, à qui l'on doit entre autres l'indigeste Rose tatouée ? On fait un sort à chaque mot, on traine sur chaque gag, quand on ne le reprend pas une seconde fois. Après le capitaine, c'est un psychiatre — fou, naturellement — qui adopte le kimono et les sandales de bois. On ne doute pas que le commandant en ferait autant, si la lecture de « Tarzan » n'était sa seule préoccupation.

Une satire de l'armée américaine ? On croirait plutôt assister à un de ces spectacles que les comédiens amateurs d'un régiment montent sur des tréteaux de fortune pour l'anniversaire du colonel.

De bons acteurs s'efforcent tant bien que mal de donner un peu de vérité à cette farce. Dans le rôle du capitaine ahuri et bon enfant, Glenn Ford se révèle un charmant comique. Mais l'attraction du film, c'est Marlon Brando, l'interprète japonais. Yeux bridés, pommettes saillantes, il semble prendre un plaisir infini au film. Il risque, hélas ! d'être le seul.

J.-P. V.

Moins cher que 5 disques 78 tours

jazz POUR TOUS
PHILIPS

Chaque microsillon 33 tours de cette collection fait revivre 10 chefs-d'œuvre des plus grands maîtres du Jazz

N° 10 - BARNEY BIGARD
Caravan - Pelican drag - Tapioca - Minuet in blues - Clouds in my heart
JOHNNY HODGES
Swinging on the campus - Pyramid - The jeep is jumpin' - Jitterbug's lullaby - The rabbit's jump
P 07.276 R (S 25)

N° 11 - LOUIS ARMSTRONG and his Hot Five
Muskrat ramble - Heebie Jeebies - Gut bucket blues - Skid-dat-de-dat - Yes, I'm in the barrel - Struttin' with some barbecue - The last time - Cornet chop suey - Got no blues - Hotter than that
Vocals by Louis ARMSTRONG and Kid ORY
P 07.301 R (S 25)

N° 12 - DUKE ELLINGTON
A paraître prochainement

1.500 f. + T.L.

EN VENTE CHEZ SINFONIA
60, CHAMPS-ELYSEES - PARIS-8e

LE MONDE ENTIER VIENT AUX FOLIES - BERGÈRE

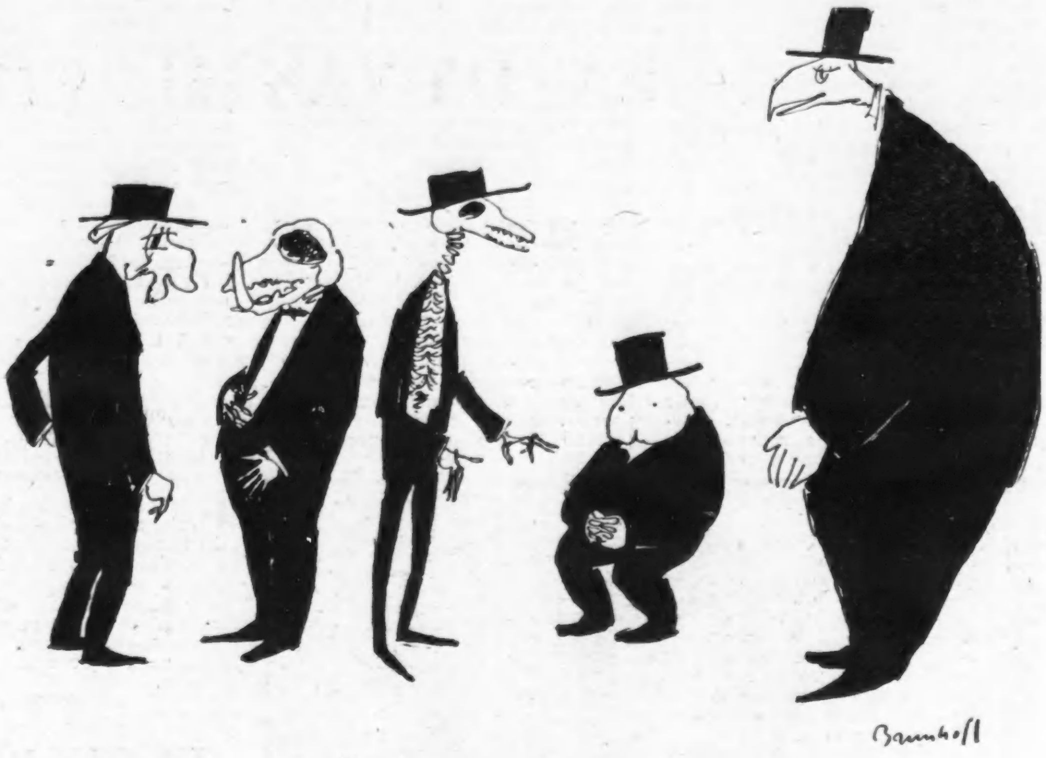
TH. DES CHAMPS-ELYSEES — A partir du 2 octobre

ANTONIO
et son Ballet Espagnol
Location ouverte

LES PARTIS, LA POLITIQUE ET L'ARGENT

par JACQUES FAUVET

Jacques Fauvet, qui dirige les services politiques du journal Le Monde, *a rédigé sur la vie politique en France un brillant essai. L'éditeur et l'auteur ont confié à* L'Express *l'exclusivité de la pré-publication de cet ouvrage. En voici de nouveaux extraits* (1).



« En fait de partis, nous n'avons le choix qu'entre des squelettes et des monstres... »

LES partis politiques français ne sont pas contemporains les uns des autres. Il en est qui sont à l'âge de pierre, d'autres à l'âge de l'atome. Il y a des fossiles dont l'espèce se perpétue bien après que la vie les ait abandonnés. Il y a des vertébrés qui résistent aux pires épreuves et des mollusques qui ne réagissent à aucune. Et l'on a pu parler d'un marxisme carnassier et d'un marxisme ruminant. Libre à chacun de reconnaître le sien...

LES partis français prétendent tous avoir une vocation universelle. C'est leur dernière caractéristique, peut-être la plus originale. Il n'y en a pas qui représentent seulement une profession ou une région déterminée. Tous veulent être « nationaux », c'est-à-dire représentatifs de l'ensemble des milieux sociaux et de l'ensemble du pays. Le parti communiste a ses marquis et les conservateurs veulent avoir leurs ouvriers. Tous les partis sans exception ont leurs paysans et, tous bien entendu, leurs intellectuels. Il y a un socialisme du Nord qui lutte contre les communistes et un socialisme du Midi qui ne refuse pas de s'allier avec eux, mais un seul parti S.F.I.O. Et ce ne sont là que quelques exemples du caractère composite des partis français et de la nécessité où ils sont de concilier des intérêts souvent contradictoires.

Cela est si vrai que les députés s'entendent souvent beaucoup mieux entre hommes d'une même région, d'une même profession, qu'entre membres d'un même parti. Une question intéressant l'agriculture est-elle évoquée, on voit tous les paysans des divers groupes se soutenir de l'extrême-gauche à l'extrême-droite. Un problème touchant telle catégorie de fonctionnaires est-il posé, on voit se lever sur tous les bancs des spécialistes reconnus de la fonction publique.

Les intergroupes de défense des intérêts sont interdits ; les amicales parlementaires abondent. Elles permettent de tourner le règlement et vont de la défense de l'école libre à celle de l'alcool. Elles constituent à la fois une force d'intervention et une juridiction d'appel — ou de rappel à l'ordre — au-dessus des partis. Ces groupes de pression accaparent sans aucun doute une part du pouvoir législatif ou même exécutif (2).

⁂

IL en est de la politique comme de la presse. Un journaliste qui ne vit pas que de sa plume est peu respecté lorsqu'il est connu. Un député qui ne vit pas que de son mandat ou de sa profession est suspect. Un parti qui a d'autres recettes que les cotisations de ses adhérents est d'autant plus craint qu'il est plus fort.

La plupart des partis ne sont pas riches et ceux qui le sont le plus sont encore pauvres. En dehors de la centrale communiste, les autres partis sont logés à l'enseigne du gagne-petit.

Au lendemain de la Libération, les grands partis de masses ont eu des trésoreries qu'aucune puissance d'argent n'aurait jamais pu leur procurer. Les adhérents et les élus étaient nombreux, les cotisations rentraient bien et les journaux rapportaient beaucoup.

C'est aujourd'hui le contraire : ce sont les partis qui font vivre — mal — les rares journaux politiques qui ont survécu. Car la crise et le déclin sont bien vite venus pour tous. Le parti communiste a perdu nombre d'adhérents et plus encore de lecteurs. Le parti socialiste l'avait précédé ; son organe officiel est devenu une feuille confidentielle. Aucun autre n'a de quotidien.

Le nombre des élus est en revanche connu. Or, chacun d'eux reverse à son groupe une partie de son indemnité. La multiplication et la politisation des assemblées permettent ainsi aux partis d'avoir de substantielles rentrées qui complètent avantageusement celles des cotisations. Mais ni les unes ni les autres ne suffisent certainement. Une campagne électorale coûte un à deux millions par liste. Le parti organise alors des fêtes, lance des souscriptions, prospecte les adhésions ou les abonnements. Enfin, suivant en cela l'exemple de plusieurs pays étrangers, l'Etat paie une partie des frais de la campagne : affichage, bulletins de vote, etc.

⁂

POUR les partis « de gauche », les subventions par la voie ou le détour de syndicats est un moyen courant. Lorsqu'il s'agit des démocraties populaires, le syndicat et l'Etat ne font qu'un. Comment savoir si l'aide provient de l'un ou de l'autre ? De leur côté, le syndicat américain de l'habillement et les partis socialistes étrangers, scandinaves notamment, ont aidé à certain moment la presse socialiste française.

Plus à droite, il est peu de mouvements politiques qui ne soient aidés par des milieux professionnels sympathisants. Le nom de leur trésorier est souvent significatif. Des industriels ou des commerçants sincèrement acquis aux idées défendues peuvent contribuer à la vie d'une fédération ou d'un parti tout entier. Le patronat d'outre-mer est de son côté attentif à ce que la politique pratiquée ou préconisée ne soit pas contraire à ses intérêts. Enfin, la question est posée de savoir combien de parlementaires

Illustrations de
Laurent de BRUNHOFF

reçoivent individuellement, notamment à l'occasion des élections, ou combien de partis reçoivent collectivement des subventions d'une ou plusieurs caisses noires ou camouflées sous l'activité transparente de sociétés d'études.

Par définition, ce trafic clandestin se prête difficilement à la publicité. En 1951, tout candidat bien disposé pouvait, s'il le désirait, percevoir 500.000 francs pour sa campagne. L'attribution était portée à un million s'il était ancien ministre. Dignité du pouvoir. Les chiffres, modestes au regard des frais et de l'adversité, auraient doublé en 1956.

⁂

CE qui parait regrettable, c'est moins l'existence que la clandestinité des subventions politiques. En Suède, tous les partis ont accepté de rendre publiques toutes leurs recettes, y compris celles qui proviennent des syndicats et organismes professionnels. La réglementation et le contrôle des finances des partis font l'objet de dispositions légales dans plusieurs pays, notamment aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne ; elles sont renforcées au cours des campagnes électorales. Mais en réalité, ces dispositions ne sont pas respectées, la réglementation est tournée et le contrôle difficile.

Il y a d'ailleurs quelque injustice à traiter de la même manière les partis de masse, en général de gauche, qui bénéficient du concours volontaire et gratuit de militants nombreux pour les tâches de propagande et même d'administration, et les partis de cadres, en général de droite, moins bien pourvus en adhérents et qui doivent faire appel à des collaborateurs salariés et donc à des subventions extérieures. La réglementation gênerait moins les premiers que les seconds. Mais serait-il équitable d'interdire l'aide des syndicats patronaux et non celle des syndicats ouvriers ? *Summum jus, summa injuria...*

⁂

SQUELETTIQUES ou massifs, les mouvements politiques s'interposent ainsi entre l'électeur et l'élu, puis entre celui-ci et le pouvoir. Roger Priouret observe qu'à la manière de la Constitution de 1791, mais sur d'autres bases, économiques et juridiques, la pratique distingue des citoyens actifs et des citoyens passifs. « Chaque Français majeur, écrit-il, se classe lui-même : s'il se contente de voter, il est un citoyen passif. S'il prend une part active à la vie politique, c'est-à-dire subsiste dans un parti, brigue un mandat, recherche l'influence, il devient un citoyen « actif ».

C'est vrai. Mais ne l'est-ce pas de toute communauté ? Dans une société anonyme, il y a aussi les actionnaires passifs qui délèguent leur pouvoir et les actifs qui s'entendent à l'utiliser. Parallèlement au régime légal des assemblées et des conseils élus, il y a le pouvoir de fait des groupes et des hommes d'affaires. Les Eglises elles-mêmes connaissent une structure comparable de fidèles passifs et de militants actifs. Ainsi toute communauté est-elle d'essence oligarchique. Il n'est pas dans la nature des rapports humains, a-t-on dit, que le grand nombre commande et que le petit obéisse.

Il en va de la sorte en politique. Il existe parallèlement au pouvoir qui légifère et exécute, celui des assemblées et des gouvernements élus, un pouvoir qui les conseille et les contrôle, celui des mouvements politiques. L'un et l'autre sont bâtis théoriquement sur le même type. Le Président du Conseil comme le chef du parti procèdent tous deux du peuple, mais à travers combien d'échelons ou d'écrans.

Car le régime électif est bien aussi oligarchique. Il n'est en même temps démocratique que si, de la base au sommet circule un courant de confiance, d'information, et peut-on dire de formation ?

⁂

IL n'y a démocratie, dans les institutions comme dans les partis, que si l'oligarchie qui les gouverne vient librement du peuple. Si la sève se tarit, la tête s'étiole. Le parti devient squelette. S'il impose une discipline à ses élus, c'est celle d'une armée fantôme ; s'il impose une loi au pays, c'est au nom d'une pensée perdue ; son pouvoir est usurpé. Il peut être légal ; il n'est plus légitime.

Les partis peuvent être coupés de leur source d'une autre manière ; l'apport et le renouvellement des militants s'opèrent normalement, mais entre eux et les dirigeants, la promotion est arrêtée. Le circuit ne fonctionne plus du bas vers le haut : l'état-major s'étonne bientôt que le retour s'opère mal. Les ordres du sommet sont mal compris et mal exécutés à la base. Le parti — comme son symétrique le pouvoir — s'ossifie. Il devient bureaucratique.

L'évolution de la politique française a malheureusement conduit, en fait de parti, à n'avoir le choix qu'entre des squelettes ou des monstres. C'est peut-être l'une des raisons fondamentales, bien qu'ignorées ou contestées, du mauvais fonctionnement du régime, de la désaffection qu'éprouve à son égard l'opinion. Le citoyen s'intéresse beaucoup aux élections, à peine aux partis et fort peu au gouvernement.

La France, il est vrai, s'ennuie. Lui demander de s'enthousiasmer, c'est trop. Elle semble par instant ne plus même s'intéresser à rien. La baisse de tirage des journaux d'opinion d'une année à l'autre en est une preuve. Celle des mouvements politiques ou syndicaux et de tous sans exception en est une autre. La cité est comme dans un état de somnolence. On ne la voit vraiment pas s'émouvoir soudain pour une cause juste ou bien un grand problème.

(Copyright Librairie Arthème Fayard.)

⁂

La semaine prochaine :

BIENTOT LE REVEIL ?

(1) Voir *L'Express* n° 325 du 13 septembre 1957 : *L'animal politique français*, et n° 326 du 20 septembre : *Les animaux intellectuels*. L'ouvrage complet paraîtra le mois prochain à la librairie Arthème Fayard, sous le titre *La France déchirée*.

(2) « Alertés par les représentants de l'agriculture, nos députés ont réagi et c'est probablement une des raisons qui ont motivé la chute du gouvernement Mayer. » « Nous avons tous participé plus ou moins de près ou de loin — pour ma part d'assez près — à la rédaction du décret du 9 août... » Ces aveux sans artifice illustrent la puissance des « lobbies ».

SOUS L'INVOCATION DE BAUDELAIRE

LA DYNASTIE CRÉPET

par MAURICE SAILLET

« J'*AI demain à déjeuner un jeune homme que Bouilhet m'a amené dimanche. Je l'avais connu enfant, lorsqu'il avait sept à dix ans. Son père, magistrat inepte, en faisait un perroquet et le poussait aux bonnes études. Mais malgré tous ses soins, il n'est point devenu crétin (ce qui désole le père) et a pris en goût sérieux la littérature.* »

C'est en ces termes chaleureux (cités par M. Jean Pommier dans sa belle préface aux *Propos sur Baudelaire*, de Jacques Crépet (1), que Gustave Flaubert présente à une amie le fondateur de la dynastie qui nous occupe.

En 1853, Eugène Crépet (1827-1892) avait assez de goût pour désirer faire la connaissance d'un écrivain qui n'était pas encore le romancier célèbre et scandaleux de *Madame Bovary*, et tout porte à croire qu'il se lia bien avant le procès des *Fleurs du mal* au poète qui devait être sa grande passion bibliophilique.

Flaubert et Baudelaire : ces deux parrains garantissent le « sérieux » de l'amateur de bonnes lettres, leur cadet de six ans, à qui l'on doit *Les Poètes français* — cette reine des anthologies, qui renferme quelques-unes des meilleures pages de *L'Art romantique*.

Cette entreprise mémorable n'alla pas sans traverse. Le poète des *Fleurs du mal* ne laissa de pousser à bout l'éditeur des *Poètes français*. Une brouille s'ensuivit, plus féconde que n'aurait été une amitié sans nuage. Vingt ans après la mort du poète, Eugène Crépet publia le volumineux *Charles Baudelaire, œuvres posthumes et correspondances inédites, précédées d'une étude biographique* (révélant ces textes capitaux : *Fusées* et *Mon cœur mis à nu*). Ce fut l'acte officiel de leur réconciliation intime.

Jacques, fils d'Eugène

Avec cet ouvrage de toute une vie, Eugène Crépet devenait le maître incontesté de la recherche baudelairienne et fondait du même coup cette étonnante dynastie — « les Crépet » — qui n'a peut-être pas d'équivalent dans l'édition française.

Pourtant, ce n'est point par dévotion au poète ou par goût particulier de l'étude que Jacques Crépet (1874-1952), fils d'Eugène, embrassa à son tour la carrière des lettres. Beau et solide gaillard, il préféra d'abord le divertissement aux bibliothèques.

Aux environs de la vingt-cinquième année, il s'avisa que le souvenir de son père n'était nulle part plus vivace que dans ses notes et documents sur l'auteur des *Fleurs du mal*. Dès lors, sa voie était tracée : accroître ce patrimoine, unir dans un même culte la mémoire du poète et celle de son biographe.

Le grand œuvre de Jacques Crépet — les dix-neuf volumes, parus entre 1922 et 1953, qui composent ce qu'il appelait modestement l' « édition corrigée » des *Œuvres complètes*, puis les éditions critiques, en collaboration avec Georges Blin, des *Fleurs du mal* et des *Journaux intimes* — représente une telle masse de vérifications, d'investigations de toutes sortes, qu'on peut le considérer, sur le plan de l'érudition, comme un digne pendant de la *Comédie humaine*.

Il s'en faut toutefois que ce monument contienne les multiples trouvailles de Jacques Crépet, ce qu'il nommait les « miettes baudelairiennes ».

Un nouveau volume, intitulé *Propos sur Baudelaire*, réunit aujourd'hui ses réponses à ces questions : Le poète avait-il lu son jeune disciple Mallarmé ? Quels sentiments portait-il à Théophile Gautier ? A-t-il plagié Xavier de Montépin ? Etc.

Ce qui frappe le plus, dans ce livre, c'est l'honnêteté du chercheur et son extrême soumission aux faits. Pour Jacques Crépet, il est évident que le destin du poète, tel celui du héros tragique, échappe aux jugements et aux interprétations. Aussi évite-t-il de s'introduire dans son histoire « en héros effarouché » ou, comme c'est la mode, en baudelairien exacerbé.

A Gide lui reprochant d' « expliquer » assez mal « *l'attitude servilement obséquieuse* » du poète à l'égard de Mérimée, Jacques Crépet répond qu'il a seulement tenté de la « justifier », car, poursuit-il, « *si j'avais voulu l'expliquer, c'est tout autre chose que j'aurais dit, à peu près ceci : Mérimée n'est pas le seul de ses contemporains à qui Baudelaire montra un respect, une soumission voisins de l'obséquiosité. Il y a eu aussi Sainte-Beuve, et Hugo, et Delacroix. Or, qu'est-ce que ces quatre hommes illustres ont eu en commun, qui lui faisait cruellement défaut ? L'art de se conduire. Ne cherchons pas plus loin... Quand il se comparait à ces mâles* (...), *il se jugeait coupable, coupable de n'avoir pas réalisé les virtualités de son destin.* » Et voilà pourquoi, « *près de ceux-ci, vidé de son orgueil, il ne se sentait plus qu'un petit garçon, à peine digne de les solliciter et de mériter leur intérêt.* »

Le « dauphin » Claude Pichois

Cette louable équanimité à l'égard des actes et des acteurs du drame baudelairien se retrouve dans le choix et l'agencement des témoignages qui composent le fascinant *Baudelaire devant ses contemporains* (2).

A n'en pas douter, elle est aussi la vertu première de l'éditeur de ces deux ouvrages, M. Claude Pichois, qui fut le collaborateur de Jacques Crépet.

Par le biais d'une thèse sur Philarète Chasles, ce creuset de toutes les curiosités de l'esprit romantique, M. Claude Pichois parvint très tôt à un remarquable « maniement » du XIX[e] siècle. Il lui restait à en faire bon usage. Or ses études scrupuleuses sur le général Aupick, beau-père du poète, et sur la Belle aux cheveux d'or, nous le montrent à l'abri de la petitesse ou de la suffisance qui gâtent les travaux de maint critique chevronné. Enfin, son « édition chronologique » de Baudelaire au Club du Meilleur Livre, qui renouvelle notre connaissance du poète, témoigne de l'excellence de ses inspirations.

Notre confiance accompagne M. Claude Pichois, qui se doit de poursuivre et parfaire l'œuvre admirable d'Eugène et Jacques Crépet !

M. S.

(1) *Propos sur Baudelaire*, par Jacques Crépet, rassemblés et annotés par Claude Pichois, préface de Jean Pommier (Mercure de France). 230 pages, 600 francs.

(2) *Baudelaire devant ses contemporains*, textes recueillis et annotés par W.T. Bandy et Claude Pichois (Editions du Rocher). 350 pages, 890 francs.

LA SEMAINE

Le temps des hommes

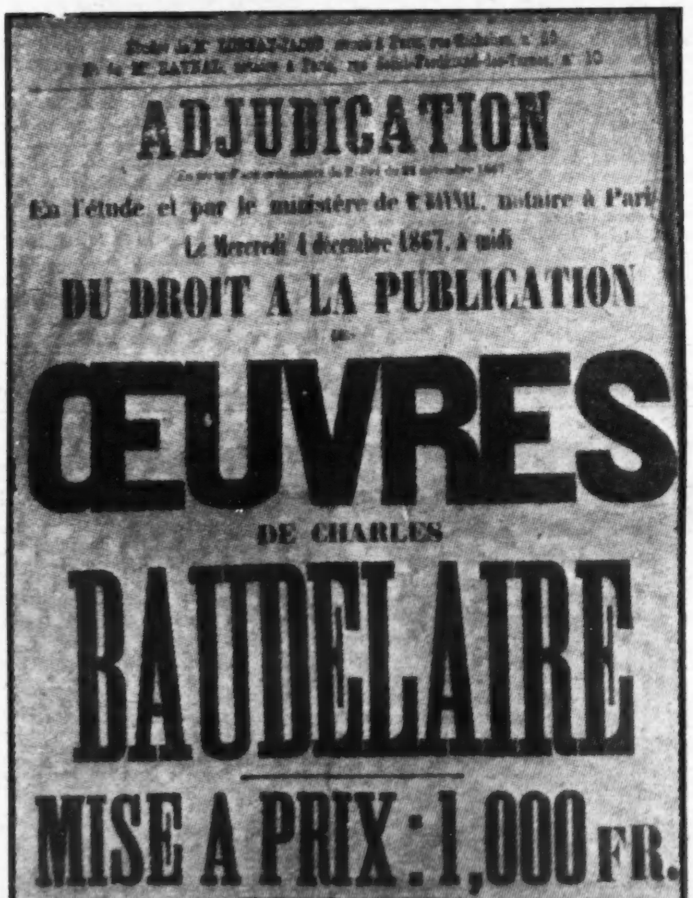
● *Sartre, Sagan et Kadar.*

DANS un récent numéro du *New Statesman*, Alexandre Werth, qui vient de publier une étude importante sur la France, attaque violemment *Les Temps Modernes*, la revue de Jean-Paul Sartre qu'il considère comme un « fouillis » n'ayant qu' « une importance occasionnelle ». Ces occasions, selon Werth, sont les numéros qui contiennent une prise de position de Sartre : il est donc à supposer que le numéro de septembre de cette revue constituera, même pour ce critique sévère, un événement. Jean-Paul Sartre y commence en effet la publication de sa grande étude sur l'Existentialisme et le Marxisme. Nos lecteurs en connaissent déjà les idées directrices, puisque nous les leur avons présentées, lorsque Sartre a donné des extraits de son texte à une revue polonaise. Ce texte serré, qui précise l'attitude actuelle de Sartre dans le domaine philosophique est presque impossible à résumer; tous ceux qui s'intéressent au mouvement d'idées contemporain ne manqueront pas sa lecture.

∴

Françoise Sagan, elle aussi, reste au centre de la discussion. La critique littéraire a dit son opinion et on trouve dans ses jugements toutes les nuances intermédiaires qui couvrent le long trajet qui va de « génial » à « nul ». Après les jugements proprement littéraires, nous entrons maintenant dans le stade de la critique sociologique. Parmi de nombreuses attaques malveillantes et négligeables se trouve un article qui cherche à élever le débat. Dans *Le Monde*, Georges Hourdin juge sévèrement une littérature qui n'insiste pas suffisamment sur « *le caractère dépassé de l'individualisme charnel* ». Et aussitôt après il cite parmi les grands écrivains du passé ceux qui ne se sont pas contentés de chanter cet « individualisme charnel », mais qui, dans leurs œuvres, « *ont fait vivre leurs personnages dans le temps des hommes* ».

Que cache ce mystérieux « *temps des hommes* » ? Georges Hourdin nous le dit au cours de son article : « *Le malheur permanent, l'ignorance, la crasse, le manque d'hygiène, la faim* (qu') *éprouvent les masses innombrables de l'Extrême-Orient, de l'Islam ou de l'Afrique* ».



L'AFFICHE DE MISE A PRIX DE LA PROPRIÉTÉ DES ŒUVRES COMPLÈTES DE BAUDELAIRE
Acquis pour 1.700 francs... par un éditeur

Est-ce vraiment sérieux d'exiger de Françoise Sagan qu'elle tienne compte de tous ces malheurs ? Une œuvre littéraire ne se juge pas sur ce qu'elle n'est pas, mais sur ce qu'elle est. Est-il nécessaire de refaire la comparaison cent fois faite entre la pomme de M. Cézanne et les grands tableaux de la fin du siècle dernier où fourmillaient de nombreux personnages, malheureusement sans aucune valeur esthétique ?

Il n'est pas de notre intention de dire que Françoise Sagan est l'égale de Cézanne. Mais lorsque Georges Hourdin évoque parmi ses exemples Mme de Lafayette comme un des représentants de ceux qui ne négligeaient pas le « temps des hommes », on reste rêveur. On imagine facilement une critique sociologique de *La Princesse de Clèves* pour avoir oublié de parler de la Fronde, des abus de l'aristocratie, du pouvoir absolu, etc.

Ne vaudrait-il pas mieux rester dans le domaine littéraire et juger Françoise Sagan en fonction de ce à quoi elle prétend ? Une critique *littéraire* serait plus utile, aussi bien pour elle que pour ses lecteurs, et on pourrait dire alors que si elle maîtrise parfaitement la forme de la nouvelle dans ses deux premiers livres, celle du roman recèle encore pour elle de nombreux mystères.

∴

Mais le document le plus pathétique de la semaine est peut-être la « Protestation » diffusée par le bureau de presse de la Légation de Hongrie. Cent soixante et onze écrivains hongrois — c'est-à-dire à peu près tous les

→

LES SECRETS DU SOLEIL

Réservoir inépuisable d'énergie. Les explosions atomiques internes du soleil sont de plus en plus puissantes et fréquentes... Sa chaleur croît sans cesse et, seule, l'atmosphère nous empêche actuellement d'être brûlés. Achetez dès aujourd'hui votre Sélection d'Octobre; vous verrez si elle sera toujours suffisante pour nous protéger.

→

écrivains connus vivant actuellement en Hongrie — ceux qui représentent le plus dignement la conscience hongroise comme d'obscurs porte-plume compromis dans la « collaboration » avec le régime Kadar, ont signé côte à côte une « Protestation contre la discussion à l'O.N.U. de l'affaire hongroise ». Seuls les écrivains emprisonnés n'ont pas été sollicités par les collecteurs de signatures. Nul doute que, s'ils l'avaient été, Dery, Hay, Bibo, Tardos et les autres auraient signé avec le même élan que leurs confrères.

Le document fait état de certaines « divergences » sur *« toute une série de questions de détail et quelques questions fondamentales »*, mais il fait dire à des écrivains qui, en grande majorité, poursuivent la grève des plumes, c'est-à-dire refusent de publier quoi que ce soit dans les organes kadaristes, que *« l'aide des troupes soviétiques a écarté le danger de plus en plus grand d'une contre-révolution sanglante »*. Ce qui signifierait qu'ils sont unanimes à approuver l'intervention soviétique.

Cette « protestation » a été dictée de toute évidence par les conseillers littéraires de la police politique. Elle est apparue aux meilleurs des écrivains comme une parade efficace contre la persécution kadariste. Personne ne se singularise, tout le monde signe, et ainsi personne ne se signale à la bienveillante attention de la nouvelle police politique.

Diffusée en Hongrie, la « protestation » n'ébranlera pas grand monde. Depuis les aveux de Mindszenty, de Rajk et de Kadar lui-même, les Hongrois sont édifiés sur la valeur des *mea culpa*.

Mais il est poignant de trouver, au bas de ce document, certaines signatures.

CONGRÈS

Le Pen-Club à Tokio

● ***L'Occident et l'Orient s'affrontent.***

DES l'arrivée sur le terrain de Tokyo, nous sentons tous, grands ou petits écrivains, que l'on nous investit d'une importance à laquelle nous ne nous attendions pas : soudain, nous devenons vraiment les délégués de l'Europe, d'une Europe qui médite, qui pense, qui s'efforce de créer de la beauté, qui détient peut-être le secret d'une immense communion et non pas ceux d'une Europe triomphant sur les champs de bataille et dans les usines parce qu'elle a découvert le lien qui peut exister entre la réflexion et l'efficacité.

Merveilleux prestige que l'homme de lettres a gardé en Orient : voici la tenancière d'un restaurant d'ouvriers et d'intellectuels pauvres qui a fait une collecte et remis 3.000 yens au Pen-Club ; voici tout un quartier commerçant qui vient au devant de nous, qui nous remet ces mille petits cadeaux qui font au Japon partie de la civilité. Les enfants des rues, les chauffeurs de taxi — qui, comme en France, parlent avec leurs clients — le jardinier de mes amis, tous savent que, pour la première fois depuis presque trente ans qu'il existe, le Pen-Club vient siéger en Asie.

Mais avant que l'on nous fasse ainsi concrètement sentir qu'il convient que

LA BANDEROLE DU CONGRÈS DU PEN-CLUB A TOKYO
Parmi les délégués, Steinbeck, Moravia...

le passé rejoigne le présent, c'est dans la vaste salle d'un building que se tient le congrès : 360 écrivains — parmi lesquels plus d'Orientaux que d'Occidentaux — représentent ici vingt-six nations.

Parmi les délégués, nous reconnaissons Dos Passos, Moravia, Steinbeck, Angus Wilson, Guéhenno, Caillois. Le président du Pen-Club japonais, Kavabatta, dirige la première séance.

Le sujet traité devant être *« l'influence réciproque des littératures occidentales et orientales »*, nous nous sommes, dès cette séance inaugurale, trouvés devant l'un de ses aspects essentiels, puisque nous autres Français ignorions tout de l'œuvre d'un homme que les Japonais s'accordent à reconnaître comme un grand romancier. Or, les Japonais et, avec eux, presque tous les Orientaux, sont admirablement informés de nos littératures.

Comment pallier cette inégalité ? Bien des suggestions seront faites au cours du congrès. Donald Keene, auteur et traducteur en anglais d'une excellente anthologie des écrivains japonais de 1868 à nos jours, souligne les difficultés que rencontrent ceux qui traduisent des œuvres asiatiques ; difficulté des langues, relative indifférence du public européen, rétributions infimes.

Le congrès décida alors d'organiser un service de comptes rendus destinés aux éditeurs et à la presse.

Suekichi Aono, après avoir parlé des diverses influences occidentales qui s'exercèrent sur son pays, nous dit qu'on pouvait *« imaginer plusieurs raisons à l'aptitude japonaise à l'assimilation, mais la raison principale de cette aptitude semble être le fait que, n'ayant jamais été conquis, nous nous sommes nourris des choses étrangères en nous y adaptant de nous-mêmes et sans que notre fierté nationale en soit froissée »*.

Hongrois et Polonais

Le docteur Alisjhabana, délégué de l'Indonésie, dans un discours remarquable, déclara que *« les temps sont mûrs pour une synthèse historique de la littérature mondiale passée et présente »*.

On le voit, les points de vue étaient souvent divergents, les opinions souvent contradictoires, mais la bonne foi des orateurs était totale et leurs exposés le plus souvent riches en aperçus nouveaux pour ceux qui venaient des autres horizons que les leurs.

Mais aujourd'hui, chaque fois qu'on traite de conceptions du monde, on s'approche de la politique. André Chamson, président international des Pen-Clubs, avait, dès la première séance, clairement défini son point de vue et affirmé qu'il n'avait pris position devant les événements, au nom de l'organisme qu'il représente, que *« lorsque la liberté et même la vie de certains de ses confrères avaient semblé en danger... du fait de leur vocation d'écrivains »* et cela *« sans considération ni de race, ni de nation, ni de religion, ni de régime »*.

La question épineuse, on l'imagine sans peine, fut celle des écrivains hongrois. Une motion tendant à exclure le Pen hongrois officiel coupable, sous sa forme actuelle, de graves irrégularités, fut remaniée et devint une demande d'enquête rapide. Ajoutons à cela qu'à la fin du congrès, soixante écrivains signèrent un manifeste demandant la libération de leurs confrères emprisonnés en Hongrie.

Mais avant même cette dernière manifestation, le délégué polonais Antoine Slonimski nous avait fait sentir, dans un des plus émouvants et des plus courageux discours que nous entendîmes, combien incertain encore est le destin de ceux qui pensent et écrivent dans les démocraties populaires. *« Le communisme stalinien »*, dit-il, *« a créé de nombreux mythes. L'époque contemporaine a vu la vie elle-même et la liberté individuelle soumises à une divinité omnipotente et au caprice d'un essaim de démons vindicatifs. Nous ne sommes pas sûrs que cette ère ne reviendra pas. Comment lutterons-nous contre ces démons, s'ils reparaissent ? »*

On aimerait pouvoir croire qu'une rencontre comme celle de Tokyo peut être un barrage contre un semblable retour.

CLARA MALRAUX.

ON VOUS EN PARLERA

UN MONDE MINUTIEUX

LADISLAS DORMANDI

CELA (1) débute comme dans le « Courrier du cœur » : Denise, trente ans, assez jolie, se lamente : comment retrouver l'affection d'un mari qui prétend s'ennuyer entre ses bras ?

Denise est tellement obsédée par ses problèmes intérieurs qu'elle ne voit point s'ébaucher une intrigue entre son mari et sa jeune nièce : ce sont les défauts de la psychologie introspective ! Quand elle lève les yeux, c'est pour voir son mari s'enfuir avec la jeune fille...

Commencent alors de mauvaises années. Ladislas Dormandi a voulu que son héroïne place son obstination et son orgueil à détruire toutes ses possibilités de bonheur : murée dans sa solitude de femme abandonnée, elle frôle cette sorte de folie qui est une sorte de suicide par la solitude.

Comme elle se juge indigne du bonheur, elle repousse les avances de son avocat, David, visiblement amoureux d'elle et qui lui propose de l'épouser, repousse les situations qu'on lui propose. Devenue infirmière et assistante sociale, elle se consacre à la réadaptation des suicidés manqués !

Evidemment, quelque chose est brisé chez Denise : il lui faut l'humiliation, l'échec, la destruction calme et lucide de son plaisir. Ainsi, elle jette David dans les bras de sa meilleure amie et reconstitue volontairement ce qu'elle a jadis subi. Un jour, elle se donne à un inconnu qui la prend pour une prostituée. Un autre jour, elle s'indigne du bonheur de David et de son amie. Alors, elle se tue.

Un art baroque

Il y a toujours des pages en trop dans tous les romans de Dormandi ; mais si le lecteur fait effort pour entrer dans ce monde minutieux qu'on lui propose, il est vite récompensé : le minotaure du labyrinthe édifié par Dormandi, c'est un humour cruel.

Ainsi, dans cette surprenante institution d'aide aux suicidés manqués, la masochiste Denise fait l'apprentissage de son malheur et de sa propre mort, comme les petits-bourgeois de *Pas si fou*, le précédent roman de Dormandi, jouaient aux Sioux dans la campagne, un jour de congé, pour apprendre la liberté ! C'est alors que *Tu mourras seul* devient un livre relativement féroce, puisque Denise, la frigide Denise, n'est en somme qu'un personnage comique dont la destinée est tragique.

Voilà le fil qui unit entre eux tous les livres de Dormandi et conduit le lecteur à les reprendre tous, les uns après les autres. Nous reconnaissons à la fois cet univers et cet art : c'est celui de Kafka, de l'écrivain croate Krleza, celui de Broch, c'est le monde de la vieille Autriche-Hongrie transposé à Paris. Plonger des farfelus tragiques ou non dans un monde qu'on croirait construit par Bouvard et Pécuchet n'est pas si commun. Si le baroque autrichien s'épanouit dans les livres de Dormandi, c'est dans la mesure où revivent chez Denise, la petite bourgeoise parisienne, les belles et hystériques malades du Docteur Freud...

(1) **Tu mourras seul**, roman de Ladislas Dormandi. Editions Pierre Horay, 315 pages, 690 francs.

ESSAIS

● ***Dante n'était pas seulement dantesque.***

Dante et la splendeur italienne

par Jacques Madaule, Ed. Le Club Français du Livre (Collection « Portraits de l'Histoire »).

C'EST un fait que Dante est peu connu en France, sinon des spécialistes ou des érudits ; il lui a presque fallu attendre le romantisme pour être reconnu ici comme l'un des plus grands poètes de l'humanité, mais cette reconnaissance tardive, liée à la

ÉDITIONS ALBIN MICHEL
RENTRÉE 1957

ALIX D'UNIENVILLE
QUI ES-TU ?
Un petit village des bords de la Loire où des morts mystérieuses sèment l'épouvante

GUY LE CLEC'H
TOUT HOMME A SA CHANCE
Le roman des HOMMES de 40 ans

ANNE-MARIE SOULAC
DANS CETTE GALÈRE
Telle l'ARIANE du mythe, abandonnée sur la plage...

Trois volumes in-16° sur alfa "cellunaf"

3 jeunes romanciers affirment leur talent

ROMANS FRANÇAIS

SOLDATS DE PLOMB

par MADELEINE CHAPSAL

ETIENNE (1) voit ce qui l'entoure sous le mode des mathématiques. C'est dire qu'il est encore un enfant. Son père surgit-il à l'extrémité d'une pièce ? Etienne médite sur les lois de la perspective. Malade, les figures de la géométrie envahissent sa chambre ; un parallélépipède devient un navire de guerre, aussitôt cerné, « rien ne ressemble plus à un périscope qu'une épingl· sur un édredon ». De la bataille navale on glisse à la balistique, puis à la logistique, et bientôt, avec un petit camarade, c'est, sur le plancher de la nursery, la guerre.

Guerre où la théorie et la pratique se révèlent également savantes : les avantages de « l'encerclement » et de « l'écrasement » sont pesés ; on examine les grands modèles, Cannes, Austerlitz ; un ingénieux système de câbles métalliques permet de balancer une aviation (de plomb) sur les défenses ennemies (en carton) ; les notes de service ont l'odeur des amorces et un accent churchillien. Puis c'est l'intervention de l'arme absolue. Après quoi le « maréchal » et le « duc » sont priés par leur bonne de « nettoyer cela » avant l'heure du dîner.

Circuler parmi des soldats de plomb est une occupation des enfants qui n'est pas enfantine. Bien des adultes en témoigneraient. Exercice d'intelligence où se dissimule un défi à la puissance paternelle.

Les dernières vacances d'Etienne avant son entrée au collège sont ainsi tissées d'épreuves et de rêvasseries : grimper au faite du sapin, adresser d'imaginaires diatribes à la Chambre des Députés, banderiller son père de questions. M. de Sallenôve, homme éminent et respecté, y répond patiemment et avec entrain ; mêlant à son enseignement — "l'eau bout à 100° — des conseils sur le choix futur d'une grande carrière. Mais Etienne entend ce discours d'une tout autre oreille et court apprendre à sa mère la nouvelle qu'implique, pour tout enfant, l'annonce de sa propre croissance : « Papa va mourir, vous savez. »

Bonnes pages aussi celles où Etienne, rejeton de grands bourgeois, prend un ton de hauteur et de précision scientifiques pour observer les poules, et s'adonne aux bulles de savon avec la passion, minutieuse et suicidaire, d'un turfiste.

C'est que le cercle d'adultes vers qui se hausse ce garçonnet en vacances n'est pas, on le devine, de petit diamètre ; sur les solides assises de la fortune, l'intelligence s'y allie au pouvoir. Le Président du Conseil est un ami de papa. A cette dure mathématique, Etienne, qui s'initie vite, oppose encore drôlerie et fraîcheur.

Le livre n'est qu'un très léger récit, une pochade, mais d'un ton peu commun. Quelques épis lestement glanés aux gerbes de Giraudoux.

★

« L'UNIQUE OBJET » (2), littérairement d'une qualité moindre, est aussi un récit court et linéaire ; mais d'une visée tout autre, poursuite du comique à travers l'angoisse.

Le roman ouvre sur une séquence-choc : un accident de voiture, un témoin assis sur une pierre, indifférent. Puis le récit oblique vers l'allégorie : l'Homme dans le Village, face à l'Unique Objet. L'homme, c'est Diego, horloger du village, souvent condamné au chômage par pénurie : il n'existe, là où il exerce, qu'une seule montre, hélas rarement faussée, celle du maréchal-ferrant. Diego nourrit pour cette unique cliente une passion prodigieuse : il rêve des heures entières à l'emmêlement de ses rouages piqués de rubis, aux joies — mais quand ? — d'une réparation, ou même d'un humble graissage. Obsession si vive que c'est avec ennui et sans surprise qu'il tire de la voiture accidentée une femme, évanouie et très belle.

Il la porte chez lui, la couche, puis l'abandonne — il n'y a pas de médecin dans ce village, perdu au milieu des sables.

Et le drame se noue : ce même jour le maréchal-ferrant confie enfin à Diego sa montre, cassée. En possession de l'objet de toutes ses concupiscences, Diego se calfeutre dans son atelier. Un peu plus tard, remise, la femme, Elinor, s'active à travers la maison, trouve l'horloger, s'offense de découvrir qu'elle lui est, corps et âme, invisible ; Diego ne voit plus que la montre, au ventre épars sur sa table.

Entre la montre et la femme s'engage alors un combat de femelles, dont le paisible artisan est l'enjeu. Le roman s'achève par la victoire d'Elinor qui, ayant exterminé la montre, prend sa place dans le cœur de l'horloger, puis, comme il se doit, le quitte aussitôt.

L'épreuve de force entre la femme et l'objet est décrite avec humour. Elinor, tantôt femme d'intérieur, tantôt vamp, déploie le grand jeu de la séduction. La montre, passive, possède des attraits non moins puissants : l'énigme de sa bonne marche. Et Diego, tant qu'il est uniquement occupé de problèmes d'horlogerie, montre ce front pur et ces mains laborieuses que les femmes prennent si vite pour un défi.

Mais pourquoi ce haussement du col vers le symbole, pourquoi ces majuscules ? La Ville, le Village ? Les personnages de Guy Bechtel ne respirent pas l'angoisse, mais une saine et joyeuse malignité. On ne voit guère ce qu'ils gagnent au transport dans les espaces imaginaires. Diego est un homme simple, qui aime bien son métier et sa tranquillité. Elinor s'appellerait volontiers Brigitte ou Mariette. Et Guy Bechtel qui sait assembler et mettre en mouvement, bon horloger, d'assez fins rouages, aurait intérêt à ne pas déguiser en personnages de fable les hommes vivants dont il parle.

M. C.

(1) *Etienne et les mathématiques*, par Amé de Viny, Ed. Denoël. 174 pages.

(2) *L'Unique objet*, par Guy Bechtel. Ed. Laffont. 214 pages. 540 francs.

découverte du moyen âge, ajouta encore aux légendes dont il fut la victime : de héros moyenâgeux, à la fois fidèle des cours d'amour et théologien abstrait, il devint un héros gothique, chantre exclusif de l'*Enfer* et soupirant enamouré de Béatrice. L'épithète « dantesque » est tellement devenue un cliché qu'en évoquant un paysage infernal ou une vision inhumaine, elle vaut pour n'importe quoi plutôt que pour l'œuvre de celui qui l'a suscitée : « dantesque », après tout, s'applique d'abord à cette *Divine Comédie* qu'il faut sans doute une âme florentine ou un esprit à tout le moins averti du moyen âge pour comprendre et apprécier à sa vraie valeur.

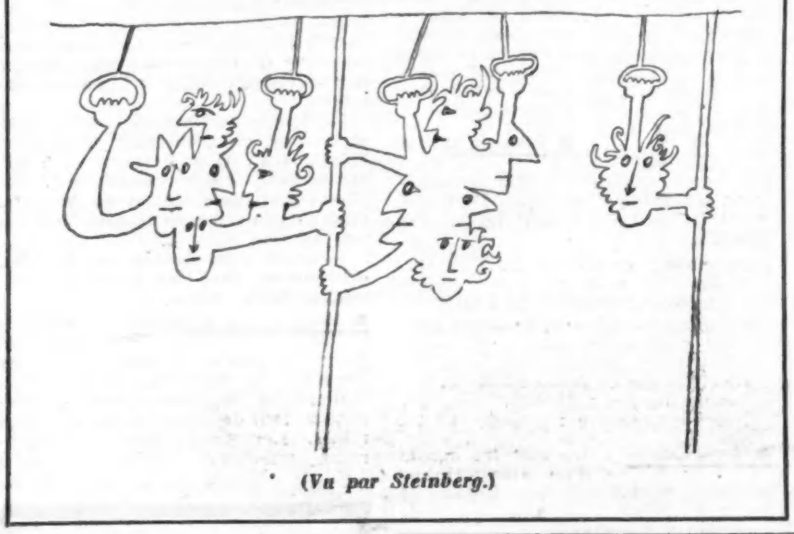
Au début de l'essai qu'il vient de consacrer à *Dante et la splendeur italienne*, c'est ce que soutient pertinemment Jacques Madaule, en réplique à l'affirmation de T.S. Eliot suivant laquelle Dante est le plus facile des poètes et qu'il n'est besoin de rien savoir des choses de son époque pour le lire et le goûter. Bien sûr, Eliot n'a pas tout à fait tort, et Dante ne serait pas très grand poète s'il fallait se faire historien pour s'initier à son œuvre ou se convertir à l'esprit œcuménique du moyen âge pour comprendre ce dont il s'est nourri et ce dont il fut l'initiateur. Il est vrai pourtant que toutes les allusions, allégories, correspondances avec la théologie et la philosophie chrétiennes de la *Divine Comédie* supposent connus non seulement l'histoire de Florence, mais encore le sens et le contenu de la « spiritualité » du moyen âge finissant.

Ce n'est donc qu'après avoir minutieusement situé Dante dans son époque et décrit les étapes de sa vie, les dessous de son exil fameux de Florence, que Jacques Madaule aborde le commentaire de la *Divine Comédie*. Hélas ! l'hommage une fois rendu à la vérité historique, pourquoi faut-il que la beauté poétique soit l'objet d'une dissertation aussi académique ? Par rapport au commentaire de T.S. Eliot ou de Benedetto Croce, c'est ici que l'étude de Jacques Madaule, loin d'aider le lecteur profane à percer les secrets de l'œuvre ou même seulement à en saisir la profondeur et les beautés, l'égare dans une forêt aussi touffue qu'absente de charme.

La dernière partie de cet essai présente plus d'originalité : Jacques Madaule y étudie le rôle de cristallisateur que Dante joua légitimement pour le nationalisme romantique du *Risorgimento* et indûment pour le nationalisme fanatique de l'époque fasciste.

Le lecteur, enfin réveillé du sommeil poli où l'entraînaient pesamment, mais sûrement, tant de phrases « pour ne rien dire » et tant de circonlocutions pour témoigner « du bien écrire », quand il s'agissait de poésie, en vient à regretter que ne soient pas davantage développés ces chapitres où Dante apparaît aussi vivant parmi nous que sa légende.

L'enfer moderne : le métro



(*Vu par Steinberg.*)

PHILOSOPHIE

● *A la portée de l'honnête homme.*

Panorama des idées contemporaines

sous la direction de Gaëtan Picon. Ed. Gallimard. 793 pages. 1.500 fr.

CE qui distingue ce *Panorama* des trop nombreux ouvrages du même genre qui paraissent ces temps-ci, encyclopédies, tableaux, synthèses, etc., c'est la volonté de *« faire constamment appel, pour dessiner ce portrait d'un moment de l'esprit à ceux qui l'ont fondé, ou qui l'incarnent »* (Gaëtan Picon).

L'essentiel du livre consiste en textes choisis, situés et présentés par divers spécialistes. Cette méthode déjà largement utilisée dans les recueils universitaires — par exemple, pour la philosophie, les excellents ouvrages de Daval et Guillemin — a l'avantage de permettre un contact direct, si partiel soit-il, avec les auteurs.

Retour aux sources

Pour l'honnête homme d'aujourd'hui, qui n'a décemment pas le temps de tout lire, ce retour aux sources est sûrement beaucoup plus profitable que la lecture de résumés de seconde main.

Il reste qu'en dépit du soin mis par les collaborateurs à ne retenir que les « textes-clés », c'est-à-dire les pages où l'inventeur d'idées s'explique sur son invention, de nombreux lecteurs non avertis risquent d'être vite débordés. Réduire Heidegger à quelques extraits de *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Sartre à l'analyse du regard d'autrui, Merleau-Ponty à la préface de la *Phénoménologie de la perception*, c'est finalement préjuger la connaissance de l'œuvre complète qui, seule, peut donner un sens à ces passages.

Il est vrai que le projet n'est pas tant de dresser un bilan précis des recherches intellectuelles et artistiques de ces vingt dernières années, que d'en évoquer l'esprit général. A ce compte, le but est atteint.

On aura, le livre refermé, une juste idée de l'orientation de notre époque, et peut-être l'envie de pousser plus avant la lecture de quelques-uns des auteurs cités. N'en resterait-il que cela, ce livre a sa raison d'être.

un ROI pour RIRE
sous la IVe république
LE RÈGNE ÉPHÉMÈRE DE PÉPIN IV
Une satire humoristique de
JOHN STEINBECK
del DUCA PARIS

CE N'EST PAS QUI TROUVERA DU

par J. L. CRÉMIEUX-BRILHAC

LES chiffres, voyons les chiffres en face, sinon nous n'en sortirons pas.

Car tout le monde a des raisons d'avoir bonne conscience : les bureaux et les recteurs, les professeurs de taupe et le Conservatoire des Arts et Métiers, probablement aussi les Finances qui ont accordé à l'Education Nationale pour 1958 50 milliards de plus qu'elles n'auraient souhaité.

Le malheur, c'est que nous sommes en période révolutionnaire, dans une révolution aussi profonde que le passage de l'âge de la pierre à l'âge du fer.

Le malheur, c'est que la grande bataille de l'Afrique et de l'Asie est engagée : la vie des pays sous-développés, l'avenir de l'espèce sont en jeu. L'issue dépend des hommes — nombre et qualité — que nous pourrons jeter dans la balance.

Le malheur, c'est que 200.000 hommes cultivés ne font plus de la France de 1957 le premier pays du monde : pour rester une grande puissance économique et maintenir les Territoires d'outre-mer, il nous faudra demain 60 % de cadres techniques. Et ni Chartres ni Versailles ne nous donnent aucun droit sur l'avenir.

Dans le monde entier, on sonne l'alarme : entre 1954 et 1957, les Etats-Unis ont augmenté le nombre de leurs diplômés de Sciences appliquées de 26.000 à 46.000, soit 70 %.

En U. R. S. S., les formations d'ingénieurs sont passées entre 1954 et 1956, de 53.000 à 70.000, soit une augmentation de 35 %, et dans la décennie 1950-1960, l'U. R. S. S. aura formé 1.200.000 ingénieurs et chercheurs.

L'Allemagne augmentera de moitié ses promotions d'ingénieurs d'ici 1960.

Pourtant, chaque pays s'inquiète de ne pas faire assez.

Et nous ?

« Pendant ce temps, nous nous sommes laissé gagner de vitesse ! », s'écriait l'an dernier le président Mendès France en ouvrant le Colloque de Caen.

Pour 43 millions d'habitants, combien produisons-nous de bacheliers scientifiques ? 10.000 par an.

Nous faisions jusqu'ici 4.000 ingénieurs : il nous en faudrait le double, sinon le triple ; nous recrutons 700 professeurs scientifiques là où il en faudrait 2.500 à 3.000.

Bilan d'une faillite ? Pas encore. Carence inqualifiable ? Non. Bien au contraire : les dix-huit derniers mois marquent le début du redressement. Grâce à René Billères, un ensemble impressionnant de mesures a été pris :

— Horaires de maths allongés d'une heure ou d'une demi-heure de la 6e à la 3e.

— Recrutement de professeurs contractuels.

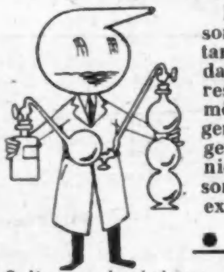
— Organisation de classes de reconversion pour les bacheliers philo.

ACTUELLEMENT, on manque de main-d'œuvre dans toutes les branches. En sera-t-il de même dans quelques années quand les jeunes d'aujourd'hui auront terminé leurs études professionnelles ?

Il est très difficile d'évaluer avec exactitude les besoins d'un pays comme la France ; une économie stagnante, et les débouchés ne s'élargiront guère dans les années à venir. Une économie en expansion, seule capable d'empêcher notre pays de devenir une « nation sous-développée » et un grand nombre de débouchés s'ouvriront à la jeunesse.

En tenant compte des évolutions récentes dans notre pays et à l'étranger, ainsi que de la complexité croissante des techniques modernes, on peut penser que des débouchés nombreux seront assurés dans plusieurs directions pour ceux qui auront reçu une bonne formation.

Carrières scientifiques



Les débouchés sont très importants en France, dans les territoires d'outre-mer, même à l'étranger, car l'intelligence et la technique françaises sont d'excellentes exportations.

● INGÉNIEURS : Le déficit en ingénieurs varie énormément suivant les branches d'activité. Voici, par ordre croissant, les besoins signalés (1) :

Agronomie et agriculture : 10 %.
Mines : 25 à 30 %.
Formation générale : 20 à 50 %.
Chimie (pétrochimie, matières plastiques) : 50 à 80 %.
Electricité : 50 %.
Electronique et radio : 100 %.
Aérotechnique : 100 %.
Energie nucléaire : plus de 100 %.

● TECHNICIENS : Ils sont les agents d'un niveau intermédiaire entre l'ingénieur diplômé et l'ouvrier qualifié. Les besoins actuels sont loin d'être couverts ; ils s'accroîtront largement encore si nous tenons compte du taux probable d'expansion de l'économie dans les années à venir.

La formation d'un nombre de « techniciens supérieurs » trois ou quatre fois plus élevé est demandée dans toutes les branches. Plusieurs écoles d'ingénieurs ont des sections « techniciens ». Les situations obtenues sont intéressantes.

Le point de départ est au minimum le niveau deuxième ou première avec aptitudes scientifiques ou mieux bac maths, formation collège technique ou école nationale professionnelle.

Les branches en expansion

● ELECTRICITÉ ET ÉLECTRONIQUE : Les progrès de la synthèse entre la mécanique et l'électricité sont à la base de toute science et de toute technique moderne. Il existe dans cette branche des débouchés dans les années à venir pour plusieurs milliers de jeunes gens : ils sont ainsi chiffrés par le président du Syndicat national des industries radio-électriques : ingénieurs, 500 à 600 ; techniciens, 1.000 ; professionnels, 2.400.

La formation des techniciens est assurée par les collèges techniques, écoles nationales professionnelles, écoles spécialisées. Il existe un centre « électronique » de formation professionnelle des adultes.

● AUTOMATION : En dix ans, les progrès techniques s'industrialisent, ouvrant des débouchés aux spécialistes de l'organisation du travail des machines, aux ingénieurs fabriquant les systèmes automatiques, aux ingénieurs d'entretien et au personnel d'encadrement.

● ENERGIE NUCLÉAIRE : A Saclay, 41,1 % du personnel est hautement qualifié au point de vue scientifique. Outre les carrières d'ingénieurs, de nombreuses carrières de techniciens sont offertes par le Commissariat à l'Energie atomique :

— Agents techniques, surtout chimistes et électroniciens (formation E.N.P., C.T., Conservatoire des Arts et Métiers, écoles spécialisées). Ces postes sont également accessibles aux étudiants en sciences ne possédant pas une licence complète.

— Dessinateurs-projeteurs, d'études, d'exécution dans les branches électricité, radio, mécanique.

● RECHERCHES MINIÈRES : Débouchés importants pour les cadres recrutés parmi les licenciés ou diplômés d'écoles spécialisées et pour les agents de maîtrise sortant des écoles techniques des mines. Les prospecteurs en matériaux nucléaires sont recrutés à l'issue d'un cours de prospection organisé par le C.E.A. Une école de techniciens en géologie va s'ouvrir à Nancy (niveau bac première partie) ; débouchés en métropole, Union Française.

Pétrole. — Les géologues, géophysiciens et ingénieurs-foreurs font surtout défaut parmi les ingénieurs. Parmi les cadres de maîtrise, on manque de topographes, de maîtres-sondeurs et de chefs de chantier ; parmi les techniciens, d'agents techniques de boues et d'assistants de laboratoire.

Un diplôme de grande école n'est pas toujours nécessaire, même aux postes les plus élevés. La formation secondaire avec bachot scientifique ou universitaire avec quelques certificats de licence est souvent suffisante.

● AÉRONAUTIQUE : Débouchés importants pour les techniciens de la circulation aérienne, de l'infrastructure et pour ceux de l'industrie aéronautique (calculateurs, dessinateurs).

● STATISTIQUE : Besoins de statisticiens capables de s'orienter vers la recherche opérationnelle. Formation mathématique du niveau de la licence et technique pour comprendre les problèmes de l'entreprise.

● BATIMENT : Nombreux débouchés pour spécialistes des techniques modernes : béton armé, chauffage central, ventilation, conditionnement d'air, insonorisation.

Débouchés limités dans l'architecture ; les débuts dans la profession sont en général difficiles.

Des centres de formation professionnelle des adultes offrent à des jeunes ayant un certain niveau intellectuel un apprentissage rapide de spécialiste : conducteur de travaux, dessinateur-projeteur en béton armé, dessinateur d'études en construction métallique, opérateur-géomètre-topographe, commis du bâtiment.

● RECHERCHE SCIENTIFIQUE : Les besoins sont considérables. Les cher-

(1) Ces chiffres ont été publiés dans la revue *Technique appliquée.*

INSTITUT INTERNATIONAL
D'ETUDES HEBRAIQUES
PREPARATION A L'ENSEIGNEMENT
DES LETTRES HEBRAIQUES
ET AU RABBINAT LIBERAL
Cycle complet des études réparti sur 5 années après Baccalauréat
BOURSES D'ETUDES PREVUES
Tous renseignements 20, r. Servandoni, PARIS-6e
Tél. DANton 85.48

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE
DE SECRÉTARIAT
prépare
en UNE ou DEUX ANNEES à
TOUTES
LES CARRIÈRES
DU SECRÉTARIAT
MEDICAL
(Secrétaire et Assistante)
COMMERCIAL - JURIDIQUE
SECRETARIAT DE DIRECTION
RENTREE LE 1er OCTOBRE
40, RUE DE LIEGE
PARIS (8e) - EURope 58-83
Métro : Saint-Lazare et Europe

ÉCHEC
AU BACCALAURÉAT
2e PARTIE
Sans redoubler
Les candidats malchanceux pourront, à l'ECOLE SUPERIEURE D'ORIENTATION, réviser le programme de Seconde Partie, tout en acquérant une préformation supérieure préparatoire à l'enseignement de Faculté.
- **Pas de redoublement fastidieux** : initiation aux disciplines de l'Enseignement Supérieur sous la direction de Professeurs de Facultés.
- **Maturité plus grande :** assurance de **succès au Baccalauréat 2e partie.**
Sections de :
Propédeutique/Philosophie
Institut d'Etudes Politiques/Philosophie
S.P.C.N./Sciences Expérimentales
P.C.B./Sciences Expérimentales
Mathématiques supérieures/Math.élém
Mathématiques Générales/Math. élém
M.P.C./Mathématiques Elémentaires
Cours sur place, par correspondance ou « mixtes »
ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ORIENTATION
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
CAR. 22-05

LE LECTEUR DE L'EXPRESS
EST-IL UN HOMME CULTIVÉ ?
Chaque semaine paraissent dans *l'Express* des chroniques bien faites sur les arts, la littérature, le théâtre, le cinéma, la musique, les expositions, etc. Les lisez-vous régulièrement ? Vous contentez-vous de les parcourir ? Ou ne les lisez-vous pas du tout ?
Certains articles récents sur des questions artistiques d'actualité ont sans doute attiré votre attention sur la multiplicité des connaissances que doit posséder l'homme cultivé moderne. Gare aux lacunes qui empêchent de véritablement apprécier un spectacle, de juger un livre, de participer à une conversation intéressante, et qui vous font apparaître brusquement comme un homme d'hier, « dépassé ».
Si vous voulez mettre à jour vos connaissances, améliorer votre culture, être « au courant », « à la page », l'Institut Culturel Français a mis au point pour vous une méthode qui vous étonnera.
Claire, simple, joignant l'agréable à l'utile, elle constitue aussi pour tous ceux qui n'ont pas pu autrefois étudier autant qu'ils l'auraient voulu (et qui sentent maintenant chaque jour combien cela constitue un handicap) le moyen le plus rapide et le plus pratique d'acquérir les bases d'une culture valable et adaptée à la vie moderne.
Brochure gratuite 1798 sur demande à I.C.F., 6 rue Léon-Cogniet PARIS (17e)
Communiqué.

STENODACTYLO ? NON
SECRETAIRE ?
mais *sténotypiste*
dans la branche de votre choix, voilà un
Métier rémunérateur dont
le placement est assuré
après un an d'études
CENTRE MODERNE
DU SECRÉTARIAT
8, rue Saint-Augustin - PARIS (2e)
RIC. 66-24
Demandez notre documentation n° 157

Jeunes gens, jeunes filles, titulaires du B.E.P.C. ou culture équivalente
au cœur du Quartier Latin...
l'INSTITUT GRANDJEAN
organise pour vous
des cours du jour et des cours du soir de Sténotypie et de Dactylographie (toutes les vitesses)
Langues vivantes
Nombreux débouchés
Pour tous renseignements s'adresser :
15, rue Soufflot, PARIS-5e - ODE. 46-72

BREVET PROFESSIONNEL
DE SECRETAIRE
Des brevets professionnels sanctionnent actuellement les études lorsqu'elles ont atteint le niveau du Baccalauréat soit par le cycle secondaire, soit dans les classes préparatoires d'écoles pratiques.
Un fait très frappant est que certains de ces brevets sont très peu connus du public. Il en est ainsi du Brevet Professionnel de Secrétaire.
Il ne faut pas perdre de vue que de plus en plus les conventions collectives vont régir la vie même de chacun de leurs groupements.
- La qualité professionnelle sera alors définie par un diplôme spécialisé n'ayant rien à voir avec le baccalauréat.
La carrière de Secrétaire (de vraie secrétaire) est vivante, facile à acquérir (une ou deux années), elle offre des débouchés innombrables puisque la demande est près de dix fois supérieure à l'offre.
Certaines écoles privées y préparent et grand est leur embarras pour satisfaire les demandes qui leur sont faites de secrétaires qualifiées.
Communiqué.

ASSEZ !...

Secrétaire général du Comité permanent pour l'Expansion de la Recherche

— Création des I.P.E.S. et versement aux élèves-professeurs d'un traitement pour la durée de leurs études.

— Promotions des grandes écoles partout élargies (E.N.S.I. : 599 places au concours en 1955 ; 772 en 1957).

— Ouverture en octobre de l'Institut de Lyon ; création d'Instituts d'électronique ; multiplication des 3e cycles.

— Accès aux Universités sans baccalauréat.

— Extension prochaine de la Promotion supérieure du Travail. Enfin, les crédits inscrits au budget de 1958 doivent permettre :

— une considérable extension de l'Enseignement scientifique et technique supérieur ;

— une réforme démocratique du régime des bourses de l'Enseignement secondaire, susceptible d'amener un afflux d'enfants des couches populaires vers les études longues et les sciences.

A quoi doit s'ajouter la réforme de l'enseignement, condition de tout progrès durable.

Est-ce assez ? Non, affirme M. Billères tout le premier.

Au lieu d'un Institut des Sciences appliquées, le ministre en voudrait trois, et il dédoublerait volontiers la moitié des Facultés des Sciences.

Où prendre les professeurs ? lui objecte-t-on.

C'est pourquoi il faudra bien envisager de recourir aux remèdes les plus énergiques proposés à Caen, malgré les répugnances qu'ils suscitent :

— la mobilisation pour l'enseignement de tous les hommes valables (maintenant possible grâce aux décrets du 2 août) ;

— la réduction du service militaire pour les scientifiques (l'U.R.S.S. l'a bien appliquée !) ;

— l'allocation d'études pour les étudiants scientifiques (à laquelle il serait souhaitable que l'U.N.E.F. se rallie) ;

— création pour les jeunes filles d'un enseignement des techniciennes ;

— l'enseignement scientifique et technique par la télévision (il a fait ses preuves aux U.S.A.).

C'est aussi pourquoi il faut examiner avec attention le projet de Leray, Zamanski et Lichnerowicz recommandant la création de Collèges universitaires de préparation à l'enseignement scientifique. Ces collèges se substitueraient à la fois aux propédeutiques et aux taupes, et ratisseraient dans nos provinces tous les jeunes doués pour les sciences.

A une situation quasi révolutionnaire, il faut des solutions nouvelles, hardiment révolutionnaires.

Les rivalités d'intérêts, les disputes de chapelles, les sectarismes doivent céder le pas à l'intérêt national.

Car il s'agit bien d'une tâche de salut public.

TRAVAIL DEMAIN ?

cheurs passent par les facultés ou grandes écoles, puis sont rattachés au C.N.R.S. ; un certain temps passé au C.N.R.S. peut être une excellente préparation à l'entrée dans l'industrie privée.

Carrières administratives et commerciales

Les responsables des départements commerciaux doivent de plus en plus avoir une qualification technique approfondie : H.E.C., Ecole supérieure de commerce.

De nombreux chefs d'entreprise s'intéressent aux techniques nouvelles d'organisation du travail et de relations publiques. Ces deux carrières auront donc tendance à se développer de plus en plus.

Peu de débouchés dans le commerce de détail.

● Secrétariat : Grandes possibilités pour les secrétaires sténo-dactylos et les secrétaires de direction ayant une bonne culture générale, avec connaissances de langues étrangères ou formation juridique.

● Expertise comptable et fiscale : Débouchés pour des professionnels sérieusement qualifiés.

● Banques : Les grosses banques examinent périodiquement la candidature de jeunes gens ayant une formation secondaire ou supérieure et assurent leur formation professionnelle. Recrutement quelquefois par voie de concours (une préparation spéciale est nécessaire pour les concours de la Banque de France). Possibilités d'avenir à condition de ne pas craindre d'être envoyé en province ou dans les T.O.M. Diminution des besoins en employés aux écritures et aides-comptables.

● Assurances : Recrutement de bacheliers connaissant la procédure, de capacitaires en droit et de licenciés pour les services de contentieux.

Carrières juridiques

Les débouchés sont limités et les charges coûtent cher. Débouchés possibles après spécialisation dans la gestion des entreprises.

Carrières médicales et paramédicales

● Médecine : Débouchés surtout dans les centres urbains. De nouvelles branches se créent ou sont en expansion : radio-biologie, encéphalographie, biologie, anesthésie-ranimation.

● Pharmacie : Débouchés limités. Le prix d'achat d'une officine est très élevé ; les possibilités de création sont réduites.

Débouchés dans les laboratoires de produits pharmaceutiques pour les pharmaciens-chimistes.

● Dentisterie : Débouchés limités dans les centres urbains, moins dans les petites villes.

● Art vétérinaire : Débouchés normaux, mais concours difficiles.

● Assistance sociale : Débouchés surtout en province.

● Personnel infirmier : Les besoins en personnel qualifié sont grands. Des spécialisations sont possibles.

● Puériculture. Diététique : Débouchés assurés, mais les places dans les écoles assurant la formation sont limitées.

Transports

● Marine : Débouchés normaux. Assez peu nombreux pour les officiers de pont, importants pour les officiers-mécaniciens ou radio-électriciens (le niveau exigé aux divers concours est celui du bac maths ou technique). Une bonne base de départ pour les techniciens : un C.A.P. de l'enseignement technique.

● Aviation : Les débouchés actuellement normaux peuvent s'accroître considérablement dans l'avenir. Air France recrute périodiquement du personnel spécialisé.

● Chemins de fer : Compression de personnel ; recrutement d'ingénieurs et de techniciens très qualifiés.

Armée

Très larges débouchés ; l'armée manque de cadres et de spécialistes.

Enseignement

Débouchés très importants dans l'enseignement primaire et secondaire (déficit en professeurs de matières scientifiques), technique et supérieur, dus à l'accroissement de la population et à la démocratisation nécessaire de l'enseignement.

Carrières littéraires

Débouchés très limités dans l'édition, le journalisme. Cependant, il y a 5.000 licenciés ès lettres par an. Selon M. Guillebeau, l'enseignement en absorbe 1.200, l'E.N.A. 300 ; il en reste près de 3.000 sur le pavé. Des projets existent pour en orienter une partie vers la gestion des entreprises.

● Bibliothèques : Les pratiques du classement des bibliographies analytiques, des photo- et micro-copies se répandent. La profession n'est pas seulement ouverte aux littéraires et aux historiens. Les linguistes, les juristes peuvent accéder à des postes importants (il existe une option bibliothèque d'instituts et de laboratoires).

Tourisme

Le tourisme est encore en France au stade artisanal ; il devrait, ainsi que l'hôtellerie, se développer dans les années à venir. Les spécialistes français sont souvent très appréciés à l'étranger.

Carrières d'outre-mer

Débouchés normaux pour l'instant, mais qui, sauf pour les postes très spécialisés tenus par du personnel hautement qualifié, tendront à diminuer du fait des progrès de la formation professionnelle des peuples autochtones.

ORIENTER
C'EST DETERMINER
- les aptitudes intellectuelles
- les traits de caractère

MAIS C'EST AUSSI CONNAITRE
- l'encombrement des professions
- les nouveaux débouchés
- l'avenir de chaque métier
- les écoles, les formations possibles

ETAP Etude du Travail et Applications Psychotechniques
spécialisé dans le recrutement des cadres pour l'industrie, met à votre disposition son département de
PSYCHO-PEDAGOGIE ET ORIENTATION
27, r. Pierre-Demours, Paris-17e - Car. 24.49
Documentation sur demande

Dès l'âge de 16 ans
Pour rendre les études faciles
Pour réussir vos examens sans surmenage
suivez l'entraînement psychologique de la Méthode Pelman.
Véritable gymnastique de l'esprit, la Méthode Pelman développe toutes les facultés mentales plus rapidement encore que la culture physique ne développe les muscles.
En quelques mois, avec seulement 20 minutes d'attention quotidienne, la Méthode Pelman
rend la concentration aisée
facilite la compréhension
chasse la timidité
permet de bien retenir
rend l'expression facile
augmente la puissance de travail
active l'imagination
donne de l'assurance
forge la volonté
Les cours par correspondance de la Méthode Pelman sont enseignés par des professeurs de Faculté, des éducateurs et des psychologues diplômés de la Sorbonne.
INSTITUT PELMAN
DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE
176, Bd Haussmann, Paris 8e
Jeunes gens, Jeunes filles,
Demandez la brochure explicative gratuite EX 199

ECOLE DES CADRES
du Commerce
et des Affaires Economiques
Ecole Technique privée
●
• **Etudes supérieures :**
COMMERCIALES
ECONOMIQUES
FINANCIERES
JURIDIQUES
ADMINISTRATIVES
• **Sections :**
Affaires économiques
3 années d'études
Secrétariat de direction
2 années d'études
• **Admission :**
Niveau Baccalauréat
(2e PARTIE)
●
RENSEIGNEMENTS AU SECRETARIAT
DE L'**ECOLE DES CADRES**
25, rue de Prony PARIS - 17e
MAC. 37-00

TECHNIQUE DE GESTION DES ENTREPRISES ET PROBLEMES HUMAINS
COURS EN FIN DE JOURNEE ET PAR CORRESPONDANCE
au Collège Libre des Sciences Sociales et Economiques
184, boulevard Saint-Germain, PARIS-6e
Etudiants, ingénieurs, cadres diplômés, fonctionnaires, de 25 à 35 ans qui désirez compléter votre formation universitaire et étudier les expériences les plus récentes en matière d'organisation du travail, des salaires, de relations publiques, etc... vous pouvez vous inscrire à l'une des quatre sections : économique, sociale, outre-mer, administration des entreprises ou suivre, comme auditeurs seulement, nos cours spéciaux de langues étrangères (anglais, allemand et russe), de préparation aux réunions internationales et nos enseignements de fiscalité et droit des entreprises qui utilisent la méthode des cas. Prix modérés, réduction 50 % pour les étudiants.

INSTITUT des RELATIONS PUBLIQUES
et des Cadres Supérieurs
Nouvelle adresse : 5, rue Las-Cases (7e)
Forme des techniciens en relations humaines, sociales, publiques et offre, dans sa nouvelle division « auditeurs », un entraînement dans ces domaines aux CADRES appelés à commander ou à réunir des hommes

Voulez-vous vous créer rapidement dans une carrière nouvelle une
BRILLANTE SITUATION
vous assurant une vie agréable dans une confortable aisance ?
DEVENEZ
EXPERT FISCAL
On compte à peine quelques centaines d'experts fiscaux pour des centaines de mille d'entreprises recherchant leur collaboration
DEMANDEZ LA BROCHURE EX
Envoi gratuit
★
Les Cours T.F.J. par correspondance
(22e année)
65, rue de la Victoire - PARIS (IXe)

JAMIQUA
Modèles exclusifs
6, RUE MARBEUF

La Collection la plus riche de Paris
MERCEY
Spécialiste
PEAU et CUIR
habille l'homme et la femme en "prêt à porter" ou "sur mesures"
50, Av. Victor-Hugo

VELOURDIN POILUX
tissus idéals pour vêtements et ameublement
TISSUS NOUVO
29, RUE DU SENTIER, PARIS
ESCALIER B GUT. 10-75
VENTE AU DÉTAIL : GRANDS MAGASINS ET TOUTES BONNES MAISONS

« Gentilhomme »
CRÉATION
DE
Madeleine
Riccy
56, r. de Rennes
PARIS (6e)
LIT. 83-50

POUR VOS RECEPTIONS
COCKTAILS, LUNCHS, DINERS
VIVIER
EST A VOTRE DISPOSITION
2, av. de Châtillon
91, rue d'Alésia
Paris-14e - Vau.16.05
PERSONNEL ET MATERIEL COMPLET
Livraison Paris-Banlieue

MAISON

Quand les femmes ont du talent

UN des talents féminins les plus précieux, c'est celui de composer un intérieur où l'on est « bien chez soi ».

L'argent n'y suffit pas et il s'agit souvent de frais relativement minimes par rapport au confort qu'ils apportent.

C'est d'imagination, d'ingéniosité, de temps aussi, hélas ! que se compose le talent « d'être bien chez soi », qui prend toute sa valeur au moment où l'été s'en va.

Voici quelques-unes des trouvailles que vous propose Mme Express :

Entrée

● Ménager un vestiaire, même si l'entrée est petite, en utilisant l'espace situé entre un des murs et le battant fixe de la porte d'entrée. Pour dissimuler les vêtements suspendus contre le mur, installer une cloison accordéon fixée en arrondi au plafond. Cette cloison, se rabattant côté mur, dégage le battant de la porte en cas de nécessité.

● Egayer une entrée sans ouverture sur l'extérieur en fixant sur un des murs un store vénitien surmonté d'un petit auvent de toile. Derrière cet auvent se dissimulent deux lampes fluorescentes « lumière du jour » qui éclairent le store, donnant une impression de fenêtre.

● Cacher les compteurs électriques dans un placard suspendu dont la porte est habillée d'un miroir. A 0 m. 25 au-dessous de la base du placard, placer une tablette de verre ou d'opaline pour la brosse à habits, le plateau à lettres, etc.

Living-room

● Transformer une banquette de style en table basse (ce meuble n'existant pas en ancien) en supprimant totalement la garniture pour la remplacer, soit par une plaque de marbre soit par un bois gainé d'un cuir frappé au fer à l'or fin.

● Utiliser comme siège de secours des pliants de plage dont le bois aura été peint, et la toile recouverte d'un tissu assorti à celui des autres sièges.

Dans un ameublement de style, on peut fixer aux quatre angles des glands du ton de la soierie qui recouvre ces nouveaux sièges.

Une fois pliés, on peut les aligner dans un placard en utilisant un minimum de place.

● Trouver la place d'un lit de secours en faisant couper un divan de manière à l'encastrer dans l'espace compris entre mur et cheminée. Le morceau restant du sommier et du matelas, une fois la réfection faite, parementé et habillé d'une housse semblable à celle du divan, devient une banquette indépendante si elle est montée sur roulements à billes.

Au moment d'utiliser le lit, on le fait pivoter perpendiculairement au mur, et on le prolonge par la banquette pour le reconstituer.

● Créer un éclairage d'ambiance en fixant un tube fluorescent derrière un bandeau de bois destiné à dissimuler les tringles à rideaux. La lumière, tombant directement sur le voilage, est heureusement diffusée.

Chambre

● Raffiner en collant à l'intérieur des panneaux de portes du chintz pareil à celui des rideaux. Et habiller de ce même tissu l'encadrement de la glace de la cheminée.

● Compartimenter l'intérieur des tiroirs de commode avec des planchettes de contre-plaqué, et gainer le tout d'une simple cretonne, permet d'avoir de l'ordre à bon compte.

● Fixer sur le dessus de deux tabourets de cuisine des disques de contre-plaqué et habiller le tout d'un tapis en forme affleurant le sol. Et voilà deux tables de chevet.

● Habiller à l'américaine le couvre-pieds du divan, en faisant faire des housses boutonnées et lavables dans un tissu semblable ou allant avec les draps de lit.

● Enjoliver des abat-jour de papier blanc un peu secs, en les bordant d'une passementerie de soie ton sur ton.

Chambre d'enfants

● Protéger le mur à la tête du lit par un grand panneau de plastique stratifié de ton vif ou par des claies de bambou.

● Isoler un coin de pièce lorsqu'un enfant doit dormir pendant que l'autre travaille, en faisant tomber du plafond un store de fines lattes de bois tressé (dans la journée, ce store se relève en rouleau au plafond ne prenant aucune place).

● Pratiquer le système du rangement suspendu pour laisser le maximum de place au milieu de la pièce. Des éléments de cuisine laqués de tons vifs font admirablement bien l'affaire.

● Utiliser des tissus très solides et lavables pour les couvre-lits. Pour les garçons : toile bleue de mécanicien ou toile à bâche. Pour les filles, toile damassée de tons pastels (dont on se sert pour recouvrir les matelas).

Salle de bains

● Glisser dans la place souvent perdue sous le lavabo, un petit escabeau pour permettre aux enfants de se laver les mains seuls.

● Recouvrir les tablettes ou étagères d'une feuille au même gabarit, en caoutchouc mousse synthétique qui amortira les chocs et le bruit (à découper dans un tapis de bain : 250 fr., Prisunic).

● Placer contre le mur, au-dessus de la baignoire et à bonne hauteur, un porte-serviettes mural spécial pour y faire sécher les bas, slips, lingerie de nylon, sur lequel on suspend également le cintre en plastique pour les chemises d'homme.

● Ranger les pantoufles, dans la journée, dans une petite penderie à chaussures en vinylite fixée au mur au-dessous des crochets supportant les vêtements de nuit.

Cuisine

● Placer le commutateur électrique à hauteur telle que l'on puisse allumer et éteindre la lumière avec le coude lorsque les bras sont chargés.

● Faire faire des séparations verticales en contre-plaqué entre deux étagères du placard à vaisselle afin de ranger les plats verticalement, comme des livres dans une bibliothèque. Il en résultera une diminution sensible de casse.

● Utiliser en guise de table et de sièges de cuisine deux strapontins et une tablette abattante recouverte de Formica. Le tout se rabattant contre le mur, ne prend aucune place.

● Récupérer la place laissée libre entre porte de cuisine et plafond pour y encastrer un placard suffisamment grand pour contenir turbotière, moules à gâteaux, pots de confiture vides, etc., dont on n'a besoin que rarement.

LE SOIR...
Simple et ceinturée (Germaine et Jeanne).

MODE

La base du triangle

ETRE vendeuse dans un magasin de vêtements pour dames a toujours été un métier fatigant, cette année c'est une activité harassante.

Il suffisait autrefois de sortir une ou deux robes dont la cliente avait envie et de la conseiller ensuite dans son choix. Depuis un mois, il faut d'abord faire essayer la robe-chemise exposée

VACANCES FINIES : SILHOUETTE A REFAIRE ?
Gymnastique chez Doris HALPHEN !
Sa méthode n'ennuie pas : elle amuse. Sa méthode ne fatigue pas : elle relaxe. Et elle vous donne la silhouette 1958 ! Réouverture le lundi 7 octobre, 16, rue Saint-Simon. Renseignements : LIT. 70-58.

LE PARAPLUIE Sauvagnat SOULIGNE VOTRE ÉLÉGANCE

(Dambier.)

...TOUTES LES ROBES SONT NOIRES
Molle et moderne (Chloé).

dans la vitrine, puis la robe-chemise non exposée dans la vitrine et, dans 60 % des cas, finir par proposer des robes pas chemises.

Les confectionneurs, quand on les interroge, se plaignent des journalistes : « *Toute la presse a passé des photos de femmes en chemise, elle a oublié que c'était une tenue difficile à porter et nos modèles plus faciles ont été passés sous silence* ».

Pour celles qui ont besoin, à cette époque de l'année, d'une petite robe noire qui peut dîner en ville, nous avons choisi cette semaine deux modèles totalement différents mais qui correspondent chacun à cet emploi :

● Une robe de gros lainage noir, légèrement décolletée et très resserrée à la taille par une ceinture de satin blanc. Elle est à la mode parce que : elle est noire, le corsage est souple sans être cintré, la jupe est légèrement reprise dans le bas. (23.500 fr., modèle Germaine et Jeanne, en vente à Paris chez Marie-Martine, 8, rue de Sèvres.)

● Une chemise de crêpe de soie noire, montante devant et légèrement décolletée dans le dos. Elle est à la mode, bien entendu. (Modèle Chloé, 20.900 fr., en vente à Paris, chez Céline Bertin, 20, avenue Victor-Hugo.)

Désinvolture

Il est certain qu'une femme qui achètera la seconde sera plus « moderne » que celle qui achètera la première. Mais le problème important est de savoir « qui » peut porter une chemise.

A cela, impossible de répondre. Ce que l'on peut savoir :

1) C'est qu'il est fou d'essayer une robe-chemise sans pouvoir se regarder dans une glace à trois faces. C'est rarement de face que ça ne va pas du tout.

2) C'est à « qui » il faut conseiller de ne pas en porter :

● Toutes celles qui ont les hanches plus larges que les épaules. La ligne, au lieu de s'inscrire dans un triangle dont la base serait les épaules et la pointe les pieds, est alors renversée.

● Toutes celles qui ont la poitrine importante. La chemise tombe alors tout droit de la pointe des seins jusqu'au mollet et, de profil, la silhouette est disgracieuse.

● Toutes celles qui ont peur de montrer leurs bras. Dans la masse sombre d'une robe décintrée, le bras nu allège considérablement la silhouette.

● Toutes celles qui savent que la jupe plissée ou en forme leur va mieux qu'une jupe droite, ou qui préfèrent être l'été en jupe de cotonnade plutôt qu'en pantalon.

● Et surtout toutes celles qui n'en ont pas vraiment envie, ou qui ont peur de se sentir un tant soit peu ridicules sous le regard des gens qui les entourent.

Une robe-chemise n'est jamais « seyante » ; elle peut avoir du chic. Mais le chic, justement, est fait de désinvolture, et pour être désinvolte, il faut être persuadée que ce que l'on a sur le dos est ce qui vous va le mieux.

C'est ce que démontre tous les soirs Suzanne Gabriello, la présentatrice de l'Olympia, qui n'a pas peur d'affronter 2.000 spectateurs ironiques ou interloqués en revenant sur la scène dans trois chemises différentes : une blanche, une rouge et une verte.

ECOLE

La demi-pension est une solution

PRES d'un million d'enfants fréquentent les cantines des écoles primaires. Au lycée, c'est un élève sur quatre environ qui est demi-pensionnaire.

Mais que valent ces cantines et demi-pensions ? Sont-elles un pis-aller ou une bonne solution ? Voici les réponses que l'on peut apporter aux questions que se posent les parents sur ce point à la veille de la rentrée.

1) Comment mangent les demi-pensionnaires ?

Sans hésiter, on peut répondre : bien. Et même souvent, mieux qu'à la maison. Si, dans certaines campagnes, le déjeuner scolaire se réduit encore à la fameuse « soupe aux choux », c'est presque toujours parce que les parents se refusent à participer aux frais et que la municipalité, seul juge, se désintéresse de la question.

Dans les grandes villes au contraire, les menus montrent quel énorme progrès a été accompli dans ce domaine depuis quelques années. En voici des exemples :

Menu d'hiver d'une école maternelle du X^e arrondissement

Potage,
Betteraves et cresson en salade.

→

EMPIRE-FOURRURES
8, *avenue de Wagram* (PL. DE L'ETOILE)
CAR. 22-82
Actuellement
VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS d'AMÉRIQUE
à des prix sans concurrence
pour la qualité proposée

Quilichini
CHAUSSURES
Exclusivités depuis 4.900 francs
Escarpins faits main depuis 6.900 francs
Sac assorti
86, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

Skin Dew
Emulsion fluide très pénétrante pour l'humidification profonde et durable de la peau.
Skin Dew protège l'épiderme et exalte l'éclat de votre maquillage.
Non gras, vite absorbé, Skin Dew est idéal pour les femmes qui évitent les crèmes de nuit.
un " long drink " de beauté...
Helena Rubinstein
* *Prenez un rendez-vous pour une heure de beauté (nettoyage, massage, maquillage dans le " Skin Dew look " : 1.500 fr.). Salons Helena Rubinstein. 52, Faubourg St-Honoré. ANJ. 88-46.*

fabrication de haute qualité

FOND A ALVÉOLES RONDS
Breveté S. G. D. G.
MANCHE CRANTÉ RATIONNEL
MARQUE ET MODÈLES DÉPOSÉS
NEC
clientèle fidèle
• P&C •

FRANCK & FILS
80, rue de Passy - PARIS
habille la femme élégante

→

Bifteck haché.
Nouilles au jus.
Fruits au naturel, boudoir.

Menu d'été d'une école primaire du XIX[e] arrondissement

Carottes râpées.
Rôti de veau.
Jardinière de légumes.
Entremets praliné.
Deux crêpes (gâteau sec).

Menu d'un lycée (13 février)

Pamplemousse.
Echine salée.
Choux de Bruxelles.
Haricots maître d'hôtel.
Crème au chocolat, biscuit.

Menu du même lycée un jour d'été

Asperges vinaigrette.
Canard aux navets.
Pommes frites.
Yaourt, biscuit.

Ces menus sont établis :

— par le secrétaire administratif de la Caisse des Ecoles dans le premier degré. Les Caisses des Ecoles gèrent en effet les cantines, avec la participation des Services sociaux et médicaux de la Préfecture de la Seine qui met à leur disposition des diététiciennes, en nombre insuffisant il est vrai ;

— par les intendants des lycées et collèges dans le second degré. Les menus sont visés par le médecin de l'établissement.

Etablis 15 jours ou un mois à l'avance, revus un ou deux jours avant l'exécution, les menus ne sont malheureusement pas toujours affichés pour les parents. Dommage, cela aiderait les mères à combiner pour le soir des repas plus équilibrés avec ceux de midi.

2) Faut-il compléter le soir ?

Cela dépend :

— de l'appétit de l'enfant. En principe, les quantités sont suffisantes. « *Un enfant qui n'a pas assez,* dit l'intendant interviewé, *est un enfant qui n'a pas demandé à être resservi.* » En fait, seuls le pain et les légumes sont donnés à discrétion ; la viande est forcément limitée.

Dans les écoles primaires, on s'insurge contre les « suppléments » dont certaines mères croient devoir munir leurs enfants. C'est mauvais sur le plan moral : l'enfant est gêné ou fait envie aux autres, et sur le plan pratique : le supplément fait souvent double emploi avec le menu du jour et finit généralement dans un coin de la cour de récréation.

— En revanche, on peut donner le soir des plats que les cantines des écoles primaires ne peuvent pas toujours servir, faute de moyens ou d'équipement: crème fraîche, laitages, grillades ou pommes frites, poissons à la pièce, car il est à peu près impossible d'en faire manger aux petits ailleurs qu'à la maison à cause des arêtes.

3) Comment se passe l'heure du déjeuner ?

Si l'hygiène, la variété, la quantité semblent absolument satisfaisantes, l'organisation même de l'heure du déjeuner semble laisser à désirer dans bien des cas.

Le problème crucial est celui des locaux et du personnel : il n'y a pas une école primaire sur vingt qui possède un réfectoire. Celles qui en avaient les ont vus se transformer en salles de classes. Les enfants mangent sur des tables trop étroites, dressées à la hâte dans les préaux où l'on fait aussi de la gymnastique, du chant ou des jeux. Dans quelques écoles, notamment dans le XVIII[e], on a fait l'effort de réserver une partie du préau à la cantine en l'isolant par un rideau de plastique de couleur vive. C'est gai, propre et astucieux, mais rare.

Dans les lycées, il y a évidemment des réfectoires. Ceux que nous avons vus sont repeints, et de façon parfois très moderne, mais surchargés : 360 élèves répartis par tables de dix.

Non moins délicat, le problème du personnel : instituteurs volontaires ou personnel d'appoint dans les écoles primaires semblent suffire ; les enfants passent en récréation les intervalles classe-repas-classe. Mais deux à quatre maîtres d'internat pour ces énormes réfectoires de lycées, cela semble peu. L'idéal selon les spécialistes serait d'avoir un professeur à chaque table. Mais les professeurs veulent leur liberté à l'heure du déjeuner. Peut-on les en blâmer ?

Les plus jeunes élèves (jusqu'à la sixième) ont des femmes de service pour les aider à couper leur viande par exemple ; les grands se servent eux-mêmes, ce qui n'est peut-être pas souhaitable.

Le repas proprement dit dure en tout une demi-heure. Trop court, semble-t-il, pour manger calmement et sainement. Le reste se décompose en une récréation trop brève et en études surveillées, ce qui supprime toute possibilité de bavardage et de détente.

4) Y a-t-il de la place pour tous les postulants ?

A ce point noir on ne voit pour le moment aucune espèce de solution, étant donné l'augmentation continuelle des effectifs.

Dans les écoles communales, on tient compte d'abord de la situation de famille ; mais si jadis la cantine était réservée aux « nécessiteux », elle s'efforce aujourd'hui d'accueillir tout le monde. Il faut s'adresser à la Caisse des Ecoles, à la Mairie, qui fera remplir un questionnaire et procédera à l'inscription.

Dans les lycées, moins nombreux, les places sont en fait limitées et pratiquement on ne peut pas accepter tous les postulants. Parfois, il faut prendre rang pour profiter des défections éventuelles.

5) Combien coûte la demi-pension ?

Dans les écoles communales, les prix oscillent de 100 à 120 francs, au tarif plein. Dans certains cas, des réductions sont consenties. Dans les lycées, le prix d'un repas est au minimum de 140 francs. Mais il varie selon les âges. Voici les tarifs du lycée que nous avons visité :

— petits (9[e] à la 6[e]) : 25.650 francs pour l'année payable par trimestre ;

— deuxième cycle (y compris le repas du jeudi) : 34.200 francs ;

— classes préparatoires aux grandes écoles : 37.620 francs.

Les prix de revient réels sont naturellement supérieurs à ces chiffres. La différence est comblée par des subventions nationales ou municipales.

6) En conclusion, pour ou contre le déjeuner à l'école ?

Nous croyons que l'on peut être pour, mais avec certaines réserves.

● <u>Pour parce que</u> : Bien manger est absolument capital à l'âge scolaire, et tout particulièrement dans la période qui précède et suit la puberté. Une certaine forme d'alimentation est indispensable à cet âge et les cantines et demi-pensions assurent actuellement cette forme d'alimentation.

— Rester à la cantine évite la trépidation de la vie moderne. Pour le maire du XX[e] par exemple, une des raisons qui plaident en faveur de la cantine est qu'elle évite un grand nombre d'accidents de la circulation parmi les enfants.

— C'est une formule économique : aucune mère de famille n'est actuellement capable de donner à ses enfants pour le même prix ce qu'ils mangent à l'école.

— Enfin, les enfants difficiles y apprennent souvent à manger de tout, selon le principe bien connu que l'on est beaucoup moins capricieux ailleurs que chez soi.

● <u>Mais</u> : le déjeuner scolaire peut être néanmoins contre-indiqué :

— Dans certains cas médicaux : il faut donc toujours prendre l'avis de son médecin.

— Dans certains cas d'enfants présentant des troubles du caractère, mais ces cas sont rares.

— Lorsque la cantine à laquelle on a affaire est réellement trop « vieux jeu ».

Et il ne faut pas oublier, en tout cas, que l'enfant qui reste à la cantine ou en demi-pension et à l'étude aura avant tout besoin de détente en rentrant chez lui le soir. A condition de préserver ce moment de détente, le déjeuner scolaire n'est pas du tout un pis-aller, c'est une bonne solution.

RECETTE

Knepfs de foie de veau

(pour quatre)

— *500 gr. de foie de veau ;*
— *3 échalotes ;*
— *50 gr. de farine ;*
— *2 œufs ;*
— *une petite gousse d'ail (facultatif) ;*
— *sel et poivre.*

● Hacher très finement le foie de veau dont on aura retiré la peau et les nerfs ● Hacher menu ail et échalotes, les faire revenir au beurre, les mélanger au foie pilé ● Incorporer 50 gr. de farine, sel et poivre, bien mélanger ● Séparer les blancs d'œufs, les battre en neige ● Incorporer à la pâte d'abord les deux jaunes d'œufs, puis les deux blancs ● Faire pocher par cuillerée à bouche dans l'eau bouillante salée (les boulettes doivent remonter à la surface de l'eau) ● Les égoutter, les ranger sur un plat tenu au chaud ● Servir avec sauce tomate ou beurre noir.

Je n'en serais pas là, Maman si...

Mais oui, Madame, il n'en serait pas là si, **depuis son sevrage,** vous lui aviez fait boire, à chaque repas, **l'eau minérale de la Source BADOIT.**

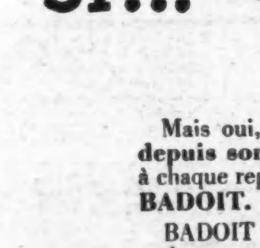
BADOIT lui aurait forgé **une véritable cuirasse contre la carie dentaire,** car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, **des dents solides et saines.**

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :

- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...Et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.



BADOIT

BADOIT chaque jour... bonnes dents toujours !

GRATUIT

Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM ____________

ADRESSE ____________

____

ELVINGER 24258

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Téléphone : ELYsées 88 - 61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTÉ, Jean DANIEL
INFORMATIONS : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SECR. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenare CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Maurice LEROUX, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, Danièle HEYMANN, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Maurice SAILLET, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

(Suite de la page 2)

Vous avez oublié

Dans votre numéro du 13 septembre, un de vos articles est intitulé : « Votre budget au microscope ». Vous y dites : « Nous avons dressé une liste de toutes les dépenses possibles et imaginables. »

J'ai lu attentivement toutes les rubriques de tous les postes. Aucune n'est intitulée : « Dons ».

Il y a là une lacune vraiment troublante. Est-ce que cela signifie que le Français ne sait plus donner, ou qu'il donne si peu que cela ne doit figurer dans son budget que sous le titre « Petits bidules » ou « marottes que vous pouvez avouer » ?

Jeanne DELPECH,
Sèvres.

Comme une fatalité

(...) Un journal comme le vôtre devrait résister là où il faut résister. Appelez la hausse psychologique par son nom. C'est souvent un supergain pour lesquels on cherche tous les prétextes, devant lesquels s'incline la masse des pauvres gens habitués à se laisser faire la loi par les commerçants.

Bientôt, seuls dans l'Europe, les Français accepteront toujours toutes les hausses justifiées — ou non — comme une fatalité constante.

J. MITRY,
Paris.

Eduquer le consommateur

(...) Pourquoi ne pas éduquer le consommateur qui provoque souvent lui-même le mouvement de hausse ?

Mon coiffeur a affiché dans son salon, très visiblement, les prix, taxes et service compris. Je suis à peu près le seul à ne pas donner de pourboire supplémentaire au garçon. Les autres paient volontairement dix ou quinze pour cent plus cher...

Moi-même commerçant et participant à des foires-expositions, j'ai dû abandonner mes ventes-réclames (de dix à quinze pour cent en dessous de mon tarif normal) car la clientèle boudait cette marchandise. Plus tard, au tarif normal, la même marchandise s'est très bien vendue.

J. DAVID,
Dijon.

Chère Valence

Nous vous signalons ce que nous avons payé dans le buffet de la gare de Valence pour cinq assiettes anglaises comprenant : 5 tranches de viande froide, 8 rondelles de saucisson, 9 olives, 5 tranches de pâté, 4 demi-tranches de jambon, 5 feuilles de salade : 2.950 francs. Ci-joint la note, qui nous semble excessive.

Nous sommes cinq étudiants passant le bac.

Pierre FARELLY, Martial ARCHINARD, Georges FAURE, Christian MESGOUEZ, Alain CHESAUX.

Une perte sèche

(...) Je suis demi-gros et détail, ce qui veut dire que j'achète aux laiteries du beurre que je vends aux magasins de détail.

J'ai acheté la semaine dernière 100 kg. de beurre à 560 fr. : 56.000 fr.

J'ai 20 fr. de bénéfice pour la vente aux détaillants, soit 20 × 100 = 2.000 francs.

Cette semaine j'ai acheté la même quantité de beurre avec 40 fr. d'augmentation par kilo, soit 600 × 100 = 60.000 francs. J'ai donc fait une perte sèche de 2.000 fr. à l'achat.

R. OLLIVIER,
Saintes.

Je ne vote plus...

(...) Certes l'électeur est dégoûté de partis dont les programmes électoraux sont bafoués sitôt les candidats élus, et cette législature lui donne des nausées. Où sont les grandes consciences des Pelletan (Camille), Brisson, Aulard, etc. (...)

Il y a des années que j'ai quitté le parti radical, dégoûté, et je ne vote plus. Avec de nombreux camarades, et c'est d'ailleurs l'opinion de beaucoup, nous souhaitons qu'un homme vienne, de droite ou de gauche, installer la guillotine et nous débarrasser de toute la pourriture politique qui règne et met la France en coupe réglée.

Louis SALLES,
Draguignan.

J'ai 21 ans et je sais...

Votre lecteur Jacques de C... prétend que les garçons de vingt ans ne savent plus qui fut de Gaulle.

Moi je lui réponds qu'il se trompe. J'en ai vingt et un et il incarne pour moi la France résistante, la France du progrès, la France qui ne doit pas être confondue avec la médiocrité actuelle (...).

De Gaulle s'informe, reçoit les opinions les plus variées, car il est le seul qui, le moment venu, pourra, par sa position d'arbitre, changer les structures actuelles et jeter les bases d'une République fédérale.

Yves BENOIT-CATTIN,
Paris.

Deux attitudes bien différentes

Il n'était pas difficile de reconnaître dans tous vos articles les idées et les pensées de Mendès France ; je mentirais en écrivant que c'était pour cette seule raison que nous achetions *L'Express*, mais c'était pour nous un argument de poids.

Vous n'avez pas abandonné les idées de l'homme, mais n'est-ce pas de Gaulle qui maintenant constitue les conclusions de bon nombre de vos articles et dont le retour semble pour vous sinon inévitable du moins nécessaire ?

Leurs idées ne sont pas diamétralement opposées et vous jouez sur l'équivoque, mais nous croyons en Mendès France parce que nous avons pu le juger. De Gaulle ne représente pour nous qu'une carrière politique bien critiquable, suivie d'une sage retraite d'où de temps à autre émanent de vertueux conseils. Deux attitudes bien différentes, vous en conviendrez. Nous souhaitons que l'équivoque cesse...

M. MARCILHACY,
Paris.

Malgré lui et contre lui

J'ai lu incidemment la lettre de M. Louis Lalande, dans laquelle il rejette sur le général de Gaulle les méfaits de l'actuelle Constitution.

Je voudrais demander à M. Lalande s'il ne revient pas d'un voyage dans la lune... pour ignorer que cette Constitution élaborée par les partis en 1946 (date à laquelle le général de Gaulle n'était plus au pouvoir) le fut, en dépit de ses plus énergiques avertissements, malgré lui, et contre lui.

Mme LÉPISSIER,
Paris.

Le soldat est un salarié

(...) Essayons tout de même de voir clair. Le salaire minimum garanti vient d'être relevé. Les incidences économiques seront moins importantes que les conséquences psychologiques. On le sait. Mais cette hausse constante, prouve mathématiquement, une augmentation du coût de la vie. Or les temps ont changé, depuis cette époque où il était d'usage de rire du sort des soldats tels que les représente l'imagerie populaire. Les besoins de très nombreux hommes sous les drapeaux sont assimilables à ceux de l'ouvrier ou de n'importe quel salarié qu'ils sont en fait.

Caporal-chef C.

Nous nous sommes trompés

(...) Libéral, pour employer l'expression consacrée, j'ai suivi vos efforts au moment des affaires marocaine et tunisienne. Un père officier d'A.I. et un frère colon à Meknès, que je connais bien pour y être né, me faisaient déplorer les positions « ultra » de mes compatriotes des deux ex-protectorats.

Nous avons perdu la partie parce que nous n'avons pas su évoluer à temps. C'est vrai et je ne regrette pas d'avoir au début partagé votre sentiment, mais je crains fort que les libéraux n'aient été admirablement dupés. L'évolution du Maroc et de la Tunisie prouve non seulement que ces pays n'étaient pas mûrs pour l'indépendance mais que l'attitude libérale d'un Etat faible ouvrait obligatoirement la porte à un marché de dupes.

Nous nous sommes trompés, convenez-en, le Néo-Destour et l'Istiqlal, en tout état de cause, n'ont qu'un désir : celui de nous voir partir ou alors de nous voir rester en auxiliaires de leur tentative (...)

Je crois à l'évolution algérienne, mais douché comme je l'ai été, je crois qu'il est impensable que nous quittions politiquement l'Algérie.

P. E.,
Paris.

La conspiration du silence

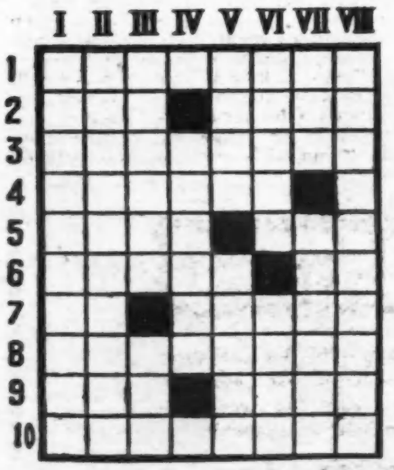
Lecteur assidu de votre journal, j'ai été très déçu de n'y lire, à la suite des événements de Little Rock, qu'un exposé assez sec des faits par M. Ketman.

Pour nous, Africains, dont le sort est pour le moment lié à celui de la France qui a choisi de s'inféoder aux U.S.A., les questions raciales dans ce dernier pays nous touchent de très près. Toute la presse dite bourgeoise fait le silence sur ces incidents honteux, et nulle part la faiblesse ou mieux la complicité du président Eisenhower ne fait l'objet du commentaire franc et honnête qu'elle mérite. Nous comptions sur la presse dite de gauche : sauf une ou deux exceptions, la conspiration du silence règne.

L. N'GUESSAN-ZOUKOU,
Strasbourg.

[*Nous ne croyons pas que la presse, ni de droite ni de gauche, mérite ce jugement. D'ailleurs, n'est-on pas trop content, dans bien des cas, de mettre en lumière les problèmes « racistes » des Américains ?*]

Mots croisés n° 102



Horizontalement. — 1. De nos jours, le seul livre qu'il tolérerait dans son ménage serait le Larousse ménager. — 2. Un fou peut le mettre en échec. Lie. — 3. Assurée, ou en mesure de l'être. — 4. Travailleur de la terre. — 5. Gibier ignoré du chasseur d'aujourd'hui. Avait un si drôle de genre qu'on ne savait lequel lui donner. — 6. Passa. Bien plus court à écrire en lettres qu'en chiffres. — 7. Communes au Cid et à Cinna. Pris dans un moment de joyeuse liberté. — 8. Pour ceux qui n'ont pas les reins solides. — 9. Circulent en Roumanie. Espagnol, Breton ou Américain. — 10. Font un effort.

Verticalement. — I. Eclaire avantageusement un geste auguste. — II. Beaucoup de membres le sont. — III. Déparerait la Joconde. Désinence de noms d'habitants. — IV. Entre Rouen et Elbeuf. — V. Bonne à jeter ou à inspirer confiance. Non gardé. — VI. L'ordre de son patron est célèbre. Précède une date indiscrète. — VII. Au fond des pièces. Se prend, se lève ou s'abandonne. — VIII. Font traîner.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	H	A	S	S	E	U	R
2	H	E	L	I	U	M	■	H
3	E	L	L	E	B	O	R	E
4	V	I	E	S	■	I	O	N
5	A	C	E	T	O	■	T	A
6	L	O	■	E	C	R	A	N
7	I	N	N	■	R	O	T	■
8	E	■	A	M	E	L	I	E
9	R	A	I	A	■	L	O	S
10	E	F	F	L	U	E	N	T

SOLUTION DU N° 101

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 18, r. du Faub.-Montmartre PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

700 francs la ligne (plus taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées) sont reçues 37, Champs-Elysées.

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

IMPORTANTE SOCIETE PARISIENNE DE STANDING INTERNATIONAL EN PLEINE EXPANSION
RECHERCHE EN PERMANENCE POUR SES SERVICES : FABRICATION EXPLOITATION ETUDES.
INGENIEURS MECANICIENS et ELECTROMECANICIENS A. et M.
OU EQUIVALENT
DEGAGES S. M.
25 - 35 ANS
FOURCHETTE REMUNERATION DE DEPART SUIVANT REFERENCES 90 A 150.000
PROGRESSION ANNUELLE MOYENNE 8 A 10 %
ECRIRE HAVAS 504/590 RUE VIVIENNE 17 PARIS QUI TRANSMETTRA

IMPORTANTE COMPAGNIE RECHERCHE
INGENIEURS Télécomm. E. S. E.
(radio normale) ou licenciés Sciences, débutants ou expérimentés pour études et développement hyperfréquences
INGENIEUR Arts et Métiers
pour service méthodes
INGENIEURS Grandes Ecoles
expérience indispensable dans technique du vide
INGENIEUR Grande Ecole
pour gestion, ayant sens du commandement. Expérience tubes électroniques souhaitable. Adresser C. V. à O.P.P. n° 1.464, 12, rue de l'Isly (8e) qui transmettra

Cie DES MACHINES BULL
recherche :
1° JEUNES INGENIEURS et DIPL. GRANDES ECOLES
Lib. service militaire, 30 ans maximum
Après formation aux Techniques d'Application des Equipements Mécanogr. à cartes et des Ensembles calculateurs électroniques ils recevront des affectations comme INGENIEURS TECHNICO-COMMERCIAUX des Services commerciaux de la Cie (France ou Exportation) Spécialisés dans la Vente ou l'Assistance Technique aux Utilisateurs
2° Jnes MATHEMATICIENS
(ING. ou LICENCIES)
Lib. service militaire, 30 ans maximum
pour spécialisation comme ING. de RECHERCHE ou ING. d'EXPLOITATION dans l'étude logique ou l'utilisation d'ENSEMBLES CALCULATEURS ELECTRONIQUES à grande puissance
Adresser C. V. au Service n° 63 94, avenue Gambetta - PARIS (20e)

REPRÉSENTATION

Recherche en tant qu'Agent Général - disposant d'une Organisation Commerciale et Représentants - diffusion de produits et vente de matériel. Ecrire AGENCE MERY n° 620 1, rue des Italiens - PARIS

DIVERS

JEUNE FEMME diplômée Centre Etudes Germaniques Strasbourg ferait domicile traduct. allem.-franç et trav. synthèses ou analyses tous docum. franç. ou all. Ecr. Boîte Postale 16, BERGERAC

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection. Hte réputation (23e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

APPARTEMENTS (Location)

INFIRMIERE cherche CHAMBRE PARIS, centre préférence, meublée ou non avec ou sans confort. Ecrire EXPRESS n° 847 ou téléphoner. Samedi matin MIC. 34-85

APPARTEMENTS (Vente)

LIGNE DE SCEAUX
12 min. DENFERT, 7 km. PARIS, dans PARC de 100.000 m2, Jeux-Sport, Calme, SOLEIL, ECOLES, MARCHE, COMMERCES, GARAGES. Appartements 2 à 6 p., tout confort, chauff. sol, balc., Souscr. 200.000, solde 20 ans. PRIMES max. Livr. FIN 58 et 59. RIC. 40-33
SOC 92, rue de Richelieu - PARIS (2e)

PROPRIÉTÉS

LAGRANGE rue Pasquier ANJ. 77-65
achète comptant pavillon, villa, propriété tous genres

LEÇONS

UNE ETUDIANTE de 2e année aux Sciences Politiques (études antérieures : une année de Lettres supérieures, Propédeutique, nommée au Concours général en grec et en géographie), voudrait donner à un ou plusieurs élèves des leçons de français, latin, grec, histoire, géographie, de la classe de 6e à la Philosophie et de Mathématiques jusqu'à la classe de 3e. CAROLINE LACAN, 14 bis, rue Jadin (17e) - Tél. CAR. 42-45.

CAPITAUX

GROS BENEFICES
CONFIRMES PAR RESULTATS !...
Sans changer de situation
Nombreuses références
Nécessaire disposer 1 à 10 millions
Ecrire AGENCE MERY n° 71
1, rue des Italiens - PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

22 SEPTEMBRE

GOUTEZ en paix, âmes ferventes, la douceur des derniers beaux jours. Autour de la table ronde, l'entente règne. Un texte a été mis au point : il permet à des parlementaires, qui ne sont d'accord sur rien, de faire semblant de s'accorder. Quant à ce que pensent les rebelles d'un exécutif algérien et du collège unique, nous ne sommes pas si fous que de le leur demander, puisque le jeu consiste à résoudre sans eux, et comme s'ils n'existaient pas, un problème dont c'est trop peu dire qu'ils demeurent une donnée essentielle.

Imaginer ce problème résolu, ce fut une farce énorme, si bien montée que les participants à la conférence de la table ronde paraissaient eux-mêmes y croire. En fait, chacun savait de quoi il retourne et s'ils se sont résignés à mettre les pouces, de part et d'autre, c'était que rien de ce qui se décidait là n'était applicable, et ne pouvait l'être, dans une Algérie où règne une féroce guerre de partisans. Que ces partisans ne soient pas d'humeur à se laisser encadrer, M. Rocher Duchet lui-même s'en doute, lui qui était d'avis de les exterminer. Non, nous n'en sommes pas encore à encadrer ce tableau d'Histoire puisque l'histoire n'est pas finie. En fait de cadres, il y a ceux de l'armée, et nul n'a jamais cru qu'il fût possible d'y substituer celui d'une loi.

IL serait temps que les parlementaires, qui ne veulent rien entendre, consentissent à poser devant le pays la question sous sa forme la plus concrète, inspirée par Racine et par Françoise Sagan : dans un mois, dans un an, que se passerait-il en Algérie si nous démobilisions ? Et nous pourrions aussi bien dire : dans deux ans, dans dix ans...

Les progrès d'ordre militaire que M. Lacoste enregistre, et qui ont dû fortifier l'opposition des leaders de la droite à la loi-cadre, permettent-ils d'envisager, d'ores et déjà, fût-ce une simple amorce de démobilisation ? Encore une fois, c'est la seule question, toujours esquivée parce qu'elle nous oblige à toucher cette évidence qu'il n'existe pas d'issue à Alger en dehors de pourparlers, directs ou indirects, avec l'adversaire. Ils avaient été amorcés à une époque où ils eussent pu se poursuivre et aboutir sans que nous perdions la face ni devant le F.L.N. ni devant le monde. Convenons qu'il n'en serait plus de même aujourd'hui après trois ans d'une politique de force qui n'a pas amené de décision.

Que le F.L.N. ait toujours derrière lui les masses algériennes ou que la lassitude commence à les détacher de lui, les données du problème demeurent inchangées. Nous ne pouvons démobiliser tant que des partisans tiendront la campagne, tant qu'ils n'auront pas rendu leurs armes, toutes leurs armes, comme l'ont fait les fellagha tunisiens. Et comment y consentiraient-ils, sans un accord négocié ?

IL reste de s'en remettre à l'avis de quelques esprits simples : pourquoi les jeunes Français ne continueraient-ils pas indéfiniment de faire leur service en Algérie où ils s'exercent à la petite guerre, beaucoup mieux que sur un terrain de manœuvres, sans compter toutes les vertus martiales dont ils acquièrent la pratique. Ces âmes simples ne songent pas aux deux milliards quotidiens que coûte cette forme d'entraînement, ils oublient aussi les engagements que nous avons pris, et que dans six mois, dans un an, il faudra, quoi qu'il en puisse coûter, que la France et l'Algérie se retrouvent enfin.

23 SEPTEMBRE

NOUS nous interrogeons sur les raisons de certains entêtements chez les politiciens et de leur obstination à ne pas voir ce qui crève les yeux, à heurter du front contre le même mur. La raison est toute simple et tient dans un mot : la politique est un métier. Comme dans toutes les professions, la réussite ou l'échec dépend pour une large part de la clientèle qu'on s'y fait. C'est le secret de tant d'intransigeance. Un homme politique joue sa carrière dès qu'il s'écarte, si peu que ce soit, des directives reçues. Je jurerais qu'il n'y consent que dans des limites qui lui ont été d'avance marquées.

Le destin du général de Gaulle, celui de Pierre Mendès France suffiraient à en faire la démonstration. La question n'est pas ici de savoir s'ils eurent toujours raison ; mais l'un et l'autre se sont fait une certaine idée du relèvement français et ont agi selon cette idée sans tenir compte des intérêts qui, dans le cours normal des choses, inclinent souverainement la politique française. Seul le désastre crée l'intervalle pendant lequel un homme politique de cette classe peut agir. Cela ne dépasse guère six mois et puis tout rentre dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre accoutumé.

ET, bien sûr, ce serait pécher contre la justice que de refuser à certains obstinés le souci de la grandeur française : qu'ils y soient attachés avec passion, je le crois ; mais elle demeure associée pour eux au maintien des positions qu'exigent précisément les oligarchies dont dépend leur fortune politique. Voilà ce qui surtout les rend intraitables.

IL faut croire que les électeurs socialistes, qui tout de même ont eux aussi leurs exigences, sont de meilleure composition que ceux de la droite, puisque non seulement ils ont soutenu M. Guy Mollet tant qu'il a occupé le pouvoir, mais ils ne semblent pas ressentir à son propos le moindre dégoût, aujourd'hui qu'il est rentré dans le rang. C'est que de ce côté-là (je veux dire du côté des simples militants socialistes, qui ne sont pas mêlés aux grandes affaires, comme certains autres... !), des intérêts matériels n'entrent pas en jeu, comme à droite, mais seulement des principes. Or les principes sont de meilleure composition que l'argent...

JE me débarbouille de toutes ces idées noires en lisant l'histoire de « Danilo Dolci » (chez Desclée de Brouwer). Ce qu'un seul homme peut faire pour le salut de toute une population vouée au chômage, à la faim, au banditisme, au désespoir, Danilo Dolci l'a montré à Partinico, en Sicile. La sainteté aussi est une histoire qui continue. Ce fil d'or court toujours dans la sombre trame...

F. M.

(*Copyright « L'Express »*).

A partir de la semaine prochaine L'EXPRESS sera en vente dès LE JEUDI MATIN

93, rue d'Amsterdam - 36, rue de Léningrad
Paris-8e - EURope 54-20